

# Rocambole IV

Les Chevaliers du clair de lune IV

---

Ponson du Terrail



**BeQ**

Ponson du Terrail

Rocamboles IV

**Les Chevaliers du clair de lune IV**

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *À tous les vents*

Volume 1152 : version 1.0

*Du même auteur, à la Bibliothèque :*

L'héritage mystérieux

Le club des Valets-de-Cœur

Les exploits de Rocambole

La résurrection de Rocambole

Numérisation :  
Ebooks libres et gratuits  
Relecture :  
Jean-Yves Dupuis

Rocambole IV

**Les Chevaliers du clair de lune IV**

## **Le testament de Grain-de-Sel (suite)**

## XXXVII

– Ah ! par exemple ! s'écria le vicomte, je voudrais savoir ce qu'il peut y avoir de commun entre Victor et la comtesse d'Estournelle.

L'homme aux lunettes bleues eut un sourire énigmatique.

– Ceci, dit-il, est un secret qu'il est inutile de vous confier pour le moment.

– Mais enfin, que faut-il faire ?

– À présent ?... Rien !

– C'est peu.

– Mais d'ici à deux jours, messieurs, acheva l'homme aux lunettes bleues, il se pourrait que je vous mette en campagne tous trois.

– Et nous laissons Gontran à Bruxelles ?

– Demain, un de mes agents descendra à l'hôtel de *Suède*, et il fera tenir une lettre au

baron.

Rocamboles se leva et alla s'adosser à la cheminée.

– Vous avez passé une nuit blanche, messieurs, acheva-t-il, je vous engage à réparer le temps perdu.

Les trois chevaliers du Clair de Lune saluèrent Rocamboles, et sortirent tout pensifs.

Après leur départ, l'homme aux lunettes bleues laissa bruire entre ses dents un petit rire sec et moqueur :

– Ah ! dit-il, cœurs chevaleresques et têtes faibles, vous n'étiez pas nés pour l'intrigue, et la comtesse d'Estournelle jouerait avec vous comme le chat fait avec la souris... si je n'étais pas là.

Maintenant, pour expliquer l'opinion de l'homme aux lunettes bleues touchant Victor de Passe-Croix, qui, selon lui, pourrait être au besoin un précieux auxiliaire pour la comtesse d'Estournelle, il est nécessaire de rejoindre le bouillant saint-cyrien, que nous avons un peu



perdu de vue.

Nous avons laissé Victor de Passe-Croix à la Martinière, en compagnie de son ami Raoul de Montalet, et en présence de sa famille éperdue et de sa sœur complètement folle. Tout ce que le cœur humain peut éprouver de colère et de rage, Victor l'apprit à cette heure.

– Oh ! s'écria-t-il, voilà des gens que je tuerai l'un après l'autre comme des chiens.

Victor et Raoul retournèrent en hâte au château des Rigoles. Ils voulaient voir M. de Fromentin et lui arracher le nom de ces hommes qui semblaient avoir servi de complices à M. Albert Morel.

Mais une déception nouvelle les attendait aux Rigoles.

Le facteur rural qui venait au château tous les matins, entre sept et huit heures, avait apporté une lettre à M. de Fromentin, et l'officier de marine était parti sur-le-champ pour Paris.

La rage à laquelle Victor fut alors en proie est impossible à décrire. Il ne retourna point à la

Martinière, et se contenta d'écrire à son père :  
« Je vais à Paris ; je veux avoir le mot de  
l'horrible énigme dont nous sommes victimes. »

À Paris, notre héros courut tous les hôtels,  
toutes les maisons meublées pour retrouver M. de  
Fromentin. Ses recherches furent inutiles.

Trois jours après, il vit arriver son père, sa  
mère et sa sœur. Flavie était toujours folle.

Victor passait la journée à parcourir les  
boulevards, les cercles, les cafés. Il n'avait vu le  
visage d'aucun des hommes qui avaient servi  
Albert Morel, mais il croyait toujours entendre la  
voix de celui qu'on nommait le *bûcheron*. Ne  
trouvant point M. de Fromentin, Victor espérait  
que le son de cette voix retentirait un jour ou  
l'autre à son oreille ; et alors il irait droit à  
l'homme qui aurait parlé, et le provoquerait.

Mais Victor ne rencontrait personne qui eût le  
son de voix du bûcheron, et il rentrait chez lui  
chaque soir le désespoir au cœur. Or, un matin,  
Raoul de Montalet arriva chez lui triomphant :

– J'ai des nouvelles de Fromentin, lui dit-il.

Et il lui tendit une lettre de l'officier de marine.

« Mon cher ami, disait M. de Fromentin, je suis parti précipitamment des Rigoles, appelé que j'étais au ministère de la marine. Le ministre m'a donné une mission, et je suis reparti sur-le-champ. C'est de Nantes, où je suis pour huit jours encore, que je vous écris... »

Victor, interrompant la lecture de cette lettre, et s'écria :

– Je pars pour Nantes !

– J'allais te le conseiller, dit Raoul ; et, si tu veux, je pars avec toi.

– Non, dit Victor. Je veux avoir mes coudées franches avec M. de Fromentin. Il faudra qu'il parle ou qu'il se batte. Tu me gênerais.

Raoul inclina la tête en signe d'assentiment. Dix minutes après, Victor se jetait dans un fiacre, muni d'une légère valise, et disait au cocher :

– Chemin de fer d'Orléans !

Le jeune homme, en montant en voiture, ne remarqua point un vieux monsieur, portant des

besicles d'or et une canne à bec de corbin, qui, à deux pas de la porte, lisait une affiche avec le calme béat d'un vrai bourgeois de Paris.

Cependant, à peine eut-il entendu Victor prononcer le mot de chemin de fer d'Orléans, que le vieux monsieur quitta son affiche pour se diriger à petits pas vers une remise de voitures.

Là, il prit un coupé, promit cent sous pour sa course, et dit au cocher :

– Vous m'arrêterez un moment quai d'Orléans, 18.

Le coupé partit au grand trot et atteignit à huit heures et demie précises la maison indiquée.

Le vieux monsieur descendit lestement, s'engouffra sous la porte cochère, se fit attendre dix minutes, et reparut légèrement métamorphosé aux yeux du cocher.

Il avait endossé une vaste douillette fourrée, et mis sur sa tête une vénérable casquette à oreillettes. Sa canne avait fait place à un majestueux parapluie, et il portait sous le bras une petite malle en cuir.

Ce personnage assez excentrique fit son entrée dans la gare d'Orléans avec un cornet acoustique.

Victor se trouvait déjà au guichet et prenait un billet pour Nantes.

Le vieux monsieur se plaça derrière lui, et prit également un billet pour la même destination.

Il parlait très haut, demandait à l'employé du guichet combien il y avait de stations intermédiaires entre Paris et Tours, et affectait une surdité telle, en se servant de son cornet, que Victor, malgré son agitation, ne put s'empêcher de le remarquer, et de faire cette réflexion :

– Voilà un monsieur devant lequel on peut impunément parler politique.

Victor entra dans la salle d'attente ; le vieux monsieur le suivit.

Mais là, le jeune homme fit un geste de surprise, rougit et salua.

Deux femmes se promenaient côte à côte, et l'une d'elles était sans doute bien connue de Victor, si on en jugeait par l'émotion subite que sa vue lui fit éprouver.

Or, ces deux femmes n'étaient autres que la comtesse d'Estournelle et son amie Émeraude.

Le comte d'Estournelle, si on en croyait les notes de l'homme aux lunettes bleues, était lié avec le vicomte de la Morlière.

Or, le vicomte était l'oncle à la mode bretonne de Victor de Passe-Croix, et ce dernier avait rencontré M<sup>me</sup> d'Estournelle chez lui, l'hiver précédent.

La comtesse était belle. Victor était jeune. Il avait ressenti pour elle un commencement de passion, avait osé risquer une déclaration, et, repoussé d'un ton moqueur, il était rentré à l'École militaire plein de dépit, et se jurant d'oublier.

Victor avait oublié, en effet ; mais cette rencontre subite réveilla chez lui un amour mal éteint, d'autant plus que la comtesse lui sourit et lui tendit la main.

– Est-ce que vous allez en Sologne, monsieur de Passe-Croix ? lui dit-elle.

– Non, madame la comtesse, je vais à Nantes,

c'est un peu plus loin.

La comtesse tressaillit, puis elle se pencha à l'oreille d'Émeraude :

– Voilà, dit-elle, un jeune étourdi qui nous gênera peut-être.

– Je gage qu'il est amoureux de toi, ma chère, fit Émeraude.

– Il l'a été, du moins.

– Alors, qui sait ? il peut nous servir.

Une pensée rapide comme l'éclair passa dans le cerveau de la comtesse.

– Au fait, c'est possible, dit-elle.

Et elle se remit à causer familièrement avec Victor, sans prendre garde au vieux monsieur qui s'était assis derrière elle, sur une banquette, et paraissait absorbé par un article du *Constitutionnel*.

La cloche du départ se fit entendre.

– Montez donc dans notre wagon, dit la comtesse à Victor.

– Volontiers, répondit le jeune homme.

Et il s'installa auprès de ces dames.

Mais comme un employé allait fermer la portière, le vieux monsieur monta sur le marchepied, s'excusa courtoisement, et entra dans le wagon.

La comtesse avait fait une petite moue dédaigneuse.

Victor se pencha vers elle :

– Ne craignez rien, madame, dit-il, ce bonhomme est horriblement sourd. Nous pourrons causer.

Une heure après, le train arrivait à Étampes et s'arrêtait cinq minutes.

Dans le trajet, le vieux monsieur, qui n'avait cessé de lire *le Constitutionnel*, avait appris le nom de la comtesse et entendu donner à sa compagne celui d'Olympe.

Une heure plus tard, l'homme aux lunettes bleues recevait dans son officine de la rue de la Michodière une dépêche télégraphique ainsi conçue et datée des Aubrais :

« *Orléans.* – Ce matin, Raoul Montalet, venu



chez Victor, part pour Nantes – je le suis – il voyage avec comtesse d'E..., amoureux d'elle. Je suis dans le wagon. »

À huit heures du soir, le train arrivait à Nantes. À neuf heures, l'homme aux lunettes bleues recevait une deuxième dépêche :

« *Nantes, huit heures.* – Victor toujours amoureux. À Tours, où il a dîné, on a jeté une poudre jaune dans son verre ; de Tours à Nantes, il est devenu communicatif, et il a raconté l'histoire de Sologne, sans toutefois parler de sa sœur. »

Maintenant suivons à Nantes la comtesse d'Estournelle, Émeraude et leur cavalier de hasard.

## XXXVIII

Victor de Passe-Croix avait vingt ans, l'âge des passions naïves.

À vingt ans, la femme aimée devient un ange, et quand elle est passée à l'état d'ange, on lui fait ses confidences.

Avant d'arriver à Nantes, madame la comtesse d'Estournelle savait sur le bout du doigt toute l'histoire de Sologne, depuis la rencontre de Victor avec Albert Morel jusqu'à la folie de sa sœur.

Victor avait pris Olympe, c'est-à-dire Émeraude, pour une femme du meilleur monde.

Les deux femmes descendirent à l'hôtel de *la Marine*, sur le quai.

Victor, obéissant à une raison de convenance, alla se loger dans une maison meublée du voisinage. Seulement la comtesse le mit à l'aise

en l'autorisant à venir dîner chaque jour à l'hôtel de *la Marine*.

Or, le soir de leur arrivée, les deux jeunes femmes, enfermées dans leur chambre, car elles avaient pris un appartement commun, causaient à mi-voix.

– Ma chère, disait Émeraude, il me semble que le moment est venu pour toi de me faire quelques confidences.

– J'y suis toute disposée, répondit la comtesse. Sache donc que le jeune homme que nous allons voir à Belle-Isle, cet Andrewitsch qui s'y trouve prisonnier, est un garçon auquel je m'intéresse beaucoup.

L'accent de la comtesse était ironique.

– Oui, fit Émeraude, je comprends. Seulement je voudrais connaître la cause de la *sympathie* que tu ressens pour lui.

– Eh bien, répondit la comtesse, figure-toi que ce jeune homme, qui s'appelle Andrewitsch est le fils d'un vrai Cosaque, a la prétention d'avoir une autre origine.

– Ah !

– Il se prétend le petit-fils de la baronne René, dont mon mari et moi nous devons hériter.

Un sourire glissa sur les lèvres d'Émeraude, sourire mystérieux et railleur, qui arracha cette réflexion à la comtesse :

– Je vois bien que tu m'as comprise, ma petite. Tu sais bien que ce garçon, à Belle-Isle, est beaucoup trop près de Paris.

– Sans doute ; mais le moyen de l'éloigner, l'as-tu ?

M<sup>me</sup> la comtesse d'Estournelle regarda fixement son amie :

– Je le trouverai, dit-elle.

Et, se levant du coin du feu où elle était assise, elle alla se placer devant une glace et se contempla, souriante :

– Ma parole d'honneur, dit-elle, je suis belle encore, et je puis bien tourner la tête d'un garçon de vingt ans !

– Eh ! mais, fit Émeraude, M. Victor de Passe-

Croix en est la preuve, ce me semble !

La comtesse mit un doigt sur sa bouche.

– Chut ! dit-elle, je crois bien que voilà le moyen que je cherchais.

– Vrai ?

– Dame ! à l’heure qu’il est, Victor est fou de moi. Sur un signe de ma main, il se jetterait dans un puits.

– Ce qui ne l’empêche point de nous avoir quittées toutes deux pour aller à la recherche de son officier de marine, lequel...

M<sup>me</sup> d’Estournelle interrompit son amie Émeraude :

– Écoute-moi bien, dit-elle. Suppose que nous sommes à Belle-Isle...

– Mais, nous y serons demain soir ; les bateaux à vapeur font le trajet promptement.

– C’est vrai. Donc, suppose-nous à Belle-Isle.

– Soit !

– Nous nous installons dans une petite maison louée au bord de la mer.

- À merveille !
- Et nous y recevons ce jeune Andrewitsch.
- Après.
- Andrewitsch m'aime...
- Cela peut arriver.
- Victor m'aime aussi.
- Ceci est arrivé déjà.
- Les deux jeunes gens se battent...

Émeraude regarda fixement M<sup>me</sup> la comtesse d'Estournelle.

– Allons ! dit-elle, je vois que tu es demeurée ma Topaze d'autrefois. C'est bien, j'ai compris ; mais...

– Ah ! fit la comtesse, aurais-tu à me faire une petite objection ?

– Une très grosse.

– Voyons ?

Émeraude se leva comme s'était levée la comtesse, et, comme elle, se plaça devant la glace.

- Comment me trouves-tu ? dit-elle.
- Toujours jolie à croquer.
- Vrai ?
- Ma parole !
- Eh bien, suppose...
- Quoi ?
- Que ce jeune... Andrewitsch, au lieu de t'aimer, s'enflamme pour moi...
- Ceci dérangerait mes combinaisons, répondit la comtesse... Mais...

Ce *mais* était superbe ! Il voulait dire : Je suis dix fois plus belle, dix fois plus séduisante que toi !... Comme Émeraude allait sans doute répliquer, on frappa à la porte du petit salon où les deux femmes attendaient l'heure du souper.

– Voilà mon Amadis ! murmura la comtesse.

C'était en effet, Victor de Passe-Croix qui venait de courir la ville.

Le jeune homme était pâle, mais son œil brillait d'une joie fiévreuse.

– Je l’ai trouvé ! dit-il en entrant et venant baiser la main que lui tendait la comtesse.

– Ah ! fit-elle avec curiosité. Eh bien ! lui avez-vous arraché son secret ?

– Pas encore.

M<sup>me</sup> d’Estournelle attacha sur lui un clair regard. Victor continua :

– C’est demain qu’il m’a promis de s’expliquer.

– Ah !

– Oh ! soyez tranquille, madame, je saurai bien l’y contraindre.

– C’est-à-dire, fit la comtesse, que vous l’avez provoqué et que vous vous battez avec lui demain matin ?

Victor rougit et se tut.

– Vous le tuerez ou il vous tuera... mais vous ne saurez rien.

Le jeune homme tressaillit.

– Tandis que moi, continua froidement la comtesse, si je m’en mêlais...



– Eh bien ?

– Je saurais ce soir même le nom de ces hommes qui vous ont si indignement traité.

Victor étouffa un cri et regarda M<sup>me</sup> d'Estournelle avec admiration.

– Mais pour cela, dit-elle, il me faut d'abord quelques renseignements sur votre officier. Où loge-t-il ?

– À bord du vapeur *le Saumon*, qu'il commande.

– Ah ! il commande un aviso ?

– Oui, madame. Cet aviso fait un service de dépêches entre Nantes et Belle-Isle.

La comtesse tressaillit. Mais son visage demeura impassible. Victor ajouta :

– Il a même, paraît-il, un assez singulier équipage. On a mélangé ses marins de prisonniers russes.

La comtesse et Émeraude échangèrent un regard furtif.

– Comment se nomme-t-il, votre officier ?

demanda M<sup>me</sup> d'Estournelle.

– M. de Fromentin.

– Fromentin ! s'écria Émeraude, un lieutenant de vaisseau ?

– Oui, madame.

– Je le connais.

– Ah !

– Et, fit Émeraude en souriant, ce qu'il n'a point voulu vous dire, il me le dira.

– Mais, madame, observa Victor, songez que je l'ai provoqué.

– Bah ! j'arrangerai l'affaire, soyez tranquille.

Puis, se tournant vers la comtesse, Émeraude poursuivit :

– Si tu m'en crois, chère amie, nous irons à l'instant même voir M. de Fromentin. Il faut empêcher cet étourdi, fit-elle en souriant à Victor, de se faire casser la tête demain matin.

La comtesse attacha sur Victor ce regard de la femme sûre d'être aimée :

– Je vous fais mon prisonnier, dit-elle, et je vous enjoins de garder les arrêts ici jusqu’à notre retour.

– Je vous obéirai, madame, répliqua le jeune homme ; mais songez que si M. de Fromentin ne vous confie pas le nom de ces hommes, il faudra que demain je me batte avec lui.

– Soyez tranquille, répliqua Émeraude, nous saurons tout.

\*

Ainsi que l’avait dit Victor de Passe-Croix, M. de Fromentin commandait, depuis cinq jours environ, l’avis *le Saumon*, qui faisait chaque jour le trajet de Nantes à Belle-Isle. Le jeune officier était rentré dans le port de Nantes depuis environ une heure, et il s’apprêtait à descendre à terre pour aller dîner en ville, lorsque le matelot qui montait la garde à sa porte lui apporta une carte de visite.

Le marin la prit, y jeta les yeux et lut ce nom

en pâlisant :

*Victor de Passe-Croix.*

– Mon Dieu ! se dit-il, j’aurais dû m’attendre à cette visite. Pourtant je ne puis parler. Je le pouvais aux Rigoles ; je ne le puis plus à présent ; car j’ai reçu un mot de M. de Chenevières qui me supplie de garder le silence, au moins un mois encore... Faites entrer ! dit-il tout haut d’une voix altérée.

Victor entra. Il était boutonné jusqu’au menton. Il avait l’attitude d’un homme décidé à avoir une querelle.

– Monsieur, lui dit le marin en lui offrant un siège, je m’attendais à votre visite.

– J’ai passé cinq jours à vous chercher dans tout Paris, monsieur.

– Et ne me trouvant point à Paris, vous êtes venu jusqu’à Nantes ?

– Oui, monsieur.

Le marin attendit.

– Je suis venu, reprit Victor, espérant que vous

ne refuseriez point de me nommer les misérables qui...

– Monsieur, interrompit l’officier, je suis lié par un serment. Mais ce serment n’est point éternel. Voulez-vous attendre un mois ?

– C’est impossible !

– Il m’est plus impossible encore de parler avant l’expiration de ce délai.

– Mais, dit Victor d’un ton arrogant, il ne vous est point défendu de vous battre, je suppose ?

M. de Fromentin laissa échapper un soupir, et regarda tristement le jeune homme.

– Non, monsieur, dit-il simplement ; seulement...

– Ah ! fit Victor avec dédain, est-ce que vous allez me demander pareillement un délai ?

– Vous vous trompez, monsieur ; mais je commande le navire sur lequel vous me trouvez. Ce navire lève l’ancre demain à neuf heures. Si vous tenez absolument à vous battre...

– Je serai, monsieur, répondit Victor, à votre

disposition dès sept heures du matin, et, si vous le voulez bien, nous nous rencontrerons au pistolet.

– Comme il vous plaira.

– Dans la prairie des Mauves.

– Soit.

Victor s'inclina, salua M. de Fromentin et sortit de la cabine sans mot dire.

Comme il traversait le pont et gagnait l'échelle de tribord, notre héros aperçut un jeune homme appuyé à la muraille, et qui regardait la mer avec mélancolie.

Il n'avait guère plus de vingt ans ; il avait un grand œil bleu, un profil correct, des cheveux blonds, et, dans toute sa personne, un cachet de distinction suprême.

Il portait la capote des soldats russes, et Victor reconnut un des prisonniers de Belle-Isle.

Victor avait conservé sous sa redingote le pantalon d'uniforme de Saint-Cyr.

Comme il passait près du jeune Russe, celui-ci tourna la tête et salua Victor.

Victor rendit le salut ; puis il crut comprendre que le prisonnier désirait lui parler, et il s'arrêta. En effet, le jeune homme vint à lui et le salua de nouveau :

– Veuillez m'excuser, monsieur, dit-il. Mais le pantalon que vous portez est celui de Saint-Cyr ?

– Oui, monsieur.

– Excusez-moi, reprit le jeune Russe. Mais vous êtes la première personne venant de Paris que j'aie le bonheur de voir, et peut-être pourrez-vous me donner un renseignement.

– Parlez, monsieur.

– Vous appartenez sans doute au monde distingué, continua le jeune homme, et peut-être aurez-vous entendu parler d'une vieille dame du faubourg Saint-Germain, dont je voudrais avoir des nouvelles.

– Comment la nommez-vous ? demanda Victor.

– La baronne René.

– La veuve du général ?

- Oui, monsieur.
- J’en ai entendu parler.
- Ah ! Vit-elle toujours ?
- Oui, monsieur.

Le visage du jeune Russe s’éclaira :

- Merci, monsieur, dit-il, merci mille fois !

Et, saluant Victor, il retourna s’appuyer à la muraille, tandis que le saint-cyrien descendait l’échelle de tribord et regagnait le canot qui l’avait amené.

\*

Cependant M. de Fromentin était demeuré dans sa cabine, en proie à une profonde tristesse.

– Pauvre Victor ! avait-il murmuré vingt fois depuis le départ du saint-cyrien, je ne puis pourtant pas le tuer !

M. de Fromentin était tellement démoralisé, qu’il renonça à descendre à terre et dîna seul à



son bord.

Environ une heure après le départ de Victor, le lieutenant de vaisseau fut arraché à sa sombre rêverie par la brusque nouvelle qui lui fut donnée qu'un canot, ayant deux femmes à bord, avait mis le cap sur son navire.

Étonné, M. de Fromentin quitta sa cabine et vint se placer à l'échelle de tribord.

La nuit était lumineuse, et il faisait un clair de lune splendide. À cette clarté, le jeune officier crut voir les deux femmes monter à bord. La comtesse lui était inconnue, mais il ne put réprimer un geste d'étonnement en voyant Émeraude lui tendre la main et lui dire :

– Bonjour, cher ami.

– Comment, dit-il, c'est vous, mademoiselle ?

Émeraude avait, quatre ou cinq années auparavant, joué la comédie au théâtre de Brest durant un de ses congés.

Là, elle avait rencontré M. de Fromentin et s'était liée avec lui. Il n'était alors qu'aspirant de première classe.

Le jeune officier n'était jamais allé à Paris sans visiter Émeraude, qui l'avait toujours reçu à merveille.

– Mon cher, continua l'actrice, tandis que M. de Fromentin saluait la comtesse, madame est une de mes amies qui désire garder l'anonymat.

L'officier s'inclina.

– Et nous venons vous voir pour une affaire des plus importantes.

– En vérité !

M. de Fromentin offrit son bras à la comtesse et montra le chemin de sa cabine à Émeraude.

Quand les deux femmes furent seules avec lui, M. de Fromentin regarda l'actrice.

– Maintenant, dit-il, je suis tout oreilles, mademoiselle.

– Vous devez vous battre demain, n'est-ce pas ? fit Émeraude allant droit au fait.

L'officier tressaillit.

– Avec M. de Passe-Croix, un véritable enfant ?

– Hélas !

La comtesse d'Estournelle sut jouer une émotion poignante, et mit son mouchoir sur ses yeux.

– Mon cher ami, dit Émeraude en se penchant vers M. de Fromentin, savez-vous bien que si vous veniez à tuer Victor, vous pourriez bien tuer madame du même coup.

– Mon Dieu !

– Je veux donc à tout prix empêcher cette rencontre, mon cher Fromentin.

– Mais comment ? Victor, que j'aime comme un frère, est intraitable ! Il veut me forcer à violer un serment. Vous sentez que c'est impossible.

La comtesse releva la tête et regarda M. de Fromentin.

– Voulez-vous, monsieur, dit-elle, m'autoriser à faire entendre raison à Victor ?

– C'est difficile, madame.

– Soit ; mais enfin me donnez-vous plein pouvoir ?

– Oh ! très volontiers.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la comtesse.

– Monsieur, ajouta-t-elle, où pourrai-je vous écrire un mot, ce soir ?

– Madame, répondit M. de Fromentin, j’aurai l’honneur de vous envoyer mon domestique à dix heures.

La comtesse se leva et fit signe à Émeraude.

M. de Fromentin lui offrit de nouveau le bras et remonta avec elle sur le pont, que les rayons de la lune inondaient.

Le jeune prisonnier russe qui, une heure auparavant, avait abordé Victor de Passe-Croix, était toujours assis près du bastingage. Au bruit du frou-frou de la robe de soie de la comtesse, qui passait près de lui, il se retourna.

La lune éclairait le beau visage de M<sup>me</sup> d’Estournelle.

Le jeune homme tressaillit en la regardant. Il éprouva une de ces commotions bizarres, inexplicables, qui décident quelquefois de la vie

d'un homme.

– Oh ! qu'elle est belle ! murmura-t-il.

Déjà la comtesse était loin et atteignait l'échelle de tribord. Elle n'avait point vu le jeune prisonnier.

– À propos, monsieur, dit-elle au moment de poser le pied sur l'échelle, on m'a dit une chose assez bizarre aujourd'hui...

– Ah ! fit M. de Fromentin.

– Vous avez des Russes à votre bord, paraît-il ?

– Oui, madame ; j'ai quatre prisonniers qu'on m'a donnés pour le service intérieur du bâtiment.

– Et... en êtes-vous content ?

– Ils sont doux, zélés, obéissants ; mais à vrai dire, je n'en emploie que trois.

– Et le quatrième ?

– Ah ! quant à celui-là, madame, il a les mains trop blanches pour que j'ose l'employer au balayage du pont.

– C'est donc un officier ?

– Non, c’est un simple soldat du nom d’Andrewitsch, madame.

La comtesse eut un battement de cœur violent. M. de Fromentin poursuivit :

– Ce jeune homme me paraît avoir un mystère dans sa vie, peut-être un roman. Il est distingué de tournure et de manières, il parle un français très pur.

– C’est quelque fils de famille, sans doute ?

– Je le crois, mais il garde un morne silence et paraît en proie à une grande tristesse.

– Ah ça, mais, fit Émeraude en riant, voilà que vous m’intriguez, mon cher Fromentin, avec votre Russe mystérieux.

– Vrai ?

– Ma parole ! Et je voudrais bien le voir... ce jeune homme.

– C’est facile, répondit M. de Fromentin, qui se souvint avoir passé près du prisonnier ; et tournant la tête, il le chercha des yeux.

Mais le prisonnier avait disparu et était déjà

descendu dans l'entrepont.

– Voulez-vous que je l'envoie chercher, mademoiselle ?

– Non, dit Émeraude, mais vous pouvez faire mieux.

– Quoi donc ?

– Vous deviez nous envoyer votre domestique ce soir à l'hôtel de *la Marine* ?

– Oui.

– Eh bien, envoyez-nous votre prisonnier russe à sa place.

– Diable ! c'est que c'est un peu risqué... Je répons de lui... Mais, bah ! ajouta M. de Fromentin, je crois pouvoir en répondre. Puisque vous y tenez, je vous l'enverrai.

– Vous êtes charmant ! exclama Émeraude, qui échangea un nouveau regard avec la comtesse et donna sa main à baiser à l'officier de marine.

Les deux femmes descendirent dans leur canot, et, quelques minutes après, elles arrivaient à l'hôtel de *la Marine*.

Victor avait fidèlement gardé les arrêts que lui avait imposés M<sup>me</sup> d'Estournelle.

Elle le trouva assis devant le feu, les jambes croisées, en proie à une méditation profonde.

– Eh bien, lui dit-elle en posant sa belle main blanche sur son épaule, vous ne vous battez pas.

– Hein ? fit Victor qui se dressa vivement ; il vous a donc dit...

– Tout.

– Alors vous allez...

– Je vais d'abord vous dire, fit la comtesse, que je connais parfaitement ceux qui vous ont outragé.

La comtesse mentait avec un tel aplomb que Victor jeta un cri.

– Et il n'était nullement nécessaire, ajouta M<sup>me</sup> d'Estournelle, de provoquer et de tourmenter ce pauvre M. de Fromentin, qui est un galant homme et vous aime beaucoup.

– Mais alors vous allez me dire, madame, le nom de ces hommes ?



– Pas encore !

Victor fit un pas en arrière, mais la comtesse attachait sur lui un de ces regards qui bouleversent un homme et font échouer sa plus tenace volonté.

– Mon ami, dit-elle, les gens que vous poursuivez sont de rudes jouteurs, et vous succomberiez dans la lutte, si je ne vous avais trouvé un auxiliaire.

– Un auxiliaire ?

– Oui.

– Quel est-il ?

– Moi.

Elle prononça ce mot-là comme on le prononce au Théâtre-Français, dans *Médée* :

– Vous ! fit-il, vous, madame, vous consentiriez !...

– Ces hommes sont mes ennemis, puisqu'ils sont les vôtres.

Victor étouffa un cri et tomba aux pieds de la comtesse. Elle lui tendit les deux mains.

– Relevez-vous, enfant, lui dit-elle. Je

m'associe à votre haine, et je vous jure que notre vengeance sera éclatante. Mais, pour cela, il faut que vous ayez une foi aveugle en moi.

– Oh !

– Que vous me juriez de m'obéir.

– Je vous le jure !

– Si étrange que puisse être la conduite que je vous imposerai.

– Soit.

– Eh bien, d'abord, vous ne saurez point encore le nom de ces hommes.

– Mais, madame...

– Je ne veux pas que vous gâtiez tout par votre pétulante étourderie.

– Cependant...

– Ne venez-vous pas de jurer que vous m'obéiriez ?

Et la comtesse fascinait Victor du regard. Victor fut vaincu. Elle lui laissa prendre sa main, sur laquelle il mit un baiser.

– Et pour commencer votre rôle de soumission, dit-elle, vous allez demain venir loger ici.

– Bon !

– Vous irez vous promener, vous monterez à cheval, vous parcourrez les environs... et ne vous occuperez de rien... avant que je ne vous donne de nouvelles instructions.

– Mais vous ?...

– Moi, dit la comtesse, je pars demain pour un voyage de quarante-huit heures, trois jours au plus, avec madame... Vous m’attendrez ici.

– Comment ! fit-il avec l’accent boudeur d’un enfant, vous n’allez pas me permettre de vous accompagner ?

Elle laissa perler un joli rire à travers ses dents blanches et regarda Émeraude.

– Mais, dit-elle, c’est un enfant terrible ! Voilà qu’il veut venir chez ma tante ! Ce serait joli ! la comtesse d’Estournelle escortée par un jeune fou !

Victor demeura un peu confus, et balbutia

quelques mots.

– Allons ! fit la comtesse avec un accent de bonté rempli de promesses, je vous pardonne, mais à une condition.

– Oh ! parlez.

– Que vous allez oublier mon nom. Je suis M<sup>me</sup> Durocher, la veuve d'un armateur du Havre.

Victor, un moment étonné, inclina cependant la tête en signe d'adhésion. La comtesse ajouta :

– Désormais, pour le monde entier, entendez-vous ? je suis M<sup>me</sup> Durocher. Vous me le jurez ?

– Sur l'honneur !

– Il est charmant, dit-elle, regardant encore Émeraude et souriant à Victor. Nous en ferons quelque chose. Maintenant, mon ami, retournez à votre hôtel, il est neuf heures et demie. C'est le moment où les jeunes gens vont se coucher.

– Mais, au moins, vous verrai-je demain, avant votre départ ? supplia Victor.

– Oui, à sept heures du matin.

Victor s'en alla le cœur ivre d'amour, et

persuadé que la comtesse s'associait pleinement à sa vengeance.

## XXXIX

Victor de Passe-Croix parti, Émeraude et M<sup>me</sup> d'Estournelle se regardèrent en riant.

– Eh bien, fit la comtesse, crois-tu que j'ai bien joué mon rôle ?

– À merveille !

– Le pauvre garçon est convaincu que je connais les bonshommes qui l'ont mystifié, et il attendra.

– Bon ! fit Émeraude ; mais il pourra se lasser d'attendre, et alors...

– Alors, nous verrons. D'ailleurs, d'ici là, il nous aura débarrassées d'Andrewitsch, sans doute.

– Ah ! c'est juste, dit l'actrice. Eh bien ! nous allons le voir, ce héros de roman.

– J'en meurs d'impatience.

– Maintenant, acheva Émeraude, je ne vois plus qu’une chose nécessaire.

– Laquelle ?

– C’est qu’il tombe amoureux de toi...

Et M<sup>me</sup> d’Estournelle fut superbe de fatuité.

– Ma chère, dit-elle, je vais faire une fort belle concession à ton amour-propre.

– Voyons ?

– Tu vas passer dans la pièce à côté. Ce sera moi qui recevrai Andrewitsch. De cette façon, il n’aura pas l’embarras du choix.

– Charmant ! dit Émeraude en riant. Mais quand tu l’auras vu, sera-ce toi qui répondras à M. de Fromentin ?

– Non. Je te rejoindrai et te dicterai une lettre.

– À présent, quel est donc ce voyage de trois jours que nous allons faire ensemble ?

– Nous allons à Belle-Isle-en-Mer, sur l’avis de M. de Fromentin.

– Mais, ma chère...

M<sup>me</sup> d'Estournelle n'eut point le temps de répondre. On venait de frapper doucement à la porte.

– C'est lui ! dit Émeraude. Je te laisse le champ libre.

Et elle s'esquiva dans la pièce voisine, laissant la porte entrouverte, de façon à voir et à entendre sans être vue. C'était en effet le jeune prisonnier russe.

\*

Andrewitsch, nous l'avons dit, avait éprouvé une sensation singulière en regardant la comtesse.

Était-ce un mystérieux avertissement du hasard qui lui soufflait à l'oreille que cette femme était destinée à jouer un rôle important dans son existence, ou bien la seule beauté de la comtesse avait-elle produit sur sa jeune imagination cette impression bizarre et profonde ?

Andrewitsch, car c'était bien celui qui s'était appelé à Paris Marie-Gaston René, et qu'on avait



incorporé violemment dans l'armée sous le nom que lui attribuait un état civil mensonger ; Andrewitsch, disons-nous, bien qu'il eût parlé dans son manuscrit de la comtesse d'Estournelle, ne l'avait jamais vue.

Ce qu'il en savait, il le tenait du Cosaque André Petrowitsch, qui, avant de mourir, lui avait fait une confession entière.

Andrewitsch était à Belle-Isle depuis environ un mois ; il y en avait six qu'il était prisonnier. On l'avait envoyé à Toulon, puis à Marseille, où il était demeuré fort longtemps malade. Enfin on l'avait dirigé sur Belle-Isle.

Là, sa douceur, sa physionomie pleine de charme, lui avaient valu l'amitié des officiers français sous la surveillance desquels il était placé.

Andrewitsch, ou plutôt Gaston René, n'avait désormais qu'un but, qu'un désir, pouvoir revenir à Paris, où, à l'aide de Baptistin, le vieux valet de chambre, il espérait pouvoir établir son identité.

Mais les malheurs qu'il avait éprouvés

l'avaient rendu prudent, sinon défiant.

Après s'être enquis à Toulon, à Marseille, auprès de tous les officiers français qu'il avait rencontrés, du capitaine Grain-de-Sel, il avait fini par apprendre que le protecteur de Danielle avait eu une jambe emportée, et qu'on l'avait envoyé à Constantinople, où vraisemblablement, lui disait-on, il était mort.

Alors Gaston René avait fait cette réflexion pleine de sagesse :

– Si l'homme qui me persécute, ce malheureux comte d'Estournelle, qui veut me voler mon héritage, a été assez puissant pour dominer André Petrowitsch, il le sera bien davantage encore contre moi, qui n'ai en main aucune preuve de son infamie. Si je veux pouvoir retourner un jour à Paris et engager une lutte avec ce bandit blasonné, il faut que je garde le plus profond silence sur ma véritable origine.

Le faux Andrewitsch s'était tenu parole. Nul à Belle-Isle n'avait reçu ses confidences ; il passait pour Russe.

M. de Fromentin, touché comme les autres de ce calme mélancolique, de cette tristesse pleine de dignité, avait essayé de le questionner, mais le jeune homme s'était tu.

Or, quelques minutes après le départ de mademoiselle Olympe et de sa mystérieuse compagne, M. de Fromentin avait fait appeler celui à qui nous maintiendrons provisoirement son nom russe d'Andrewitsch.

Andrewitsch allait s'étendre dans son cadre et s'apprêtait à dormir, lorsqu'on lui transmit l'ordre du commandant.

Il se rhabilla et se rendit en hâte chez M. de Fromentin.

– Mon ami, lui dit ce dernier, je n'ai pas besoin de m'inquiéter si vous êtes un homme d'honneur ; je l'ai deviné tout d'abord.

Andrewitsch s'inclina.

– Si je vous demande votre parole de revenir coucher à bord, et que je vous envoie à terre, me la donnerez-vous ?

– Oui, commandant.

– C’est que, ajouta l’officier, j’ai une mission de confiance à vous donner.

– Je m’efforcerai de me rendre digne d’une telle faveur, monsieur.

– Il s’agit de vous rendre à l’hôtel de *la Marine*, là-bas, sur le quai.

– J’irai, monsieur.

– Là vous demanderez à parler à mademoiselle Olympe, du théâtre de \*\*\*, de Paris. Elle est descendue à l’hôtel avec une dame de ses amies.

Andrewitsch tressaillit.

– Cette dame était ici tout à l’heure. Peut-être l’avez-vous vue passer sur le pont.

L’émotion qu’Andrewitsch avait déjà éprouvée à la vue de la comtesse se produisit. Il eut un battement de cœur.

– Cette dame, ajouta M. de Fromentin, vous remettra une lettre que vous me rapporterez. Allez, vous êtes prisonnier sur parole. Prenez mon canot et rendez-vous à terre.

Andrewitsch salua M. de Fromentin, boutonna

sa tunique verte, et, quelques minutes après, il abordait à terre.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel de *la Marine* et qu'il franchit le seuil du petit salon où l'attendait la comtesse, Émeraude avait disparu.

L'actrice, abritée derrière un rideau, examinait le jeune Russe à travers la porte entrebâillée de la seconde pièce.

M<sup>me</sup> d'Estournelle s'était renversée à demi sur une causeuse, et avait pris une pose remplie de charme et de volupté.

Andrewitsch s'arrêta sur le seuil et demeura un moment comme ébloui.

– Mademoiselle Olympe D... ? balbutia-t-il.

La comtesse ne répondit point : « C'est moi » ; elle ne dit pas non plus : « Ce n'est point moi » ; elle fit un signe au jeune homme et lui dit :

– Approchez, monsieur.

Puis, se soulevant à demi et attachant sur lui un regard qui le fit tressaillir profondément :

– Vous venez du bateau à vapeur *le Saumon*,

n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

– Et c'est M. de Fromentin qui vous envoie ?

– Oui, madame, répondit encore Andrewitsch qui contemplait la comtesse avec une admiration mal dissimulée.

– Veuillez vous asseoir, monsieur, lui dit-elle ; je vais vous donner une lettre pour le commandant du *Saumon*.

Elle étendit la main et attira auprès d'elle une petite table sur laquelle il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire.

Andrewitsch demeurait debout, attachant sur elle un regard plein d'admiration.

La comtesse prit la plume ; mais, avant d'écrire, elle leva de nouveau les yeux vers le jeune homme :

– Vous êtes prisonnier russe ? lui demanda-t-elle.

La comtesse avait une voix fraîche et charmante, une voix harmonieusement timbrée et

qui descendit au fond du cœur d'Andrewitsch.

– Oui, madame, lui dit-il. Du moins j'en ai l'habit.

– Singulière réponse ! murmura-t-elle à mi-voix et comme en aparté.

Cependant Andrewitsch entendit fort bien, mais il ne crut point devoir formuler plus clairement sa pensée. La comtesse reprit :

– Vous parlez un français très pur et sans aucun accent, monsieur.

Il tressaillit et la regarda de nouveau, mais cette fois avec une sorte de défiance.

– Je suis, dit-il, dans le cas de presque tous les Russes, madame.

– C'est juste. Cependant, si je ne voyais votre habit, je jurerais que vous êtes Français.

Andrewitsch secoua la tête.

– Je suis Russe, dit-il, et il demeura debout, respectueux comme un soldat devant son chef.

La comtesse prit la plume et écrivit :

« Monsieur,

« Vous ne vous battrez pas avec M. Victor de Passe-Croix. Ce dernier consent à attendre. Vous perdez l'occasion d'un duel, mais vous gagnez deux passagères. Pouvez-vous nous prendre à votre bord demain matin ? Olympe et moi désirons faire le voyage de Belle-Isle-en-Mer.

« Votre servante,

« J. DUROCHER. »

La comtesse passa dans la pièce où se trouvait mademoiselle Olympe D...

– Asseyez-vous donc, monsieur, répéta-t-elle en s'adressant à Andrewitsch, je suis à vous dans deux minutes.

Andrewitsch s'inclina et finit par s'asseoir, tandis que madame d'Estournelle disparaissait derrière le rideau qui séparait le petit salon de la chambre à coucher de ces dames.

– Eh bien ! fit-elle en regardant Olympe, l'as-tu vu ?

– Sans doute.

– Comment le trouves-tu ?



– Joli comme un chérubin, simple et distingué comme un prince.

– Ah ! fit la comtesse, qui devint rêveuse et qui baissa les yeux. Il m’a produit la même impression.

– Et, souffla Olympe à l’oreille de la comtesse, il est fâcheux que ses intérêts soient tout à fait opposés aux tiens.

La comtesse soupira.

– Le pauvre garçon, dit-elle, il m’a regardée à plusieurs reprises avec une sorte d’extase.

– Bah !

– Et je parie qu’avant huit jours il sera fou d’amour ; mais fou à lier.

– C’est dommage ! fit Émeraude avec un rire moqueur ; mais qu’as-tu donc écrit à M. de Fromentin ?

– Que nous partions demain avec lui pour Belle-Isle-en-Mer ; veux-tu ajouter quelques mots à ma lettre ?

– C’est inutile.

Madame d'Estournelle repassa dans le petit salon et Andrewitsch se leva en la voyant reparaître.

– Monsieur, lui dit-elle, vous serez mille fois aimable de remettre ce mot à M. de Fromentin, en lui annonçant que nous serons, mon amie et moi, à bord du *Saumon*, demain matin avant huit heures.

Elle lui tendit la lettre, et il fit un pas de retraite ; mais elle l'arrêta d'un geste.

– Pardon, Monsieur. Êtes-vous depuis longtemps à Belle-Isle ?

– Depuis un mois.

– Connaissez-vous Locmaria ?

– C'est là que je suis interné.

– On m'a parlé d'une petite maison à louer aux portes de Locmaria.

La comtesse disait cela au hasard, le hasard voulut qu'elle tombât juste.

– Je connais, madame, répondit Andrewitsch, au bord de la mer, à un quart de lieue de

Locmaria, dans le pli d'un vallon, une petite maison aux volets peints en vert, entourée d'un jardin, et ombragée de grands arbres.

– Et elle est à louer ?

– Oui, madame.

– C'est bien cela ! Nous verrons demain si elle me convient.

Andrewitsch tressaillit.

– Est-ce que vous devez aller à Belle-Isle-en-Mer, madame ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, nous partons demain.

– Et vous comptez...

– Je compte louer cette maison, dont vous venez de me parler, pour l'été prochain.

Un léger incarnat colora le front et les joues du prisonnier ; mais il ne fit aucune observation, et comme la comtesse ne semblait pas vouloir le retenir, il salua et se retira lentement.

Seulement, au moment de franchir le seuil, il se retourna, salua encore, et la comtesse demeura convaincue que sa beauté fascinatrice avait jeté le

trouble dans le cœur et l'imagination du jeune homme.

## XL

Maintenant, franchissons un intervalle de huit jours, et transportons-nous à Belle-Isle.

Le soir venait, le soleil s'était abîmé dans les flots ; les falaises de Locmaria se teignaient de cette couleur pourprée qui est le mélange du crépuscule et de la lumière.

Une barque montée par deux hommes et n'ayant pour voilure qu'une petite misaine, courait des bordées à un quart de mille de la côte. Tantôt elle paraissait vouloir s'approcher et entrer dans le port de Locmaria, tantôt elle s'éloignait comme pour prendre le large. Des deux hommes qui la montaient, l'un, celui qui tenait la barre, était enveloppé dans un gros burnous en toile goudronnée, dont le capuchon lui cachait à moitié le visage.

L'autre, assis au pied du mât, fumait tranquillement et était vêtu comme un homme

étranger à la mer et aux mœurs de ceux qui la parcourent.

Un paletot blanc, un chapeau de feutre mou, une boîte d'herboriste passée en bandoulière, suffisaient pour annoncer un touriste, tandis que l'autre paraissait être un vrai marin.

Cependant, celui qui l'eût examiné attentivement aurait peut-être remarqué que ce visage encapuchonné de toile goudronnée avait échappé au hâle de la mer ; que les mains qui tenaient la barre étaient blanches.

La barque continuait à louvoyer, le pilote et le touriste causaient :

– Monsieur le vicomte, disait celui qui était vêtu du caban goudronné, vous connaissez maintenant la solution ?

– Oui, certes.

– Le jeune Gaston René, fait prisonnier sous le nom d'Andrewitsch, est à Belle-Isle.

– Oui.

– La comtesse d'Estournelle est à Belle-Isle depuis huit jours.

– Je le sais encore.

– Et M. Victor de Passe-Croix, éperdument amoureux de la comtesse, qu’il croit auprès d’une vieille tante, attend impatiemment son retour à l’hôtel de *la Marine*, à Nantes.

– Mais, ajouta le pilote, il est probable que la comtesse lui fera savoir qu’elle est à Belle-Isle.

– Vous croyez ?

– Lorsque son plan sera mûr.

– Quel plan ?

Le pilote se mit à rire.

– Tenez, monsieur le vicomte, dit-il, voulez-vous une fois encore, me laisser carte blanche ?

– Mais...

– Depuis une heure nous sommes indécis. Tantôt vous voulez aborder à Locmaria, tantôt vous voulez aller jeter l’ancre dans cette petite anse au fond de laquelle s’élève la maison où la comtesse et son amie se sont réfugiées. Laissez-moi trancher la question.

– Soit.

– Nous allons retourner à bord du navire de commerce qui nous a amenés ce matin, et qui doit passer deux jours en rade.

– Et puis ?

– Je vous y déposerai. Votre boîte d'herboristerie est pleine ! Voici la nuit ; il est tout naturel que vous retourniez à bord, d'autant mieux que le capitaine vous a invité à dîner.

– Bon ! Mais vous ?...

– Moi, je vais à terre.

– Ah !

– Et j'y coucherai probablement.

– Mais vous reviendrez à bord ?

– Demain matin.

Et comme s'il eût craint une nouvelle hésitation de son compagnon, le pilote vira de bord et mit le cap sur un gros lougre du port de Lorient, qui se balançait à l'ancre à un mille du petit port de Locmaria.

Une heure après, la barque abordait, au milieu des ténèbres, au pied des falaises, et le pilote



sautait lestement sur le galet.

Il était seul, cette fois.

– Allons, Rocambole, mon ami, se dit-il, voici l’occasion de te souvenir de ton temps. Cette fois, la lutte est digne de toi, et madame la comtesse d’Estournelle est une femme de quelque mérite.

Le pilote, qui n’était autre que l’homme aux lunettes bleues de la rue de la Michodière, tira sa barque sur le sable, calculant qu’il aurait le temps de revenir avant la marée montante.

Puis il suivit un petit sentier qui passait au pied des falaises d’abord, grimpait à leur flanc ensuite, s’enfonçait dans une sorte de crevasse, et, au bout d’environ un quart d’heure, débouchait dans un petit vallon verdoyant comme une plaine normande.

Un bras de mer en léchait les bords ; une maison s’élevait dans le fond, entourée d’arbres et dominant une prairie.

Les alentours étaient sauvages et déserts.

Le faux pilote s’arrêta en haut de la falaise, et, aux clartés de la lune qui se levait, il examina un

moment ce paysage.

La maison était éclairée ; le son d'un piano arriva jusqu'au pilote.

– Elle l'attend ! se dit-il. Et moi, je voudrais bien savoir comment et par où il arrive.

Il descendit dans le vallon et contourna la haie vive qui servait de clôture au jardin.

Puis, rencontrant une brèche, il y passa et vint à pas de loup, se glissant d'un arbre à l'autre, jusqu'au pied de la maison.

Le piano seul témoignait de l'existence d'êtres humains à l'intérieur.

– La nuit est un peu froide, pensa le faux pilote ; cependant il faudra en prendre son parti.

Il grimpa sur un arbre, s'établit à califourchon sur une branche, et de cet observatoire improvisé, il plongea ses regards à l'intérieur de la maison.

La fenêtre éclairée, et d'où partaient les sons du piano, n'était point garnie de persiennes. L'homme aux lunettes bleues de la rue de la Michodière put voir alors une jeune femme, grande, svelte, et qui lui parut fort belle, debout

auprès du piano, tandis qu'une autre femme, qui tournait le dos à la croisée, promenait ses doigts sur le clavier.

Au bout d'un instant, celle qui touchait du piano s'arrêta.

Puis elle se leva et vint s'asseoir auprès de la cheminée.

L'homme aux lunettes bleues vit alors son visage et reconnut la comtesse d'Estournelle.

Mais, comme la fenêtre était fermée, il ne put rien entendre de la conversation qu'elle engagea avec son amie Émeraude.

\*

Or, voici ce que disaient les deux amies, ce soir-là, à sept heures et demie, après leur dîner.

– Sais-tu, ma chère, murmurait Émeraude, que nous menons ici une existence des plus romanesques ? Nous habitons un vallon sauvage, sans autre voisinage que celui de la mer, sans

autres voisins que les cormorans et les mouettes, avec une paysanne et son mari pour tous serviteurs.

– Eh bien, dit la comtesse en souriant, c'est une diversion assez piquante, ce me semble, à la vie parisienne.

– Oui, si la diversion ne dure pas trop longtemps.

La comtesse fit un mouvement.

– C'est juste, dit-elle, il faut que tout finisse.

– Dame ! Et je crois que notre prisonnier est suffisamment amoureux.

– C'est-à-dire, fit la comtesse, dont la voix trahit une légère émotion, c'est-à-dire qu'il est aussi éperdument amoureux que ce pauvre Victor, qui nous attend toujours à Nantes.

– Eh bien, ma chère, voici le moment de mettre le feu aux poudres.

– Ah !

La comtesse laissa échapper cette exclamation avec une émotion qui fit tressaillir Émeraude.

L'actrice attacha sur elle un clair regard et lui dit :

– Veux-tu savoir ma pensée tout entière, ma petite ?

– Parle !

– Tu viens de jouer un rôle de dupe.

– Comment cela ?

– Écoute-moi bien. Tu es partie de Paris te disant : « Je vais à Belle-Isle, je veux voir de près cet Andrewitsch et trouver le moyen de m'en débarrasser.

– C'est vrai.

– En route, tu as rencontré un auxiliaire, ce petit Victor, qui t'aime à la folie, et tu t'es dit : « Voilà l'instrument que je cherchais. »

– Après ? fit la comtesse avec une certaine impatience.

– Alors tu as fort habilement disposé tes batteries. « Je suis belle, t'es-tu bien dit encore, je tournerai la tête à Andrewitsch comme je l'ai tournée à Victor. Puis, à un moment donné, je les

mettrai en présence ; ils se battront et Victor tuera Andrewitsch.

La comtesse parut faire un violent effort pour garder son sang-froid.

– Et je ferai, dit-elle, comme tu l’as annoncé.

– En es-tu sûre ?

– Oh ! très sûre ! Émeraude secoua la tête.

– Je crois que tu te trompes...

– Moi ?

– Le cœur te manquera au dernier moment, ma chère.

– Tu crois ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Écoute encore. Tu as si bien mené ta petite barque, qu’Andrewitsch vient ici chaque soir. Il vient y faire de la musique ; il s’en va un peu avant minuit, le cœur en délire, la tête brûlante, et persuadé que tu l’aimes.

– Oh !

- Eh bien, qui sait ? La comtesse tressaillit.
- Tu es folle ! dit-elle.
- C’est possible, mais je jurerais bien que si tu avais à choisir entre lui et Victor...
- Tais-toi.
- Il est charmant, ce petit-là, continua Émeraude, il est doux et triste ; il vous a un grand œil bleu qui fait rêver. Tiens, je gage que s’il n’était pas le petit-fils de la baronne et si tu n’avais pas le plus grand intérêt...
- La comtesse haussa les épaules.
- Tu es insupportable ce soir, dit-elle. Il va venir ; tâche d’être plus aimable.
- Un sourire railleur glissa sur les lèvres d’Émeraude.
- Alors, dit-elle, il est temps d’écrire à Victor.
- Pas encore.
- Ah ! tu crois...
- Chut ! dit la comtesse en se levant. Écoute !...

Elle mit un doigt sur sa bouche et se dirigea vers la croisée qu'elle ouvrit.



## XLI

Il faisait clair de lune. Émeraude s'était penchée derrière la comtesse, appuyée à la croisée, et toutes deux regardaient dans le jardin.

Une ombre se mouvait dans l'éloignement.

– C'est lui ! dit madame d'Estournelle. Ce jeune homme est ponctuel comme une horloge.

Un homme avait, en effet, franchi la clôture du jardin et il accourait à grands pas.

Cependant, lorsqu'il fut à peu près à mi-chemin de la haie de la maison, il s'arrêta tout à coup, au grand étonnement des deux femmes, se baissa et se mit à examiner le sol avec une scrupuleuse attention.

Ce temps d'arrêt fut court. L'homme se remit en marche, et au moment où il allait atteindre la porte de la maison, et s'apprêtait à frapper doucement, il leva la tête et aperçut madame

d'Estournelle et Émeraude.

– On va vous ouvrir ! lui cria la comtesse. Ne frappez pas, vous éveilleriez le jardinier.

Émeraude descendit, et, quand elle eut ouvert, elle prit le bras d'Andrewitsch, car c'était lui.

– Que regardiez-vous donc là-bas ? dit-elle.

– Au milieu du jardin ?

– Oui.

– Une empreinte de pas sur le sol. Un pas d'homme.

– C'est celui du jardinier, sans doute.

– Oh ! non, dit Andrewitsch. C'est une botte d'une certaine finesse. Elle est empreinte sur le sable d'une allée.

– C'est bizarre, dit Émeraude.

Puis un éclair traversa son cerveau. Elle se pencha à l'oreille du jeune homme et lui dit :

– Pas un mot à Jeanne, surtout. Elle est peureuse ; elle ne voudrait pas se coucher de la nuit.

Jeanne était le nom qu'Émeraude donnait à la comtesse dans l'intimité.

Le jeune homme suivit l'actrice, et tous deux montèrent dans le salon, où la comtesse était restée.

Émeraude se mit au piano. Andrewitsch chanta ; il avait une belle voix.

La comtesse s'était pelotonnée toute rêveuse au coin du feu, l'œil fixé sur sa victime.

La musique était le prétexte quotidien. Mais bientôt Émeraude disparaissait, regagnait sa chambre et laissait la comtesse en tête à tête avec Andrewitsch.

Il en fut de même ce soir-là. Au bout d'une heure, Émeraude sortit.

Alors madame d'Estournelle invita le prisonnier à venir s'asseoir auprès d'elle.

– Mon ami, lui dit-elle, savez-vous que vous êtes parti fort tard, hier ?

– C'est vrai, fit-il en souriant, et j'aurais fort bien pu être puni, car les prisonniers doivent toujours être rentrés avant dix heures et demie du

soir. Mais on est plein d'indulgence et de bonté pour moi.

– Vraiment ?

Et elle l'enveloppa d'un sourire et d'un regard.

– À commencer par vous, madame, fit-il en rougissant.

Cependant il osa lui prendre la main et la porta à ses lèvres.

– Oh ! fit-elle, ne me remerciez pas trop d'avance, monsieur Andrewitsch.

– Et pourquoi, madame ? N'êtes-vous pas...

– Chut ! Mes bontés, puisque vous appelez ainsi le plaisir que j'ai à vous recevoir, mes bontés ont un but... intéressé.

Il la regarda, étonné.

– Je suis curieuse, dit-elle.

Andrewitsch rougit de nouveau.

– Depuis longtemps, poursuivit-elle, j'ai deviné qu'il devait y avoir dans votre existence quelque chose de mystérieux et de terrible que je voudrais bien savoir.

Son trouble augmenta, mais il garda le silence.

La comtesse ne se tint pas pour battue et continua :

– Vous étiez simple soldat dans votre pays : mais très certainement vous êtes un jeune homme de famille à qui il est arrivé quelque grand malheur ?

– Peut-être, murmura-t-il.

– Vous avez dû être persécuté, peut-être même expiez-vous quelque tour de jeunesse ?

– Non, madame.

– Ainsi, vous n’êtes point persécuté ? Et vos persécuteurs, poursuivit-elle de sa voix la plus enchanteresse, sont donc bien redoutables, bien puissants, que vous n’osez ?...

Andrewitsch baissa la tête.

– À quoi bon, murmura-t-il.

Elle reprit sa main dans ses petites mains.

– Mais savez-vous bien, dit-elle, que c’est mal à vous de manquer ainsi de confiance envers une femme qui vous témoigne quelque intérêt ?...

Le regard dont la comtesse accompagna ces mots signifiait : « Une femme qui vous aime ».

Andrewitsch jeta un cri ; son cœur longtemps comprimé éclata. Il se laissa tomber aux pieds de la comtesse et balbutia un aveu.

– Vous êtes un enfant ! lui dit-elle en le relevant ; je suis déjà une vieille femme, je veux être votre amie. Je veux mettre mon crédit, mes amis, mes relations à votre service. Si vous voulez retourner dans votre pays, j’obtiens votre liberté.

Andrewitsch avait vingt ans, l’âge de la foi ardente ; il crut à ce dévouement simplement exprimé, et la résolution de mutisme qu’il s’était imposée s’évanouit.

– Mon pays ? dit-il ! mais je suis Français, madame.

La comtesse, à cette révélation, sut jouer un si merveilleux étonnement ; elle poussa un cri de surprise si naïf, que celui qui eût voulu affirmer à Andrewitsch qu’elle savait son histoire, eût trouvé en lui un incrédule.

– Écoutez, lui dit-elle, je suis riche, je suis veuve, j’ai beaucoup de crédit à Paris. Racontez-moi votre histoire. Je puis beaucoup...

Et Andrewitsch, fasciné, séduit, raconta son origine, son éducation, son enlèvement et la mort du cosaque Petrowitsch, qui lui avait tout avoué. Néanmoins, par un reste de prudence, il tut le nom de la baronne René et celui du comte d’Estournelle.

La comtesse l’écoula avec un calme admirable. Quand il eut fini, elle lui dit :

– Ainsi, vous espérez retourner à Paris ?

– Je le pourrai, si la paix arrive.

– Et là, que ferez-vous ?

– J’irai voir ma grand-mère, et je lui dirai la vérité.

– Mais elle vous prendra pour un imposteur, puisque vous n’avez aucune preuve de votre identité.

– Non, car il paraît que je ressemble à mon père d’une manière frappante.

– Ah ! dit la comtesse avec un accent étrange. Et si, cependant elle ne veut pas vous croire ?

– Eh bien, j’irai trouver l’homme qui veut me voler mon héritage, et je le tuerai.

La comtesse fronça imperceptiblement les sourcils. Andrewitsch continua :

– Oh ! je crois que, si dégradé qu’il soit, cet homme aurait encore quelque sentiment d’honnêteté. Mais il a épousé un monstre, une créature perdue.

La comtesse ne sourcilla point. Elle demeura impassible, et Andrewitsch ne soupçonna point un seul instant qu’il venait de prononcer lui-même sa condamnation.

– Mon ami, lui dit-elle, laissez-moi rêver cette nuit à votre histoire, et demain peut-être aurai-je trouvé le moyen de vous rendre votre fortune...

– Ah ! madame, dit-il avec émotion, que ne puis-je déjà la mettre à vos pieds !

– Fou !

– Ne m’avez-vous pas dit que vous étiez veuve ?



– Chut ! dit-elle, partez... Vous êtes un enfant terrible, qu'il faut coucher de bonne heure !

Elle prit un flambeau et le reconduisit elle-même jusqu'à la porte.

Andrewitsch s'en alla ivre de joie.

Il avait avoué son amour et on ne l'avait point repoussé.

Il avait parlé de reconquérir cette fortune, qui était la sienne, pour la mettre aux pieds de la comtesse, et la comtesse n'avait point refusé.

Il s'en alla en courant, franchit la haie de clôture du jardin avec l'agilité d'un chevreuil, et reprit ce chemin de Locmaria.

La comtesse remonta chez elle, et, pendant toute la nuit, elle se promena frémissante, échevelée, en proie à une agitation extraordinaire ; puis retomba dans un abattement profond.

– Non, non ! se dit-elle vingt fois durant cette nuit d'insomnie, je ne puis pas, je ne dois pas l'aimer... Il faut que je songe à ma fille... Il faut que cette fortune soit à moi... D'ailleurs, n'a-t-il

pas dit que j'étais un monstre, une créature infâme !... Ah ! il a prononcé lui-même son arrêt...

Au petit jour, Émeraude descendit au salon.

– Comment ! dit-elle, tu ne t'es pas couchée !... Tu l'aimes donc bien ?

Un éclair jaillit des yeux de la comtesse, et elle répondit avec rage :

– Oui... je l'aimais... Oui, j'hésitais encore... Mais je le hais à présent... et il mourra !...

Elle s'approcha d'une table et écrivit :

« Mon cher monsieur Victor,

« Je vous attends demain soir à Belle-Isle-de-Mer. Vous suivrez l'homme que j'envoie à Nantes tout exprès pour vous porter cette lettre. Venez ! j'ai besoin de vous... »

« Comtesse M. d'E... »

– Prends garde ! lui dit Émeraude, qui lut cette lettre, prends garde !

– À quoi ?

– Aux trahisons de ton cœur, ma petite. Au

dernier moment...

– Mais puisque je te dis que je le hais ! s'écria la comtesse avec un emportement sauvage.

– Ainsi, tu n'hésiteras point ?

– Non.

– Tu ne trembleras point ?

– Non ; je serai heureuse le jour où Victor...

– Eh ! mais, dit Émeraude, à propos de Victor, sais-tu bien qu'il pourrait être ici ?...

– Tu es folle ! Victor n'a point quitté Nantes.

– Hier soir, Andrewitsch a remarqué dans le jardin une empreinte de pas.

– Les pas du jardinier.

– Non, l'empreinte d'une botte fine.

La comtesse se prit à sourire.

– Sans doute quelque officier de la garnison qui s'est épris de toi ou de moi ; et vient rôder la nuit sous nos fenêtres.

– Au fait, c'est possible ; mais, ajouta Émeraude, cette empreinte peut nous servir.

– Comment ?

– Si tu es bien décidée à sacrifier Andrewitsch...

– Si je le suis !...

– Tu lui arrangeras ce soir une petite histoire de persécution. Tu le prépareras ainsi à se trouver face à face avec Victor.

La comtesse regarda Émeraude avec une certaine admiration.

– Tu as l’esprit ingénieux, dit-elle. Allons voir cette fameuse empreinte.

Elles descendirent au jardin, mais il avait plu le matin, et l’empreinte avait disparu.

Seulement, la comtesse fit une remarque singulière : Un des pommiers du jardin avait une branche cassée.

Pourtant il n’avait pas fait de vent durant la nuit.

– Je crois, dit la comtesse, que l’imagination d’Andrewitsch s’est mise au service de sa jalousie. L’homme aux empreintes de pas n’est

pas un amoureux.

– Bah !

– C’est un maraudeur qui vient nous voler nos pommes... ajouta la comtesse en riant.

La comtesse se trompait. Le poids seul du corps de l’homme aux lunettes bleues avait cassé la branche.

Rocamboles était tombé sans se faire aucun mal, et il avait disparu, enveloppé dans son caban goudronné.

## XLII

Le lougre de commerce à bord duquel le mystérieux personnage de la rue de la Michodière, revêtu de son caban goudronné, avait conduit M. le vicomte de Chenevières, après avoir un moment louvoyé en vue des côtes de Belle-Isle-en-Mer, ce lougre, disons-nous, s'appelait *le Saint-Siméon*.

Le lendemain, au point du jour, comme une clarté blanchâtre passant par-dessus la côte ferme qu'on apercevait dans un brouillard, glissait sur la mer, une barque accosta *le Saint-Siméon*.

L'homme au caban goudronné sauta sur l'échelle de tribord et monta sur le pont. Le vicomte s'y promenait de long en large, enveloppé dans un chaud paletot ouaté, les mains dans ses poches, fumant un cigare.

– Ah ! dit en riant l'homme au caban, qui alla vers lui, je savais bien que vous n'aviez pas

dormi.

– En effet.

L'homme au caban continua à rire d'un air ironique.

– Voyez-vous, monsieur le vicomte, dit-il, le meilleur moyen de faire face aux situations les plus tendues, c'est d'être d'une philosophie rare. Regardez-moi bien, je suis calme, n'est-ce pas ? Eh bien, en vous quittant, j'ai failli, par deux fois me jeter à la côte ; ensuite, j'ai passé la nuit sur un pommier, à califourchon sur une branche qui a fini par casser sous moi. Je suis tombé le nez dans la boue, je me suis lavé dans l'eau de mer et me voici. Vrai Dieu, je n'ai pas la mine effarée que vous avez, bien que vous ayez passé la nuit dans votre lit.

– Oui, mais je n'ai pas fermé l'œil, dit le vicomte.

– Pas plus que moi.

– C'est vrai ; mais...

L'homme au caban interpréta l'hésitation polie.

– C’est vrai, dit-il, que je me suis appelé Rocambole, et que j’ai l’habitude de ces sortes de luttes.

Un sourire de M. de Chevenières lui apprit qu’il avait deviné sa pensée.

– Eh bien, monsieur le vicomte, reprit Rocambole, dussiez-vous m’accuser de toujours répéter la même chose, j’aurai l’honneur de vous dire une fois encore que mon concours vous est tout à fait indispensable.

– Je le crois.

– Savez-vous ce que médite cette frêle et blanche comtesse d’Estournelle, derrière les volets verts de son cottage ?

– Je m’en doute.

– Elle veut faire tuer le jeune Marie-Gaston René ?

– Par qui ?

– Par Victor.

Le vicomte fit un pas en arrière et étouffa un cri.



– Victor l’aime, poursuit l’homme au caban ; Andrewitsch, c’est-à-dire Marie-Gaston, l’aime aussi. Victor passe à Saint-Cyr pour un tireur merveilleux.

– Mais, dit le vicomte, rien n’est plus facile, ce me semble, que d’empêcher cette rencontre ?

– Oui et non.

– Comment ?

– En retenant Victor à Nantes ; car Victor va venir ici.

– Vous croyez ?

L’homme au caban tira de sa poche une lettre ; c’était celle que la comtesse écrivait à M. de Passe-Croix.

Or, cette lettre, la comtesse l’avait confiée au jardinier avec mission de s’embarquer sur le vapeur qui partait chaque jour pour Nantes, et de la remettre à Victor lui-même.

Le jardinier était allé à Locmaria, mais là il avait rencontré l’homme au caban, qui lui avait offert à boire dans un cabaret, l’avait grisé et s’était chargé de la lettre.

– Voyez-vous, monsieur le vicomte, reprit ce dernier, il y a un moyen bien simple d'éloigner Victor non seulement de Belle-Isle, mais de Nantes.

– Lequel ?

– C'est de lui jeter, ce soir, à l'hôtel de *la Marine*, un billet ainsi conçu :

« Les hommes à visage noirci de Sologne attendent M. de Passe-Croix à Paris, et se mettront à sa disposition samedi matin. »

– Mais...

– Bien entendu que, le samedi, Victor ne verra personne.

– Soit. Mais Andrewitsch ?

– Je me charge de l'arracher à la comtesse. Ne vous inquiétez point de lui.

– Ainsi vous pensez que je dois retourner à Nantes ?

– Avec le lougre sur lequel nous sommes, il lève l'ancre à neuf heures du matin.

L'homme au caban et M. de Chenevières

causèrent quelques minutes encore ; puis le premier redescendit dans sa barque et regagna Belle-Isle et le petit port de Locmaria.

Cinq heures après, M. de Chenevières arrivait à Nantes.

Les instructions du personnage de la rue de la Michodière étaient fort simples : jeter, à l'adresse de Victor, chez le concierge de l'hôtel de *la Marine*, le billet qui devait faire bondir le saint-cyrien, lui faire oublier momentanément la comtesse, et lui faire prendre l'express de Paris une heure après.

Cependant le hasard déjoua cette combinaison. M. de Chenevières venait de débarquer. Il avait écrit le billet à bord du lougre, et, le tenant à la main, il se promenait sur le quai, cherchant un commissionnaire.

Un ouvrier du port vint à passer. Le vicomte l'appela.

– Mon ami, lui dit-il, savez-vous où est situé l'hôtel de *la Marine* ?

Tandis que le vicomte adressait cette question

à haute voix, un homme, enveloppé d'un manteau, le chapeau sur les yeux, passait auprès de lui. Cet homme s'arrêta brusquement, frappé par le timbre de voix du vicomte.

Le vicomte disait :

– Vous allez porter cette lettre à l'hôtel de *la Marine*, et vous demanderez M. Victor de Passe-Croix.

L'homme au manteau s'approcha vivement alors et saisit le vicomte par le bras.

– C'est moi ! dit-il.

Le vicomte tressaillit.

– Monsieur, lui dit Victor, votre voix ne m'est pas inconnue, et j'ai besoin de causer avec vous.

– Mais, monsieur.

Victor lui tenait toujours le bras. Il donna cent sous à l'ouvrier du port et lui dit : « Va-t'en. »

Puis il entraîna le vicomte vers un endroit du quai qui était désert.

Il était alors nuit complète. Il tombait une pluie fine et serrée. Les passants étaient rares.

– Monsieur, reprit Victor, vous êtes cet homme, qui, le visage noirci, m’a outrageusement traité en Sologne. Osez le nier.

M. de Chenevières fit un signe de tête affirmatif.

– C’est vrai, dit-il. Et précisément, je vous écrivais. Victor lui arracha la lettre des mains, puis il l’entraîna sous un réverbère, à la clarté duquel il put lire.

– Eh bien ! monsieur, reprit-il, ce n’est point à Paris, c’est ici que nous nous battons.

– Soit. Demain.

– Non pas, tout de suite.

– On ne se bat pas la nuit.

– C’est possible. Mais qui me répond que vous ne partirez point cette nuit ?

Le vicomte hésita. Cette hésitation lui fut fatale. Victor leva la main et le frappa au visage.

Le vicomte poussa un cri de rage, et, à son tour, prenant les deux poignets de Victor et les lui serrant à les broyer :

– Vous avez raison, il faut en finir tout de suite.

M. de Chenevières avait oublié Danielle, Andrewitsch, les sages conseils de l’homme aux lunettes bleues, sa mission, ses devoirs... il ne songeait plus que Victor était un bon et loyal jeune homme, innocent du crime de son père...

M. de Chenevières avait été souffleté, c’était assez !

– Venez, dit-il d’une voix sourde, venez !

Il y avait sur le quai une boutique d’armurier ; à côté de la boutique, un café.

Dans le café, deux chefs de timonerie jouaient au billard.

À la porte de l’armurier brillaient deux épées de combat. Le vicomte entra chez l’armurier et acheta les épées.

– Messieurs, dit-il, je viens de donner un soufflet à un homme qui ne veut point le garder toute la nuit ; nous sommes étrangers, lui et moi, nous ne connaissons personne à Nantes : voulez-vous servir de témoins ?

Les deux chefs de timonerie acceptèrent et sortirent du café.

– Mais, messieurs, dit l’un d’eux, il fait horriblement noir, où voulez-vous donc vous battre ?

– Il doit y avoir quelque part, dans un faubourg, dit le vicomte, un cabaret où nous trouverons une salle vide et deux chandelles.

– Oh ! pour cela, oui, répondit l’autre marin. Si vous voulez vous battre dans une maison, j’en connais une où nous serons chez nous. Allons chez la mère Bouchery.

Un fiacre passait, on l’arrêta, les deux adversaires et leurs témoins y montèrent, et l’un des marins dit au cocher :

– Conduis-nous sur la route de Saint-Nazaire. Tu t’arrêteras à l’auberge du *Renard-d’or*.

– Est-ce loin ? demanda le vicomte.

– Une lieue.

– Cocher ! cria Victor, allez rondement, on payera bien !

Le fiacre s'ébranla. Les chevaux étaient bons, on arriva au lieu indiqué au bout de vingt minutes. C'était jour ouvrable, le cabaret était désert, l'hôtesse était couchée.

L'un des deux marins frappa rudement à la porte. L'hôtesse accourut un peu effarée.

– Allons ! mère Bouchery, lui dit le marin, descendez à la cave, tirez-nous quatre bouteilles de votre meilleur vin, montez un litre de cognac et des cartes, nous passerons la nuit chez vous.

L'hôtesse était habituée à de semblables alertes. C'était une femme veuve, dont la clientèle ordinaire se composait de matelots et de routiers.

Elle ne soupçonna rien de sinistre, ne vit point les épées que Victor avait roulées dans son manteau, descendit à la cave et tira du vin.

Dix minutes après, les deux adversaires et leurs témoins étaient installés au premier étage, dans une vaste salle qui servait pour des noces populaires, et l'hôtesse regagnait son lit.



## XLIII

Victor s'approcha alors de M. de Chenevières et le regarda fixement.

– Monsieur, lui dit-il, ordinairement on sait avec qui on se bat.

– Vous avez raison, monsieur. Cependant, aujourd'hui, vous trouverez bon que je taise mon nom...

– En garde, alors ! en garde tout de suite ! s'écria Victor.

Le vicomte avait retrouvé son sang-froid. Il était pâle, mais calme.

Il prit l'épée que lui tendait un des témoins ; mais avant de tomber en garde, il regarda fixement Victor, et lui dit :

– Un mot encore, monsieur.

– Parlez...

– Vous m’avez frappé ; je suis l’insulté. Je dois être le plus irrité de nous deux. Eh bien, je vais vous faire une proposition.

– Laquelle ?

– Voulez-vous remettre notre rencontre à un mois ? Je vais vous dire mon nom, et je vous donne rendez-vous à Paris. Là, je vous fournirai une explication si claire des événements de Sologne, que vous me ferez des excuses pour ce soufflet, que...

Victor l’interrompant avec emportement :

– En garde ! répéta-t-il, ou je vous tiens pour un lâche !

– Ah ! c’en est trop ! murmura le vicomte, tant pis pour lui !...

Et il se mit en garde.

Victor l’attaqua avec fureur. Le vicomte était un tireur habile ; mais Victor était un des meilleurs élèves de Gâte-chair. Et puis la colère, au lieu de l’aveugler, lui donnait, au contraire, une précision, une méthode peu communes.

Le combat fut long, acharné. M. de

Chenevières se défendait avec un rare sang-froid. Victor, au contraire, se découvrait parfois, mais il attaquait toujours...

Enfin il vint un moment où M. de Chenevières se lassa de demeurer sur la défensive.

Il attaqua à son tour et porta un coup droit. Victor fit un saut de côté, évita le coup, se fendit avec la rapidité de l'éclair, et son épée disparut tout entière dans la poitrine de son adversaire.

M. de Chenevières vomit un flot de sang et tomba.

Victor demeura un moment comme hébété, en présence de cet homme qu'il croyait avoir mortellement frappé.

Le vicomte se tordait sur le parquet, et le sang coulait à flots de sa blessure.

La colère du saint-cyrien tomba. Il s'agenouilla auprès du blessé, le souleva, lui soutint la tête et murmura avec désespoir :

– Monsieur... pardonnez-moi !...

Le bruit de la chute du corps était parvenu jusqu'à l'hôtesse. Elle arriva effarée, à demi

vêtue, et s'arrêta toute tremblante sur le seuil.

– Allons, la petite mère, lui dit un des deux chefs de timonerie, il ne s'agit pas ici de pousser des cris et de perdre la tête, il faut préparer un lit et aller chercher un médecin. Où y en a-t-il un ?

– À deux pas d'ici, sur la route de Nantes, répondit l'hôtesse. Une maison blanche avec des volets gris et un jardin par-devant.

– J'y vais.

Le chef de timonerie partit en courant, et revint dix minutes après suivi du médecin.

Ce dernier était un ancien chirurgien de marine. Il fit placer le vicomte sur un lit, ausculta la blessure et déclara qu'elle n'était point mortelle.

M. de Chenevières s'était évanoui.

Victor s'installa à son chevet et déclara qu'il voulait le soigner.

On posa sur la blessure un premier appareil. L'évanouissement fut long et fut suivi de la fièvre.

La fièvre amena le délire. Victor était désespéré.

Le vicomte avait une physionomie sympathique, et, malgré lui, Victor se souvint de l'énergie avec laquelle M. de Fromentin avait protesté contre l'épithète de *misérables* qu'il avait appliquée, quelques jours auparavant, au *bûcheron* et à ses complices.

Une seconde fois, cette pensée traversa rapidement son cerveau.

– Qui sait ? peut-être que ces hommes poursuivaient un but de mystérieuse réparation ?

La nuit fut mauvaise pour le blessé, alternée de faiblesses extrêmes et de moments de fiévreux délire.

Ce ne fut que le matin, quand vint le jour, que M. de Chenevières retrouva un peu de force et l'usage de ses facultés mentales.

Il aperçut Victor à son chevet et lui tendit la main.

Puis un sourire triste passa sur ses lèvres.

– Nous aurions pu être amis, dit-il, le hasard

ne l'a pas voulu.

Victor serra cette main que le blessé lui tendait, et répondit :

– Il ne tient qu'à vous, monsieur, que nous le soyons.

L'œil de M. de Chenevières exprima une certaine curiosité.

Victor compléta sa pensée.

– Monsieur, dit-il, j'ignore votre nom, je ne sais quel but vous poursuiviez le jour où vous avez prêté secours à M. Albert Morel ; cependant, je me contenterai de l'explication que vous me donnerez, si incomplète qu'elle puisse être.

Une nouvelle hésitation se peignit sur le visage du vicomte.

– Pauvre jeune homme ! dit-il avec un soupir ; moi, le blessé, le mourant peut-être, je suis moins à plaindre que vous.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda vivement Victor.

M. de Chenevières lui pressa la main avec une

sorte d'effusion.

– Vous voulez savoir qui je suis ? fit-il. Mon nom ne vous apprendra rien. Je me nomme le vicomte de Chenevières.

Victor laissa échapper un geste de surprise. Ce nom était bien connu dans le monde du sport, et il l'avait toujours entendu tenir pour très honorable.

– Mais comment peut-il se faire alors, monsieur, dit-il, que vous ayez ?...

Le vicomte mit un doigt sur sa bouche pour l'interrompre.

– Chut ! dit-il, écoutez-moi.

Victor eut un signe de tête qui voulait dire : « Soit, parlez ! »

Le vicomte reprit :

– Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous vous contenteriez d'une explication, même incomplète ?

– Oui, monsieur, provisoirement du moins, répondit Victor.

Le même sourire triste revint aux lèvres du

vicomte.

– Priez Dieu, monsieur, que ce provisoire dont vous parlez dure fort longtemps.

– Mais... fit Victor, de plus en plus étonné, savez-vous bien que vous allez m'intriguer au dernier point ?

– Voyons, dit le vicomte, je vais tâcher de m'expliquer sans rien trahir toutefois de mes secrets.

Victor prit l'attitude d'un homme décidé à écouter sans interrompre.

– Monsieur, continua le vicomte, les trois hommes qui m'ont aidé à vous enlever, et que vous avez crus un moment les complices de M. Albert Morel, portent tous, comme moi, un nom distingué et parfaitement honorable. Ce nom, il ne m'appartient pas de le divulguer. Sachez seulement qu'eux et moi sommes chargés en ce moment d'un grand acte de réparation. Nous sommes provisoirement les instruments de la Providence, et c'est parce que vous pouviez entraver nos projets, renverser tous nos plans, que



nous vous avons momentanément privé de votre liberté.

– C’est-à-dire, fit Victor, que j’étais pour vous un obstacle ?

– Oui, monsieur.

– Et M. Albert Morel un instrument ?

– Oui.

Victor se leva du siège où il était assis et regarda fixement le vicomte.

– Mais savez-vous bien, monsieur, dit-il, que, quel que fût votre but, l’instrument dont vous vous serviez a failli me déshonorer ?...

– Non, car mes amis et moi avons constamment veillé sur M<sup>lle</sup> de Passe-Croix.

– Mais ma sœur est devenue folle !

– C’est là un malheur, monsieur, que nous n’avions point prévu.

Victor pâlit.

– Vous poursuiviez donc une vengeance ? s’écria-t-il.

– Peut-être...

– Mais alors l’homme dont vous aviez à vous venger, c’était mon père ?

Le vicomte garda le silence.

– Monsieur, monsieur ! dit Victor, dont la voix se prit à trembler ; savez-vous bien que c’est mon père ?

– Hélas !

Ce seul mot fut un coup de tonnerre. Victor pâlit, recula, jeta un cri :

– Mon père ! dit-il, mon père ! Mais quelle faute a-t-il donc commise ?

Même silence de la part du blessé.

Victor eut un moment d’emportement. Il prit le bras du blessé et le secoua, disant :

– Soupçonner la loyauté de mon père, c’est m’insulter, monsieur, prenez-y garde !

– Vous me faites mal au bras, monsieur, répondit le vicomte avec douceur.

Victor tressaillit ; il eut honte de sa colère.

– Pardonnez-moi, monsieur, dit-il ; mais vous parliez de mon père.

– Monsieur, dit le vicomte, hier soir, au moment d’engager le fer avec vous, je vous ai proposé d’attendre un mois, n’est-ce pas ?

– Oui. Eh bien ?

– Eh bien ! remarquez que je suis blessé ; qu’il me faudra plus d’un mois pour me remettre, et que d’ici là, comme je ne puis me battre de nouveau avec vous, il ne vous reste aucun moyen de triompher de mon silence.

– C’est vrai.

– Dans un mois, reprit le vicomte, qui se souvenait peut-être des mystérieuses promesses de l’homme aux lunettes bleues, dans un mois je pourrai vous dire le mot de cette terrible énigme. Mais aujourd’hui la torture elle-même ne m’arracherait point mon secret.

Le vicomte prononça ces derniers mots avec un accent de fermeté qui ne trompa point Victor.

Le jeune homme poussa un soupir et n’insista point.

L'arrivée du médecin interrompit la conversation du vicomte et de Victor.

Le médecin dit à ce dernier :

– Vous avez beaucoup trop fait parler le blessé. Il serait bon de le laisser seul et en repos.

Et il dit au vicomte :

– Vous ferez bien de dormir quelques heures, monsieur, si vous le pouvez...

Le pansement de la blessure terminé, le docteur insista pour que Victor sortît et allât prendre l'air. Victor avait, d'ailleurs, l'œil brillant de fièvre, et il était d'une pâleur mortelle.

Les mots mystérieux échappés au vicomte l'avaient bouleversé.

Il sortit du cabaret avec le docteur et l'accompagna jusqu'à sa porte. Là, il hésita un moment sur la direction qu'il prendrait.

Enfin, il se décida à rentrer à Nantes.

Durant tout le trajet, qu'il fit d'un pas rapide, inégal, la tête nue, le front brûlant, Victor se répétait avec rage que M. de Chenevières avait

gardé sur son père un dédaigneux silence.

– Mais qu’a donc fait mon père ? se disait-il, et que veut dire ce mot de réparation ? Il a donc causé du tort à quelqu’un en ce monde ? Et c’est mon père !... Et cet homme veut que j’attende un mois, c’est-à-dire que, pendant un mois, mon père vivra dans ma pensée sous le poids d’un soupçon ? Oh ! c’est à devenir fou, comme ma sœur !...

Et Victor précipita sa marche, et son œil était hagard à ce point que les passants qu’il rencontra s’arrêtaient, le regardant avec curiosité.

Mais Victor n’y prit pas garde et continua son chemin ; et, tandis qu’il marchait, il était assailli par tout un monde de souvenirs confus. Il se rappelait que, dans son enfance, un soir, il était entré sans lumière dans la chambre de son père.

Le baron de Passe-Croix ne dormait pas, et Victor l’avait entendu pleurer.

Une autre fois, le vicomte de la Morlière, son cousin, était venu à la Martinière, et Victor, qui jouait dans le jardin, avait entendu son père lui

dire :

– Sais-tu bien, vicomte, que nous sommes des misérables ?

Et Victor se souvint encore que les trois cousins, c'est-à-dire son père, M. de la Martinière et M. de Morfontaine, se voyaient fort rarement et semblaient s'éviter, comme des gens qui ont entre eux quelque secret terrible qu'ils cherchent à oublier...

Peu à peu le front du jeune homme s'était baigné de sueur et son cœur battait en proie à une violente émotion. Ce fut ainsi qu'il arriva à l'hôtel de *la Marine*.

– Monsieur, lui dit le concierge comme il passait devant sa loge, voici une lettre pour vous.

Victor tressaillit, s'arrêta, prit la lettre qu'on lui tendait et en regarda la suscription.

L'écriture était fine, allongée, élégante, une véritable écriture de femme, et l'enveloppe dégageait un parfum discret.

– C'est une lettre d'elle ! se dit-il en songeant à la comtesse.

C'était, en effet, M<sup>me</sup> d'Estournelle qui écrivait à Victor.

Belle-Isle-en-Mer, huit heures du soir.

« Mon jeune ami,

« Peut-être avez-vous déjà de mes nouvelles, car je vous ai écrit ce matin. Malheureusement, j'ai eu la simplesse de confier ma lettre à un brave homme de jardinier qui boit beaucoup trop et qui s'est grisé ce matin à Locmaria, en compagnie d'un pilote. Il m'est revenu ivre-mort. La lettre avait disparu, et il n'est pas sûr de l'avoir mise à la poste ou de l'avoir confiée au pilote, qui, dit-il, retournait à Nantes.

« Dans le doute très grand où je suis que ma première lettre vous soit parvenue, je vous écris de nouveau, et, cette fois, je confie mon message au bateau à vapeur qui porte les dépêches. C'est prosaïque, mais c'est sûr.

« Je suis à Belle-Isle, dans une situation terrible ; j'ai besoin de vous, venez ! Venez sur-le-champ. »

Tandis que Victor lisait cette lettre sur le seuil

de l'hôtel, la fumée d'un bateau à vapeur s'élevait sur la Loire, à cent mètres de distance.

C'était le vapeur le *Saumon* qui chauffait et allait partir.

Victor monta dans sa chambre, y prit une petite valise et une paire de pistolets, et se fit conduire à bord du *Saumon*.

L'agitation à laquelle il était en proie s'était accrue de la lecture de cette lettre.

Il se rendait à bord du *Saumon*, oubliant un moment M. de Chenevières.

Mais la première personne que Victor rencontra sur le pont lui remit sur-le-champ en mémoire son adversaire de la veille.

Cette personne était M. de Fromentin, qui donnait ses ordres pour l'appareillage.

Victor alla droit à lui et lui tendit la main.

– Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

M. de Fromentin accueillit le jeune homme avec un sourire affectueux.

– Vous ne venez donc plus me provoquer ?



dit-il.

– Je n'en ai plus le motif.

– Ah !

– Car je sais le nom que vous vous refusiez à me dire.

M. de Fromentin étouffa une exclamation de surprise.

– L'homme au visage noirci, le *bûcheron* de Sologne, ajouta Victor, se nomme le vicomte de Chenevières.

– Mais comment avez-vous pu le savoir ?

– Il m'a dit son nom ce matin.

– Vous l'avez donc vu ?

– Je me suis battu avec lui hier soir, et j'ai failli le tuer.

Et Victor raconta simplement, avec un laconisme tout militaire, sa rencontre avec M. de Chenevières.

M. de Fromentin l'écoutait pensif et se taisait.

– Mais, reprit Victor, cet homme m'a dit trop

et pas assez...

– Ah !

Victor attachait sur l'officier de marine un regard pénétrant.

– Il m'a parlé de mon père.

M. de Fromentin pâlit.

– Ah ! s'écria Victor, dont les joues s'empourprèrent, vous aussi vous savez quelque chose... et, je le sais, vous aussi vous vous tairez...

– Vous êtes un enfant, dit M. de Fromentin ; et au lieu de vous faire un *monstre* de choses que vous saurez plus tard et qui n'ont peut-être pas la gravité que vous leur attribuez, vous feriez mieux de déjeuner avec moi et de venir vous promener à Belle-Isle.

– Mais j'y vais ! dit Victor en montrant sa valise.

– Vraiment ?

– J'y vais rejoindre une femme qui m'attend.

M. de Fromentin se souvint alors

qu'Émeraude lui avait montré la comtesse en lui disant :

– Madame mourrait du coup d'épée qui frapperait Victor.

– Ah ! bien, dit-il, je sais...

Et il prit Victor par le bras et il lui dit :

– Allez m'attendre dans ma cabine, nous partons !

La cloche du bateau à vapeur se fit entendre, et la manœuvre commença.

Tandis que le *Saumon* dérapait, Victor lisait le *post-scriptum* de la lettre qu'il venait de recevoir :

« Débarquez à Locmaria, disait la comtesse ; vous trouverez sur le port une auberge qui a pour enseigne : *Au Renard d'or* ; vous y demanderez une chambre, et vous attendrez.

« Peut-être même, si vous arriviez par le bateau du matin, attendrez-vous jusqu'au soir, mais ne vous impatientez pas... et attendez ! »

– Elle sait peut-être quelque chose, elle aussi !

murmura Victor, qui prit sa tête dans ses deux mains et fut bientôt absorbé par une méditation douloureuse, durant laquelle il s'adressa vingt fois encore cette question :

– Mais quel crime a donc pu commettre mon père ?

Le bateau à vapeur descendait rapidement vers la mer, et trois heures après il arrivait en vue de Belle-Isle.

## XLIV

La veille au soir, M<sup>me</sup> la comtesse d'Estournelle était seule avec Émeraude.

Toutes deux se promenaient au bord des falaises, et assistaient à un splendide coucher de soleil.

La comtesse était rêveuse ; elle marchait parfois d'un pas inégal et brusque.

Émeraude semblait respecter depuis longtemps cette méditation pénible, lorsque tout à coup elle s'arrêta et dit :

– Tiens ! voilà notre messager. Comment peut-il donc être de retour ?

Et elle étendait le doigt vers le petit chemin qui courait capricieux le long des falaises et venait de Locmaria.

La silhouette d'un homme s'y détachait nettement sur le gris cendré du ciel.

Cet homme, l'œil perçant d'Émeraude l'avait reconnu. C'était le jardinier parti le matin de la villa, chargé de la lettre que M<sup>me</sup> d'Estournelle écrivait à Victor de Passe-Croix, et qu'il avait ordre de porter lui-même à Nantes.

M<sup>me</sup> d'Estournelle s'arrêta également, se fit un abat-jour de sa main, et, comme Émeraude, reconnut le jardinier.

– C'est assez singulier ! fit-elle ; le bateau du soir n'arrive pas avant huit heures, comment donc peut-il être déjà revenu de Nantes ?

Mais les deux jeunes femmes ne tardèrent point à deviner la vérité.

À mesure que le jardinier approchait, ses mouvements devenaient plus distincts, et il fut bientôt aisé de voir qu'il marchait d'un pas chancelant et inégal.

– Il est ivre ! dit Émeraude ; regarde, ma chère amie...

Yaume, ainsi se nommait le jardinier, était un gros garçon joufflu à peine âgé de trente ans.

Il avait les cheveux roux, l'œil rond, la mine

inintelligente ; un sourire hébété glissait éternellement sur ses lèvres.

Quand il fut auprès des deux femmes, il ôta son chapeau aux larges ailes et agrandit son sourire.

– La lettre est partie, ma petite dame, dit-il, elle est partie à ce matin.

– Comment, partie ! tu n’es donc pas allé à Nantes ?

– C’est le cidre au père Crochet qui en est cause, ma petite dame. Faites excuse, mais il tape dur !

Et il se frappait le front avec le plat de sa main.

– Mais ma lettre, malheureux ! dit la comtesse d’un ton qui n’avait rien d’irrité, qu’as-tu fait de ma lettre ?

– C’est le pilote qui l’a portée.

– Quel pilote ?

– Un pilote qui est tout nouveau à Locmaria, à preuve que je ne l’avais jamais vu... mais un bon

garçon tout de même... et qui paye bien. J'avons bu du cidre... Oh ! y tape dur le cidre !...

Ce fut là tout ce que M<sup>me</sup> d'Estournelle et Émeraude purent tirer de l'ivrogne.

– Va cuver ton cidre ! lui dit la comtesse.

Et elle continua sa promenade avec Émeraude. Celle-ci garda le silence un moment encore, puis elle dit tout à coup :

– Je gage que ta lettre est perdue.

– Tu crois ? fit la comtesse avec une sorte d'indifférence.

– Dame !

– Alors, Victor ne viendra pas...

Émeraude regarda son amie avec un sourire moitié railleur et moitié affectueux.

– Avoue, dit-elle, qu'au fond tu es enchantée de ce contretemps ?

– Oh ! par exemple ! fit la comtesse, dont la voix tremblait un peu.

– Ma petite, reprit Émeraude, je crois que tu donnerais bien des choses à cette heure, la moitié



de ton héritage, par exemple, pour intervertir les rôles entre Victor et Andrewitsch.

– Tais-toi !

– Tu aimes Andrewitsch : tu as beau vouloir te le dissimuler, tu l’aimes.

M<sup>me</sup> d’Estournelle se taisait.

– Et cependant, continua Émeraude, tu sais bien que le jour où Andrewitsch saura qui tu es...

– Tais-toi, dit brusquement la comtesse en posant sa main sur le bras d’Émeraude.

Cette main tremblait.

– Pauvre Topaze ! murmura l’actrice, qu’est donc devenue cette insensibilité qui faisait de toi jadis la reine de notre monde ? Te souviens-tu du petit baron Crastemberg, qui se brûla la cervelle, un soir, en sortant de chez Tortoni ? et de ce brave Paul Permans que tu laissas aller à Clichy ?

– Mais tais-toi donc ! fit la comtesse avec impatience.

– Avec un cœur problématique comme le tien, poursuivit Émeraude, on devait aller loin. Tu

étais devenue comtesse... tu voyais déjà dans l'avenir quelques millions pour redorer le blason de ton époux... Un seul homme faisait obstacle à ce dernier rêve... mais qu'est-ce pour toi, un homme ? « Je le briserai ! » t'es-tu dit. Et voici que ta main tremble... et que...

– Mais tais-toi donc ! répéta la comtesse en frappant du pied.

– Tiens, ma petite, poursuivit Émeraude, veux-tu que je te donne un bon conseil ?

– Soit, j'écoute...

– Pour Andrewitsch, tu te nommes M<sup>me</sup> Durocher. Tu es un ange, et il t'aime. Tant que tu n'auras point changé de nom pour lui, il t'aimera... et toi aussi. Eh bien, laisse Victor à Nantes quelques jours encore... et conjugue avec Andrewitsch le verbe aimer. Cela ne sera pas long... je te connais... Topaze n'a jamais aimé plus de huit jours... Dans huit jours, tu feras venir Victor... Tiens ! s'interrompit l'actrice en riant, mais la chose ne se passe pas autrement dans *la Tour de Nesle* !

Comme elle achevait et que M<sup>me</sup> d'Estournelle l'écoutait pensive et les yeux baissés, les deux femmes entendirent des pas dans le chemin. Elles se retournèrent, et virent un prisonnier russe qui accourait vers elles.

C'était Andrewitsch.

Le jeune homme avait le visage empourpré ; il marchait d'un pas rapide et avait un peu chaud ; son œil brillait.

M<sup>me</sup> d'Estournelle eut un battement de cœur en le reconnaissant, et elle s'arrêta.

Andrewitsch vint à elle tout joyeux.

– Ah ! madame, dit-il, si vous saviez...

– Mon Dieu ! que vous arrive-t-il donc, monsieur Andrewitsch ? demanda Émeraude.

– J'ai reçu une bonne nouvelle de Paris, madame, et j'accourais vous en faire part.

La comtesse tressaillit.

Andrewitsch tira de sa poche une lettre qu'il tendit à celle qu'il appelait M<sup>me</sup> Durocher.

– Voyez, dit-il, on s'occupe de moi à Paris ;

j'ai des amis inconnus.

La comtesse avait pris la lettre en tremblant.

– Chère femme ! pensa Andrewitsch, comme elle est émue... comme elle paraît s'intéresser à moi !

Cependant la comtesse lisait ces lignes mystérieuses :

« Le capitaine Grain-de-Sel n'est pas mort... il est à Paris, où il a des amis puissants, et il travaille avec eux à confondre les voleurs d'héritage... »

Soudain la comtesse songea au baron Gontran de Neubourg.

Cependant elle maîtrisa son émotion et poursuivit sa lecture :

« Les amis du capitaine Grain-de-Sel font agir de hautes influences auprès de S. Excellence le ministre de la guerre, à la seule fin d'obtenir de lui que le prisonnier Andrewitsch puisse venir à Paris ; ils espèrent obtenir cette faveur d'ici à deux jours. »

Tandis que la comtesse lisait, une légère sueur

perlait à ses tempes.

Mais Andrewitsch, tout à sa joie, disait à Émeraude :

– Je vais donc revoir Paris ! Oh ! l’infâme qui m’a dépouillé de mon nom et qui veut me voler mon héritage sera facile à confondre !... Il ne supportera point mon regard. Je les ferai chasser, lui, sa femme, sa fille, de la maison où mon père est né !...

La comtesse replia froidement la lettre et la lui rendit.

– Vous avez raison, monsieur Andrewitsch, dit-elle. Il faudra être impitoyable !

Un léger frémissement de narines, que ne put dominer la comtesse, frappa Émeraude, qui fit cette réflexion mentale :

– Décidément l’orage gronde ; je crois qu’Andrewitsch vient de prononcer son arrêt de mort.

M<sup>me</sup> d’Estournelle était redevenue souriante et calme.

– Mais, dit-elle, savez-vous, monsieur, si la

femme de cet homme est sa complice ? Elle est peut-être innocente... peut-être ignore-t-elle...

– Oh ! madame, interrompit Andrewitsch, n'en doutez pas ! c'est une créature infâme... c'est une femme perdue de vices et de honte.

– Vraiment ?

Et la comtesse eut un frais sourire qui fit frémir Émeraude.

Elle prit le bras d'Andrewitsch et lui dit :

– Je vous invite à dîner. Qui sait ? Peut-être est-ce le dernier jour que vous passez à Belle-Isle.

– Oh ! non, répondit le jeune homme, je ne partirai pas avant deux jours.

Elle soupira, et, comme Émeraude marchait un peu en avant :

– Soit, dit-elle ; mais peut-être est-ce le dernier jour où je pourrai vous recevoir.

Andrewitsch tressaillit.

– Je ne serai plus libre bientôt, murmura la comtesse, baissant de plus en plus la voix.

Le jeune homme s'arrêta brusquement et regarda M<sup>me</sup> d'Estournelle d'un œil hagard :

– Que voulez-vous dire ? fit-il.

Elle se pencha vers lui.

– Je vous dirai tout ce soir... Silence !

Elle montrait Émeraude.

M<sup>me</sup> d'Estournelle s'appuyait au bras d'Andrewitsch avec une sorte de volupté fiévreuse.

Elle se taisait, et Andrewitsch n'osait rompre ce silence, les derniers mots de la comtesse avaient produit sur lui une impression étrange.

Ils arrivèrent ainsi à la villa, Émeraude cheminant toujours en avant, et ils entrèrent dans le jardin.

Là, M<sup>me</sup> d'Estournelle dit à Andrewitsch :

– Je vous permets de fumer un cigare en attendant le dîner. Souffrez que je donne quelques ordres.

Elle entra dans la maison avec Émeraude et monta dans sa chambre. Émeraude ferma la porte

et regarda fixement son amie :

– Eh bien ? fit-elle.

L'œil de la comtesse était brillant de fièvre.

– Donne-moi une plume, dit-elle, je veux écrire.

– À qui ?

– À Victor.

– Tu es bien... décidée ?

– Oui.

– Prends garde, fit Émeraude, si le cœur allait te manquer au dernier moment ?

Un cruel sourire glissa sur les lèvres de la comtesse.

– Dans deux jours il partirait, il saurait qui je suis et m'écraserait de son mépris. Mieux vaut cent fois qu'il meure.

Elle s'assit, écrivit cette lettre que nous avons vue parvenir à Victor.

– Qui donc la portera ? demanda Émeraude en posant sur la lettre son doigt effilé.



– Moi.

– Mais... où ?

– À Locmaria. Le bateau du soir part à dix heures. Andrewitsch nous servira de cavalier.

– Oh ! ma Topaze ! s'écria Émeraude avec admiration, je te reconnais ! tu es la femme d'autrefois... tu sais marcher sur ton cœur...

– Je veux hériter, dit froidement la comtesse d'Estournelle.

\*

Une heure après, la comtesse et Andrewitsch étaient seuls dans le jardin.

La nuit était tiède, comme une nuit de printemps ; les étoiles brillaient au ciel, un profond silence régnait à l'entour de la villa.

Émeraude s'était discrètement retirée dans sa chambre.

– Mon ami, disait la comtesse, je sais bien que je suis folle, mais je veux tout vous dire. Je sais

que vous m'aimez... et... je vous aime.

Andrewitsch jeta un cri, tomba à ses pieds et couvrit ses mains de baisers.

– Oh ! répétez-moi ce mot, dit-il, répétez-le-moi... j'ai peur de mourir à cette heure !

Elle tressaillit, retira brusquement ses deux mains, et lui dit avec l'accent de la terreur :

– Taisez-vous ! ce mot nous porterait malheur. Ne savez-vous pas, mon ami, qu'il vous tuerait !

Andrewitsch bondit sur ses pieds.

– Qui ? dit-il.

– *Lui !*

Elle souligna cet unique mot d'une étrange façon. Andrewitsch eut froid au cœur.

– Qui, *lui* ? fit-il à son tour. De qui parlez-vous, madame ?

– D'un homme qui exerce sur ma destinée une influence fatale, répondit-elle tout bas et d'une voix tremblante.

– Un homme ! Mais... n'êtes-vous pas veuve ?

– Oui.

– Alors...

Et pâle, la sueur au front, Andrewitsch attacha sur la comtesse un regard défiant. Elle comprit ce regard et lui prit les deux mains.

– Oh ! ne me soupçonnez pas, dit-elle, ne m'accusez pas ! C'est la fatalité qui me poursuit ; je suis innocente !

Andrewitsch la regardait toujours, et son regard avait pris une expression hébétée. Elle continua :

– Écoutez : il est un homme de par le monde qui m'aime comme un fou, comme un furieux, qui me poursuit à toute heure, et que j'ai vainement tenté de fuir ; je suis venue me réfugier ici, espérant qu'il perdrait ma trace... Il sait à présent que je suis à Belle-Isle, et demain...

– Mais, interrompit Andrewitsch avec emportement, quel pouvoir cet homme a-t-il donc sur vous ?

– Le pouvoir de la terreur... fit-elle en manifestant un véritable effroi. Cet homme tue

tous ceux qui osent m'approcher.

Un fin sourire glissa sur les lèvres du jeune prisonnier. La comtesse poursuivit :

– C'est un ami de mon mari. Mon deuil fini, il m'a demandé ma main. Ma famille l'agréant, mes amis me conseillaient ce mariage. Moi seule je ne pouvais m'y résoudre... J'éprouvais pour cet homme une aversion insurmontable. Je refusai.

« – Vous avez tort, me dit-il, car jamais vous ne vous remarierez de mon vivant. »

Je pris ces paroles pour une bravade sans conséquence. Six mois après, hélas ! j'acquis la conviction du contraire. Un jeune secrétaire d'ambassade me demanda en mariage ; il était charmant, il était riche, il me plut. On publia nos bans, le contrat fut signé.

La veille du mariage, mon futur époux fut insulté par un inconnu. Il se battit le lendemain et fut tué.

Cet inconnu, vous l'avez deviné, c'était *lui* !

Et depuis lors, poursuivit la comtesse qui venait d'improviser ce petit roman, depuis, je fuis

cet homme et n'ose me trouver sur sa route.

On a bien souvent demandé ma main, et j'ai constamment refusé.

Je me croyais ici bien tranquille, j'espérais qu'il ne me trouverait pas.

Ce matin j'ai reçu de lui un billet de deux lignes.

Ce billet disait :

« Je sais que vous êtes à Belle-Isle, je sais que tous les soirs un jeune homme s'introduit chez vous... prenez garde ! »

« Et c'est pour cela, mon ami, acheva la comtesse, que je vous supplie de ne point revenir, de me dire ce soir un éternel adieu !

Andrewitsch avait croisé ses bras sur sa poitrine.

– Vous n'y songez pas, madame ! dit-il.

– Mais je ne veux pas que vous mouriez !

– Ce n'est pas moi qui mourrai, c'est *lui* !...

Andrewitsch était superbe d'audace.

– Non, non, je vous en supplie... partez !... Allez à Paris à la conquête de votre héritage... et oubliez-moi.

Andrewitsch se mit à genoux et porta les mains de la comtesse à ses lèvres :

– Vivre sans vous désormais, c'est mourir ! Je tuerai cet homme, et nous serons heureux.

M<sup>me</sup> d'Estournelle crut devoir verser quelques larmes ; elle se défendit énergiquement d'abord, puis faiblement, et Andrewitsch lui arracha la promesse de le recevoir le lendemain encore.

– Eh bien, soit ! lui dit-elle ; mais alors, venez plus tard.

– Quand ?

– À minuit. Peut-être ne sera-t-il point arrivé. Et quant à ce soir, ajouta-t-elle, vous allez m'offrir votre bras. Je vais à Locmaria.

– Dans quel but ?

– Porter une lettre au bateau, qui part à dix heures du soir pour Nantes.

– Une... lettre ?

– Oui, j’écris à cet homme, je le supplie de m’attendre à Nantes ; je cherche à détourner ses soupçons.

– Mais...

– Ah ! dit-elle, si vous voulez que je vous permette de le braver au besoin, il faut au moins me laisser la liberté de conjurer l’orage.

Andrewitsch secoua la tête.

– Pourquoi viendriez-vous à Locmaria ? dit-il. Je me chargerai bien de porter moi-même cette lettre au bateau.

La comtesse parut hésiter.

– Qui sait, dit-elle, si je dois me fier à vous ?

– Oh ! madame ?...

– Vous êtes téméraire, vous seriez capable de supprimer ma lettre à la seule fin de laisser arriver cet homme.

Andrewitsch courba la tête.

– Si je vous fais un serment, je vous le tiendrai.

– Eh bien, jurez-moi que ma lettre partira ce

soir.

– Je vous le jure.

– Sur l’honneur ?

– Sur mon vrai nom !

M<sup>me</sup> d’Estournelle prit la lettre qu’elle avait placée dans son corsage et la tendit au jeune homme.

– La voilà, et vous ferez bien de partir sur-le-champ. Il est neuf heures, vous avez à peine le temps.

Andrewitsch se leva.

– À demain donc ! dit-il.

– À demain, répondit-elle.

Il s’en alla par la petite porte du jardin, et quand il fut au-dehors, dominé par un sentiment de curiosité, il approcha son cigare de la lettre et s’en servit comme d’un flambeau pour voir la suscription. Il lut :

« *Monsieur Victor de Passe-Croix,*

« *Hôtel de la Marine, à Nantes. »*



– Ah ! c’est ainsi qu’il se nomme, ce pourfendeur, murmura-t-il. Eh bien, qu’il vienne !

Et Andrewitsch reprit d’un pas rapide le chemin de Locmaria.

\*

Tandis qu’il s’en allait, M<sup>me</sup> d’Estournelle se promenait dans le jardin comme une bête fauve dans sa cage.

– Mais c’est que je l’aime ! murmurait-elle ; je l’aime ! moi qui n’ai jamais aimé... Et pourtant il faut qu’il meure..., il le faut !... S’il vivait, il me foulerait aux pieds.

## XLV

Le lendemain, Victor de Passe-Croix arriva dans l'après-midi en vue de Belle-Isle-en-Mer.

Il descendit à Locmaria et se fit indiquer l'auberge du *Renard d'or*.

Cette auberge était au-delà du port, dans une situation isolée, au bord de la mer.

Le sentier qui conduisait à Locmaria du joli cottage habité par Émeraude et la comtesse passait devant la porte.

Un peu avant le seuil, Victor rencontra un prisonnier russe. C'était un jeune homme qui jeta sur lui un sombre regard et s'arrêta brusquement en le voyant passer.

– Il paraît que je déplaïs à ce monsieur, se dit Victor.

Et il continua son chemin sans y faire autrement attention.

L'auberge était silencieuse, presque déserte.

Dans un coin seulement, un homme buvait à petits coups un pichet de cidre.

Cet homme, qui portait le costume des pilotes côtiers, jeta sur Victor un regard étonné, tressaillit et détourna la tête.

Puis il appela l'hôtesse, paya sa dépense et sortit.

Victor demanda une chambre et s'y enferma.

– Où est-elle ? Quand la verrai-je ? telles furent les deux questions qu'il s'adressa tout d'abord et se répéta durant le reste de la journée avec une fiévreuse impatience.

La nuit vint. Avec la nuit, l'impatience de Victor augmenta.

Il se fit servir à souper dans sa chambre, toucha du bout des dents à son repas, et s'accouda au rebord de sa fenêtre qui donnait sur la mer.

Le temps avait fraîchi, la nuit était sombre ; la mer, unie et calme le matin, déferlait maintenant avec rage.

On frappa discrètement à la porte, et Victor courut ouvrir.

Une femme, chaudement enveloppée dans une palatine, était sur le seuil.

Ce n'était point la comtesse. C'était Émeraude.

Victor courut à elle et lui prit les mains avec un empressement affectueux.

– Je commençais à me désespérer, dit-il.

– Oh ! l'impatient !

– Où est-elle ? fit le jeune homme.

– Elle vous attend.

– Ah ! dit Victor joyeux. Mais où ?

Émeraude étendit la main vers la croisée.

– Penchez-vous, dit-elle. Voyez-vous une barque ? et dans cette barque...

– Ah ! je l'ai reconnue, s'écria Victor, dont le cœur battit.

– Venez, fit Émeraude ; prenez votre manteau. Bien. Êtes-vous armé ?

– Pourquoi cette question ? demanda Victor un peu surpris.

– Parce que, répondit l’actrice, les chemins ne sont pas très sûrs. Il y a ici tant de prisonniers russes...

Victor ouvrit sa petite valise et en tira sa paire de pistolets.

– Voilà pour vous rassurer, dit-il. Où allons-nous ?

– La rejoindre d’abord.

– Et ensuite ?

Elle mit un doigt sur sa bouche.

– Mystère ! fit-elle en riant et montrant d’adorables petites dents blanches.

Victor suivit Émeraude, et tous deux sortirent de l’auberge du *Renard d’or*.

Une barque était amarrée à quelques pas de là. Celui qui la gouvernait n’était autre que le jardinier du cottage. M<sup>me</sup> d’Estournelle était assise à l’arrière, encapuchonnée dans un burnous blanc.

Victor sauta dans la barque et prit la main de la comtesse, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

– Bonjour, mon ami, lui dit-elle. Vous êtes venu, merci.

– Si je suis venu ! dit Victor. Mais ne m'avez-vous pas écrit que vous aviez besoin de moi ?

– C'est juste, fit-elle en souriant. Puis elle se pencha à son oreille :

– Vous devez parler allemand, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

D'un regard oblique, elle montra le jardinier, qui rajustait son écoute.

– Parlons allemand, fit-elle.

– Soit, fit Victor.

La comtesse lui prit la main à son tour et la pressa doucement :

– Mon ami, dit-elle tout bas, c'est la plus malheureuse des femmes qui s'adresse à vous.

– Vous ! exclama Victor.

– Un homme me poursuit, un homme exerce sur ma destinée une influence fatale. Si vous ne me débarrassez de lui, je suis perdue !

Elle avait su prendre avec Victor ce même ton d’effroi qu’elle avait, la veille, avec Andrewitsch.

– Mais quel est cet homme ?

– Je ne puis vous le dire.

– Comment peut-il...

– Mon ami, répondez-moi franchement. Si je vous dis : « Voilà un homme qui doit mourir, ne m’en demandez pas davantage » ; vous battrez-vous avec cet homme ?

– Oui, madame.

– Sans l’interroger, sans lui demander son nom ?

– Oui.

– Vous me le jurez ?

– Je vous le jure !

– Eh bien, venez.

Et s’adressant au jardinier :

– Partons, ajouta-t-elle.

La barque glissa vers le large, présenta sa misaine au vent et fila, légère et rapide comme la mouette blanche qui rase les flots de son aile, à l’approche de l’orage.

La mer était grosse ; mais le jardinier, qui n’était pas ivre comme la veille, dirigeait sa barque avec une habileté merveilleuse à travers les rochers à fleur d’eau, et il arriva sans avaries dans la petite baie que dominait le cottage.

Pendant cette petite traversée, la comtesse était demeurée silencieuse, et comme oppressée par une mystérieuse douleur.

Victor lui offrit sa main pour descendre à terre :

– Où sommes-nous donc ? demanda-t-il, attachant un regard étonné sur le cottage dont la façade blanche apparaissait dans l’obscurité.

– Chez moi, dit-elle.

Elle prit son bras et se pencha vers lui avec un naïf abandon.

– Savez-vous que ce que je vais faire là est



affreux ! dit-elle.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vais exposer vos jours...

Victor haussa imperceptiblement les épaules.

– Me battre pour vous est un bonheur, dit-il. Et comme, m’avez-vous dit, il faut que cet homme meure, il mourra !...

Le ton d’assurance du jeune homme donna le frisson à la comtesse.

Elle le conduisit jusqu’à la porte du cottage, et là elle hésita un moment à ouvrir.

– Non, dit-elle, non, mon ami, pardonnez-moi de vous avoir fait venir... Tenez, abandonnez-moi à ma destinée... Partez !

– Vous êtes folle ! dit le saint-cyrien ; je me ferai tuer avec joie pour vous ; mais rassurez-vous, j’ai la main heureuse.

– Vrai ? fit-elle.

– Hier au soir je me suis battu.

– Vous ?

– Avec cet homme dont vous deviez me dire le nom dans un mois.

La comtesse tressaillit.

– Avec le vicomte de Chenevières.

À ce nom, Émeraude, qui marchait auprès d’eux, poussa un léger cri :

– Chenevières ! dit-elle, le vicomte ? l’ami de Gontran ?

Ces derniers mots frappèrent la comtesse.

– Je me suis battu avec lui, acheva Victor, et je l’ai couché tout de son long sur le carreau.

– Vous l’avez tué ?

– Non, mais il est au lit pour deux mois au moins.

M<sup>me</sup> d’Estournelle ouvrit la porte du cottage et entra la première.

La clarté du fanal permit à la comtesse d’arriver au salon, où elle alluma une bougie.

Alors elle jeta les yeux sur la pendule et pâlit. La pendule marquait onze heures du soir.

Mais son regard rencontra celui d'Émeraude, et le regard d'Émeraude disait :

– Allons, du courage... il faut bien en finir.

Victor promenait un regard étonné autour de lui :

– Où suis-je donc, ici ?

– Chez moi.

– Et, c'est ici...

– C'est ici, dit Émeraude, qui sentait faiblir le courage de la comtesse, c'est ici que chaque nuit un homme qui nous persécute se présente...

– Eh bien, dit Victor, cette nuit sera la dernière.

Émeraude le conduisit vers la croisée, qu'elle ouvrit.

– Tenez, dit Émeraude, voyez-vous cette porte là-bas ?... c'est par-là qu'il arrive.

– À quelle heure ?

– À minuit.

Victor, à son tour, regarda la pendule.

– Il n'est que temps de prendre quelques précautions, murmura-t-il.

Il prit ses pistolets, qu'il avait passés à sa ceinture, et en visita les amorces, disant :

– Je crois qu'ils ne rateront pas.

La comtesse, pâle, agitée, l'œil hagard, se taisait et son silence était farouche.

– Voyez-vous, dit Émeraude, qui maintenant dominait la situation, vous allez descendre dans le jardin ; vous vous tiendrez près de la porte.

– Bien, dit Victor.

– Quand il entrera, vous irez à lui et vous lui direz : « Je me nomme Victor de Passe-Croix. » Cela suffira. Vous lui offrirez un de vos pistolets et vous garderez l'autre.

Victor descendit dans le jardin et se mit à se promener de long en large, ses pistolets à la main. La comtesse, immobile, muette, était à la fenêtre. Émeraude la prit par le bras et l'entraîna au fond du salon.

– Allons, dit-elle, du courage ! tu sais bien qu'il est trop tard pour reculer !...

M<sup>me</sup> d'Estournelle mit tout à coup ses deux mains sur ses yeux et fondit en larmes.

– Je l'aime ! murmurait-elle.

Puis, tout à coup, elle eut un accès de désespoir, et se levant, elle voulut retourner à la croisée.

– Non, disait-elle, non, je ne veux pas !

Elle était effrayante à voir, et se débattait dans les bras d'Émeraude.

– Tu es folle ! disait celle-ci, qui avait conservé tout son sang-froid. Il est trop tard pour reculer maintenant ; ces deux hommes, s'ils ne se battaient pas, te fouleraient aux pieds.

– Je l'aime ! répéta la comtesse, qui, une fois encore, voulut se précipiter hors du salon pour sauver la vie d'Andrewitsch.

Mais en ce moment un éclair brilla, une détonation retentit.

Un coup de pistolet ébranlait tous les échos voisins, et, comme s'il eût atteint la comtesse au cœur, elle tomba inanimée dans les bras d'Émeraude.

## XLVI

L'homme vêtu en pilote qui buvait à petits coups un pichet de cidre dans l'auberge du *Renard d'or* lorsque Victor de Passe-Croix y était entré, sa valise sous le bras, n'était autre que le personnage de la rue de la Michodière. Il reconnut Victor sur-le-champ, paya sa dépense et sortit.

Mais il demeura dans les environs de l'auberge, et finit par s'asseoir dans une anfractuosité de la falaise.

De cette place, il dominait la mer et voyait se dérouler le sentier qui passait devant le *Renard d'or* ; de telle façon qu'on ne pouvait entrer dans l'auberge ou en sortir à son insu.

Un moment le faux pilote s'imagina que Victor ne demeurerait pas longtemps au *Renard d'or*.

– Je vais bientôt, se dit-il, le voir sortir et prendre le chemin du cottage. Alors, je le suivrai.

Mais le reste de la journée s'était écoulé, la nuit était venue, Victor n'était point sorti, et l'homme aux lunettes bleues avait fini par voir apparaître à la croisée la tête de Victor, qui semblait explorer la mer du regard.

– Bon ! se dit-il, je devine maintenant ; c'est elle qui viendra le trouver.

Il rentra dans l'auberge, profitant d'un moment où Victor avait cessé de regarder par la fenêtre.

La pièce du rez-de-chaussée, qui servait à la fois de cuisine, d'office et de salle à boire, était déserte.

L'hôtesse était allée, avec un marmot de huit ou dix ans, son fils, dans le jardin attenant à la maison. Le mari était à la pêche.

Le faux pilote aperçut du premier coup d'œil, sur le banc, la valise de Victor, que ce dernier avait oublié de faire monter dans sa chambre.

Il ressortit un moment, s'assura que la maison

était déserte, et, pour plus de précautions, il poussa le verrou de la porte qui donnait sur l'escalier, puis il revint.

– Je me suis aperçu, se dit-il, que les fabricants de malles ne sont nullement rigoureux sur le choix des serrures. La clef d'une valise ouvre toutes les valises.

Il tira de sa poche un petit trousseau de clefs, qu'il examina avec la rapide attention d'un homme habitué jadis à crocheter les portes, en choisit une et l'introduisit dans la serrure.

La clef tourna comme chez elle, et la valise s'ouvrit.

– Je suis curieux, se disait le faux pilote, de savoir quel est le bagage de l'héritier des Passe-Croix.

La valise contenait un peu de linge, des habits de rechange, une lettre, et la paire de pistolets dont Victor s'était muni en partant de Nantes.

Le faux pilote ouvrit la lettre sans façon et la lut. C'était celle de M<sup>me</sup> d'Estournelle.

– Je commence à comprendre, se dit-il. Le



jardinier s'est dégrisé.

Ensuite il prit un des pistolets, tira la baguette, retourna le tire-bourre, enleva le tampon et fit glisser la balle dans ses doigts. Le second subit la même opération, et quand ce fut fini, le faux pilote remit les armes désormais inoffensives dans la valise, en disant :

– Vous pouvez aboyer maintenant tant que vous voudrez, mes bassets, vous ne ferez de mal à personne.

Après quoi il referma la valise, ôta le verrou et sortit fort tranquillement.

Victor n'avait rien entendu, l'hôtesse n'était point rentrée.

L'homme aux lunettes bleues regagna son poste d'observation. La nuit l'y surprit. Mais il avait si bien l'habitude de voir au travers des ténèbres, qu'il ne perdit aucun détail de ce qui se passa aux alentours de l'auberge.

Quelques matelots vinrent boire ; le pêcheur rentra ; la fenêtre de Victor laissa échapper un jet de lumière, et la tête du jeune homme se montra

de nouveau, penchée au-dehors.

La nuit était déjà très obscure lorsque, à l'ouest, un point lumineux brilla sur la mer. C'était le falot d'une barque.

– Ou je me trompe fort, se dit le faux pilote, ou cette barque vient du cottage et porte la belle comtesse.

Bientôt il n'eut plus de doutes, car la barque mit en droite ligne le cap sur l'hôtellerie du *Renard d'or*. Une demi-heure s'écoula ; la barque vint s'échouer à moitié sur le sable, sous la fenêtre de Victor. Le faux pilote avait quitté son observation de la falaise ; il était maintenant couché de tout son long sur le galet, à trois pas de l'embarcation, immobile comme un tronc d'arbre ou un bloc de granit.

Un quart d'heure après, Victor montait dans la petite embarcation que nous avons vue gagner aussitôt le large.

Alors, le faux pilote se relevait et murmurait en se mettant à courir :

– Allons, Rocambole, mon ami, voilà

l'occasion de retrouver tes jambes de vingt ans.

Il gagna le sentier de la falaise qui conduisait au cottage, arriva auprès de la maison, franchit la haie d'un seul bond, et escalada le pommier dont, la nuit précédente, il avait cassé une branche.

La comtesse n'était point arrivée encore, mais la fenêtre du salon était ouverte.

– Cette fois, j'entendrai tout, se dit-il.

M<sup>me</sup> d'Estournelle, Émeraude et Victor arrivèrent.

Le faux pilote écouta leur conversation, assista à la mise en scène de ce drame sanglant. Et, lorsque Émeraude descendit pour placer Victor en sentinelle dans le jardin, il était déjà loin.

D'un bond prodigieux, il s'était élancé de l'autre côté de la haie, et retournait, agile comme un chevreuil, sur le chemin de la falaise.

– Ces pauvres jeunes gens, ricanait-il entre ses dents en faisant allusion à M. de Chenevières et à ses amis, ils auraient laissé Victor et Andrewitsch s'entr'égorger.

Il y avait un endroit où le chemin de la falaise

devenait fort étroit et surplombait la mer. Ce fut là que le faux pilote s'arrêta, se coula contre le roc, et tendit l'oreille dans la direction de Locmaria.

Au bout d'environ dix minutes, un bruit de pas se fit entendre, puis une silhouette noire se détacha en vigueur sur le noir de la nuit.

– Voici mon amoureux, pensa l'homme aux lunettes bleues.

C'était, en effet, Andrewitsch qui accourait au rendez-vous que lui avait donné la comtesse, la tête pleine de ce joli roman qu'elle lui avait conté, et dont un persécuteur mystérieux était le héros principal.

Le faux pilote s'était si bien effacé contre la falaise, que le prisonnier russe arriva sur lui sans le voir.

Mais alors, comme il faisait un pas encore, une main de fer l'étreignit à la gorge et le cloua immobile contre le roc.

En même temps la lame d'un poignard brilla, et Andrewitsch, étourdi, entendit une voix qui lui

était inconnue et qui lui murmurait à l'oreille :

– Si vous faites un pas, si vous cherchez à vous débattre, vous êtes un homme mort.

Andrewitsch essaya de se dégager. La pointe du stylet lui pesa sur la gorge.

Le jeune homme était doué du vrai courage, de ce courage qui consiste à s'incliner devant une nécessité impérieuse ; résister sans profit lui parut inutile.

– Que me voulez-vous ? dit-il. Si c'est de l'argent, vous tombez mal... Je suis prisonnier russe ; j'ai vingt sous dans ma poche.

– C'est moi qui veux vous en donner, de l'argent, répondit le faux pilote.

– Et c'est pour que je l'accepte, fit Andrewitsch qui retrouvait peu à peu son sang-froid, que vous menacez de me tuer ?

– Oui, monsieur le baron.

À ce titre que lui donnait un inconnu, Andrewitsch tressaillit.

– Vous vous trompez, dit-il, et je vois que

vous me prenez pour un officier, alors que je suis un simple soldat. Je ne suis pas baron.

– Votre père l’était.

Andrewitsch tressaillit. L’homme aux lunettes bleues ajouta :

– On l’appelait en Russie le colonel de Yermolof...

Andrewitsch jeta un cri.

– Vous me connaissez ? dit-il.

– Et à Paris le baron René, acheva cet homme, qui était inconnu à Andrewitsch.

– Mais qui donc êtes-vous ? s’écria le jeune prisonnier.

– N’avez-vous pas reçu hier une lettre venant de Paris ?

– Oui.

– Qui vous annonçait que les amis du capitaine Grain-de-Sel veillaient sur vous.

– C’est vrai.

– Je suis un de ces amis-là. C’est tout ce que je

puis vous dire. Maintenant, suivez-moi.

– Mais... c'est que... balbutia Andrewitsch.

– Oui, je sais. Vous avez un rendez-vous... On vous attend, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous vous trompez. C'est la personne qui vous attendait hier qui m'envoie vers vous.

– Vrai ?

– Suivez-moi, répéta le faux pilote avec un accent d'autorité qui domina le prisonnier russe.

Il le prit par le bras et l'entraîna, du côté de Locmaria, jusqu'à une cabane de pêcheur à moitié creusée dans le roc.

Un filet de lumière passait sous la porte. Le faux pilote frappa, la porte s'ouvrit ; un homme accourut sur le seuil, une torche de résine à la main. Cet homme paraissait étranger au pays, en dépit de son costume de pêcheur.

Au coin de l'âtre, il y avait un autre personnage qui se chauffait tranquillement.

Victor de Passe-Croix, s'il eût été là, eût peut-

être reconnu en lui, malgré sa vareuse de laine brune et son bonnet rouge, cet honnête vieillard à lunettes et à cornet acoustique avec lequel il avait fait le voyage de Paris à Nantes.

Cet homme se leva à son tour et vint à la rencontre du faux pilote.

Ce dernier se tourna vers Andrewitsch, toujours de plus en plus étonné :

– Venez ! lui dit-il.

Il fit un signe, et l’homme qui tenait la torche, et qui était un vigoureux gaillard taillé en hercule, souleva une trappe qui recouvrait un escalier de cave.

– Venez, répéta le faux pilote, je vais vous montrer des choses qui vous intéressent au double point de vue de votre héritage et de la femme que vous aimez.

Andrewitsch le suivit sans défiance. L’homme à la torche passa le premier et descendit d’un pas lent et mesuré une trentaine de marches taillées dans le roc.

La dernière aboutissait à une porte de cave en



chêne ferré.

L'homme à la torche prit une clef à sa ceinture et ouvrit cette porte, puis il s'effaça.

La cave était étroite et n'avait d'autre mobilier qu'une futaille vide.

Alors, rapide comme l'éclair, le faux pilote prit Andrewitsch par les épaules, le poussa vivement dans la cave et ferma la porte à double tour.

– À présent, dit-il, tandis qu'Andrewitsch, plongé tout à coup dans les ténèbres, jetait un cri, je suis bien certain qu'il n'ira point se faire tuer. À l'autre, maintenant.

## XLVII

Cependant Victor se promenait de long en large dans le jardin, ses pistolets tout amorcés dans les poches de son habit.

Tout à coup il entendit un léger bruit de l'autre côté de la porte du jardin.

– Voilà cet homme ! pensait-il.

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Un inconnu s'arrêtait sur le seuil.

– Qui êtes-vous ? dit Victor.

Une voix railleuse lui répondit.

– Laissez-moi donc passer, cher ami, et aller à mes affaires.

Victor se plaçant en travers de la porte, et dit avec un accent de rage :

– Vous ne passerez pas !

– Place ! dit l'inconnu.

Et il poussa rudement Victor.

Alors le saint-cyrien perdit la tête et fit feu de l'un de ses pistolets.

Un éclat de rire strident lui répondit, et l'inconnu, le repoussant de nouveau, entra dans le jardin.

C'était le premier coup de pistolet qui avait fait évanouir la comtesse.

Victor ajusta tant bien que mal dans les ténèbres, et tira son deuxième coup de pistolet.

Un nouvel éclat de rire se fit entendre, et tout aussitôt Victor se sentit enlacé par deux bras robustes ; on le jeta rudement à terre, on lui mit un mouchoir sur la bouche, et il entendit une voix qui disait :

– Allons ! emportez-le... il me gêne !

L'homme, qui avait essuyé les deux coups de feu et ne s'en portait pas plus mal, poursuivit sa course vers la maison.

C'était le faux pilote.

Au seuil, il trouva Yaume, le jardinier, que les

deux coups de pistolet avaient fait sortir tout effaré de son lit.

– Le pilote ! murmura celui-ci.

– Je suis le diable ! répondit le faux pilote, qui lui donna un croc-en-jambe et l’envoya rouler dans le vestibule, ajoutant : « Si tu ne te tiens pas tranquille, je te ferai bouillir dans l’huile. »

Puis il gravit l’escalier, arriva au premier étage et ouvrit avec fracas la porte du salon.

Émeraude, toute bouleversée, soutenait dans ses bras la comtesse évanouie.

À la vue de l’inconnu, elle poussa un cri et laissa échapper la comtesse qui tomba inerte sur le parquet ; puis elle se réfugia à l’autre bout du salon, disant :

– Quel est cet homme ?

– Quelqu’un qui vous enverra en cour d’assises, ma mignonne, si vous n’êtes pas sage.

Ce mot de *cour d’assises* arracha un cri de terreur à Émeraude.

Le faux pilote alla vers elle, lui mit une main

sur l'épaule, la regarda fixement et lui dit :

– Vous allez vous enfermer dans votre chambre, vous coucher, et mettre le nez sous vos couvertures. Si vous entendez quelque chose vous vous figurerez que vous rêvez...

La jeune femme s'était prise à trembler de tous ses membres.

– Ma petite Olympe, poursuivit le pilote d'un ton doux, je vais vous donner un bon conseil. Il faut renoncer à servir Topaze. Topaze a des ennemis plus forts que les deux crinolines que vous et Grenat avez mises à son service.

D'un geste impérieux, il lui montra la porte et lui ordonna de sortir.

Puis, lorsqu'elle eut obéi, il alla relever la comtesse, la transporta sur un canapé, entassa deux oreillers sous sa tête, entrouvrit ses lèvres crispées et lui introduisit dans la bouche le goulot d'un petit flacon qu'il tira de sa poche.

Aussitôt la comtesse rouvrit les yeux et promena un regard étonné autour d'elle.

– Où suis-je ?... Quel est cet homme ?... fit-

elle avec une sorte d'effroi.

Le faux pilote attacha sur elle un regard dominateur.

– Vous êtes chez vous, dit-il, et c'est le bruit d'un coup de pistolet qui a causé votre évanouissement.

La comtesse se redressa en poussant un cri, porta les deux mains à son front et fixa sur le faux pilote un œil hagard.

– Un coup de pistolet qui a tué Andrewitsch, acheva froidement le pilote.

Elle jeta un nouveau cri, un cri terrible, insensé de désespoir, un cri de folle, un cri de hyène...

– Ah ! misérable que je suis ! dit-elle en se tordant les mains.

Elle tomba à genoux devant le faux pilote.

– Si vous êtes un juge, dit-elle, écoutez... Je confesse mon crime !...

L'amour qui torturait le cœur de M<sup>me</sup> d'Estournelle s'était fait jour enfin, et se

traduisait par un immense désespoir.

– Allons ! murmura l'inconnu, je ne m'étais pas trompé, elle l'aime !

Il lui prit la main et lui dit :

– Rassurez-vous, votre crime est imaginaire... Andrewitsch n'est pas mort. Le coup de pistolet a été tiré sur moi... sur moi, qui protégeais Andrewitsch, et qui l'ai empêché de venir.

Au premier rayon de soleil un peu chaud, la vipère, engourdie par le froid de la nuit, sort tout à coup de sa torpeur, dresse la tête et se met à siffler.

Les derniers mots du faux pilote produisirent un effet identique sur la comtesse.

Elle était tombée à genoux, suppliante, brisée, offrant sa tête à l'échafaud.

Elle se redressa, l'œil enflammé, la gorge crispée, les narines frémissantes, effrayante de colère et de haine.

– Qui donc êtes-vous ? s'écria-t-elle, vous qui venez de me tendre un piège ?

Et elle courut à la croisée et se mit à crier :

– Victor ! Victor !

– Victor est loin d’ici, madame, dit le faux pilote en lui prenant la main, et nous sommes seuls.

– Seuls ! fit-elle, seuls...

– Avec un homme qui sait tous vos secrets et qui veut vous proposer un marché.

Le regard de cet homme et celui de la comtesse se rencontrèrent ; il y eut comme un échange muet et rapide d’un fluide mystérieux, et ces deux intelligences si merveilleusement organisées pour le mal, se devinèrent et se comprirent.

Alors le faux pilote alla fermer la porte au verrou, il ferma ensuite la fenêtre, revint à la comtesse et lui dit :

– Savez-vous bien que le comte d’Estournelle, votre mari, a une encolure de taureau ? il peut mourir d’une apoplexie.

– Ah ! fit-elle, cherchant à lui fouiller l’âme de son regard.



– De plus, il est querelleur, ajouta le faux pilote, il peut se faire tuer en duel au premier jour... Et si vous deveniez veuve... vous pourriez épouser Andrewitsch.

– Mais qui donc êtes-vous ? s'écria-t-elle. Qui donc es-tu, démon ?

– Peu importe ! répondit-il, causons.

\*

Émeraude, bouleversée par la terreur, n'eut garde de sortir de sa chambre ; elle croyait la maison investie par la justice, et à chaque instant sa raison troublée lui faisait entendre un piétinement de chevaux et un cliquetis de sabres imaginaires.

Cependant, quand le jour vint, elle se trouva plus hardie, et, se glissant hors de son lit, elle alla appuyer son oreille contre la porte. La maison était silencieuse.

Émeraude se hasarda à entrebâiller la porte, puis elle fit un pas sur l'escalier, puis deux, et elle

se pencha sur la rampe.

L'escalier était désert. Émeraude s'enhardit et descendit au premier étage.

La porte du salon était entrouverte. L'actrice glissa sa tête au travers.

L'homme qui l'avait si fort effrayée pendant la nuit avait disparu. La comtesse était seule, assise devant une table, et elle écrivait.

Son visage était calme, presque souriant, et n'avait conservé aucune trace des événements de la nuit.

Elle leva la tête et vit Émeraude qui n'osait entrer.

– Viens donc, dit-elle d'un ton dégagé, je suis seule.

Émeraude entra.

– Ah ! ma chère, dit-elle en se jetant au cou de la comtesse, quelle nuit !

– Tu es folle ! répondit froidement la comtesse.

– Mais il doit y avoir un cadavre dans le

jardin ?

– Celui d’Andrewitsch, peut-être, fit M<sup>me</sup> d’Estournelle, souriante. Rassure-toi, Andrewitsch n’est pas mort.

– Ou bien celui de Victor ?

– Victor se porte à merveille.

Le calme de la comtesse stupéfiait Émeraude.

– Mais enfin, dit-elle, sais-tu ce qui s’est passé ?

– Parfaitement.

– Alors, tu vas me l’apprendre.

– Non, dit la comtesse ; pas aujourd’hui, du moins, ma petite.

– Voyons, Topaze, dit l’actrice, causons un peu sérieusement : es-tu folle ou raisonnable ?

– J’ai toute ma raison.

– Mais enfin, ce coup de pistolet ?

– Je l’ai entendu comme toi, puisque je me suis évanouie.

– Ainsi, Andrewitsch n’est pas mort ?

- Non.
- Et... Victor ?
- Il a été un peu meurtri peut-être, un peu contusionné ; mais il va bien, au demeurant.
- C’est à n’y rien comprendre ! murmura Émeraude.
- Ah ! dit la comtesse, à propos, tu sais que nous partons ?...
- Quand !
- Aujourd’hui.
- Et... nous allons ?
- Nous retournons à Paris.
- Décidément, murmura Émeraude, l’énigme se complique.
- M<sup>me</sup> d’Estournelle ne sourcilla pas.
- Émeraude poursuivit :
- Mais tu ne partiras point, j’imagine, sans revoir Andrewitsch ?
- Andrewitsch part ce matin même. Il arrivera à Paris avant nous.

– À qui écris-tu ?

– À mon mari.

– Tiens ! c'est juste, dit Émeraude ; il me semble que nous l'avions pas mal oublié depuis quelque temps, ce cher comte.

M<sup>me</sup> d'Estournelle ferma sa lettre, ajoutant :

– À propos, tu sais que je ne descendrai pas chez moi, à Paris ?

– Où donc descendras-tu ?

– Chez toi d'abord. Ensuite je me chercherai un petit appartement bien simple, bien modeste, comme il convient à une veuve.

– Ah ! tu seras veuve ?...

– Toujours.

– Je donne ma langue aux chats, murmura Émeraude, et puisque tu as des secrets pour moi...

M<sup>me</sup> d'Estournelle prit la tête d'Émeraude dans ses deux mains et la baisa au front :

– Je te conterai tout à Paris, dit-elle. En attendant, fais tes paquets. Nous partons.

Le soir même, en effet, M<sup>me</sup> d'Estournelle  
avait quitté Belle-Isle-en-Mer.

## XLVIII

Retournons à Victor.

Notre héros, après avoir fait feu de ses deux coups de pistolet sans voir tomber le mystérieux inconnu qui lui riait au nez, se sentit rudement enlacé, enlevé de terre par des bras robustes, bâillonné en un tour de main et emporté comme une sorcière un jour de sabbat.

Tout cela fut accompli si rapidement, qu'il n'eut le temps ni de se débattre, ni de crier, ni même de voir, car on lui jeta un mouchoir sur la figure.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il retrouva une sorte de présence d'esprit et qu'il chercha, par des efforts surhumains, à se dégager.

Ces deux hommes avaient, sans doute, une vigueur peu commune, puisque, malgré sa force de vingt ans, il ne put parvenir à se débarrasser de

leur étreinte.

L'un d'eux, celui qui le portait et avait pris un véritable pas de course, lui dit :

– Ne vous donnez pas tant de mal, monsieur de Passe-Croix, on n'en veut ni à votre bourse ni à votre vie.

Cette voix était inconnue à Victor, mais il s'entendait appeler par son nom, et il songea sur-le-champ à ce qui lui était arrivé en Sologne.

– Est-ce que les amis de M. de Chenevières se mêleraient encore de mes affaires ? pensa-t-il.

La course de l'homme qui le portait dura une demi-heure environ.

Lorsqu'il s'arrêta et laissa glisser Victor à terre celui-ci secoua le mouchoir qu'on lui avait mis sur le visage, et pendant une demi-seconde il eut la faculté de voir.

Il aperçut une maison, un chemin poudreux, il entendit mugir la mer sous ses pieds, et ce fut tout, car on lui remit le mouchoir sur les yeux, et on le noua solidement derrière la tête.

Le bâillon qu'on lui avait passé dans la bouche



l'empêchait de crier.

Il voulut se débattre une dernière fois, mais toujours sans succès.

Le bruit d'une porte qu'on ouvrait frappa son oreille.

L'un des hommes lui dit :

– Nous allons vous prier, monsieur, de vous coucher bien tranquillement. Si, par hasard, vous n'aviez pas soupé, on pourrait vous servir du poisson, un morceau de lard et un verre de cidre.

En même temps, on le poussa, et il comprit qu'il franchissait le seuil de la maison qu'il avait aperçue un moment.

Il entendit la porte se refermer, et à travers le mouchoir qui lui bandait les yeux, passa un rayon de clarté.

Alors on lui ôta son bâillon, et le mouchoir tomba. Victor avait une nature emportée et violente.

Cependant, en ce moment, un tout autre sentiment le domina, la curiosité.

Il regarda autour de lui...

Il se trouvait dans une sorte de hutte de pêcheur. Un feu de sapin flambait dans l'âtre ; un lit à baldaquin de serge, quelques escabeaux et une table composaient tout le mobilier.

Victor regarda les deux hommes, qui semblaient être des pêcheurs, et soudain il laissa échapper une exclamation de surprise.

Dans l'un d'eux, il venait de reconnaître le vieillard au cornet acoustique.

– Ah ! par exemple ! s'écria-t-il, ceci est trop fort... Vous n'êtes donc pas sourd ?

L'homme au cornet se prit à sourire.

– Pas plus que vous, dit-il.

– Et c'est vous qui venez...

– C'est moi, répondit tranquillement cet homme, qui vous suis depuis Paris pour vous empêcher de faire des bêtises.

Victor fronça le sourcil.

– Et nous sommes arrivés à temps ce soir, car vous alliez vous faire l'instrument d'un assez joli

crime, ajouta l'homme au cornet.

À ces derniers mots, la colère de Victor éclata :

– Misérable ! dit-il, est-ce que vous allez m'insulter...

– Hé ! John ! fit l'homme au cornet en s'adressant à l'espèce d'hercule qui avait emporté Victor sur son dos, je crois que monsieur ne sera pas sage ; il faudra prendre des précautions.

L'hercule s'approcha de Victor et lui dit en lui serrant le bras à le faire crier :

– Nous voudrions pourtant bien, monsieur, ne pas vous attacher.

Victor comprit qu'il était à la merci de ces hommes. Le prétendu sourd ajouta :

– Je vous dirai même que nous avons ordre de vous enfermer pieds et poings liés dans une cave qui est ici, à moins que vous ne soyez raisonnable...

Victor se calma tout à coup. Les hommes à qui il avait affaire lui semblaient être des gens de peu, comme on dit, et il eut soudain le calme d'un

gentilhomme tombé au milieu d'une bande de brigands.

– Je veux bien être raisonnable, dit-il, et n'ai nulle envie de me faire assommer d'un coup de poing.

– À la bonne heure !

– Mais je voudrais savoir au moins où je suis.

– Qu'à cela ne tienne, répondit l'homme au cornet ; vous êtes dans une hutte de pêcheur, perchée en haut des falaises, à mi-chemin de Locmaria et du cottage où nous vous avons pris.

– Bien.

– L'homme sur qui vous avez tiré n'est point celui que vous attendiez...

– Ah !

– Celui-là n'est point venu, M<sup>me</sup> la comtesse d'Estournelle ne court aucun danger, et nous vous engageons à vous coucher.

– Mais...

– Monsieur de Passe-Croix, interrompit l'homme au cornet d'un ton bref, nous avons reçu

des ordres, nous les exécutons. Si vous avez d'autres explications à demander, veuillez attendre le retour du *maître*.

– Le... maître ?

– Oui.

– Quel est-il donc ?

– Peut-être vous le dira-t-il lui-même.

– Et quand reviendra-t-il ?

– Oh ! dans une heure peut-être... Dans tous les cas, il sera ici avant le jour.

Victor s'assit au coin du feu. Mille pensées confuses l'agitaient ; il se demandait si le nouveau guet-apens dont il venait d'être victime ne se rattachait point aux événements de Sologne.

Les mots vagues, mystérieux, échappés à M. de Chenevières touchant son père à lui Victor, l'hésitation de M. de Fromentin à lui répondre ; tout, jusqu'à cette phrase de l'homme au cornet : « Nous sommes arrivés à temps pour vous empêcher de commettre un crime » ; tout lui revenait en mémoire et lui donnait la fièvre.

L'hercule avait fermé à double tour l'unique porte de la hutte.

– Vrai, monsieur, dit-il en s'attablant, vous ne voulez pas souper ?

Victor refusa d'un geste. Cependant, comme il avait une soif ardente.

– Donnez-moi à boire, dit-il.

L'homme au cornet ouvrit à son tour le bahut et y prit un gobelet d'étain ; puis, furtivement, il jeta au fond une petite pincée de poudre brune qu'il tenait depuis un moment, entre le pouce et l'index.

Après quoi il emplit le gobelet de cidre et l'offrit à Victor.

Le jeune homme le vida d'un trait et se remit au coin du feu, attendant avec impatience le retour du personnage que ces deux hommes appelaient le *maître*.

Mais, au bout de quelques minutes, Victor fut pris d'une sorte de torpeur physique : il eut envie de dormir, voulut se lever et n'en eut pas la force. Peu à peu sa tête retomba sur son épaule, ses

yeux se fermèrent, et il s'endormit d'un sommeil profond.

\*

Combien d'heures dura ce sommeil ?

Victor eût été bien embarrassé pour le préciser quand il s'éveilla.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il se trouva couché sur le lit qui était dressé au fond de la hutte. Les rayons du soleil se jouaient sur la courtine, la porte était ouverte. Les deux hommes avaient disparu.

Victor sauta à bas du lit, courut au seuil de la porte et promena un regard avide autour de lui. Il avait la mer à ses pieds, la falaise au-dessus de sa tête, à droite et à gauche un sentier poudreux, et la maison d'où il sortait lui paraissait abandonnée...

Il y rentra, et son regard fut attiré par un objet blanc qui se trouvait sur la table.

C'était une lettre à son adresse. L'écriture lui en était inconnue.

Il l'ouvrit et lut :

« Des gens à qui M. Victor de Passe-Croix inspire une sympathie réelle l'engagent à retourner à Paris et à ne jamais demander, à qui que ce soit au monde, l'explication de certains mystères. M. de Passe-Croix ne trouvera plus à Nantes M. de Chenevières. On l'a transporté dans un château des environs, dont M. de Passe-Croix chercherait en vain à savoir le nom.

« Il est inutile qu'il retourne au cottage. Les deux femmes qui l'habitaient ont quitté Belle-Isle-en-Mer.

« Si M. de Passe-Croix retrouve jamais la comtesse, il fera bien de lui tourner le dos. Elle ne mérite que son indifférence et son mépris, car elle s'est jouée de lui.

« M. de Passe-Croix, enfin, fera bien de passer à l'auberge du *Renard d'or*, où il retrouvera sa valise et ses pistolets. »

La lettre était sans signature.



Victor prit sa tête à deux mains et murmura avec accablement :

– Je crois que je finirai par devenir fou.

Il fouilla la maison ; elle était déserte. Il descendit alors à Locmaria et entra dans l'auberge du *Renard d'or*.

– Ah ! monsieur, lui dit l'hôtesse, je vous ai cru mort, Seigneur Dieu !

– Bah !

– Voici deux jours que vous êtes parti...

– Deux jours !

– Oui, monsieur, c'est avant-hier soir vendredi...

– Comment ! s'écria Victor, vous dites que c'est avant-hier...

– Oui, monsieur, à preuve que c'est aujourd'hui dimanche. Et tenez, voilà le dernier coup de la messe qui sonne.

Victor eut le mot de l'énigme. Le verre de cidre qu'il avait bu contenait un narcotique. Il avait dormi près de quarante-huit heures.

– Oh ! se dit-il avec une sorte de rage, il faudra pourtant bien que j’aie le mot de toutes ces énigmes !...

Au son de la cloche de l’église se mêlait le son d’une autre cloche.

C’était celle d’un bateau prêt à partir.

Victor jeta un louis sur la table et prit sa valise.

Comme il allait franchir le seuil du *Renard d’or*, l’hôtesse lui dit :

– Ah ! j’oubliais de vous remettre ceci, monsieur. On l’a apporté pour vous hier soir. Celui qui me l’a remis est un pilote engagé à bord d’un bateau de pêche qui va, dit-on, à Terre-Neuve.

L’objet que l’hôtesse remettait à Victor était une petite boîte. Cette boîte renfermait ses pistolets.

## XLIX

Le train qui va de Nantes à Paris n'entre pas dans la gare d'Orléans ; il s'arrête aux Aubrais, et les voyageurs obtiennent de l'obligeance de l'administration vingt-cinq minutes destinées à la consommation du plus méchant dîner qui soit au monde.

Or, à quarante-huit heures de distance des événements que nous racontions naguère, notre héros, M. Victor de Passe-Croix, arriva aux Aubrais vers cinq heures et demie du soir.

Victor avait pris un coupé dans lequel il était demeuré seul.

Il descendit, entra dans la salle à manger du buffet, se mit à table comme les autres voyageurs, mangea du bout des dents, paya et remonta dans son coupé, bien avant le coup de cloche du départ.

Les voyageurs qui viennent de Nantes sont rejoints aux Aubrais par un train venant de Limoges.

Victor, qui s'était déjà allongé sur sa banquette, tourna tout à coup la tête, au bruit de la portière qu'on ouvrait, et fit un geste de mauvaise humeur, en entendant ces mots d'un employé :

– Il y a de la place ici, monsieur !

Victor fronçait démesurément le sourcil lorsque soudain il jeta un cri d'étonnement à la vue du voyageur qui venait partager son compartiment.

C'était un jeune homme vêtu de velours gris, coiffé d'une casquette de chasse, et qui tenait à la main une légère valise et une couverture de voyage.

– Paul !

– Victor !

Telle fut la double exclamation poussée par les deux jeunes gens, qui se tendirent aussitôt la main.

– D’où viens-tu ? demanda le nouveau venu.

– De Nantes, et toi ?

– De Limoges, où j’ai passé quelques semaines chez une de mes tantes.

Or, ce jeune homme n’était autre que Paul de la Morlière, le héros de la première partie de cette histoire, le fils du vicomte, ce misérable qui avait tué Diane de Morfontaine et M. de Main-Hardye.

Il y avait trois mois que Paul avait disparu du monde parisien.

– Ah ! fit Victor, tu viens de chez ta tante, à Limoges ?

– Oui.

– Comment va ton père ?

– Je ne sais pas, répondit sèchement Paul de la Morlière.

– Comment, tu ne sais pas ?

– Il y a trois mois que je ne l’ai vu.

– Mais tu lui écris ?

– Non.

L'accent de Paul avait une tristesse mystérieuse mêlée de dédain.

Le train venait de se mettre en route. Les deux cousins étaient seuls dans leur coupé, et avaient, par conséquent, toute liberté de causer.

Un éclair traversa le cerveau de Victor de Passe-Croix.

– Dis donc, Paul, fit-il, sais-tu pourquoi ton père et le mien se voient si rarement ?

Un nuage passa sur le front de Paul de la Morlière.

– Parce qu'ils ont sans doute commis en commun des peccadilles de jeunesse.

– Ah !

– Et toi, comment es-tu avec ton père, Victor ?

– Je ne sais pas.

Paul fronça le sourcil.

– Sais-tu bien, dit-il, que depuis trois mois je n'ai pas mis le pied dans la maison paternelle ?

– Pourquoi donc ?

– Parce que je me suis trouvé une nuit face à face avec mon père, un pistolet à la main.

Victor eut un geste de surprise.

– Mais raconte-moi donc cela, fit-il.

– Non, pas avant que tu m’aies expliqué ces mots, qui viennent de t’échapper lorsque je t’ai demandé si tu étais bien avec ton père : *Je ne sais pas*.

– C’est, répondit Victor, que je ne sais plus, à l’heure qu’il est, si je dois encore aimer mon père et le vénérer, ou si je ne dois plus avoir que du mépris pour lui.

– C’est exactement ma position, dit Paul, et c’est pour cela que j’ai quitté Paris sans le revoir, il y a trois mois.

Les deux jeunes gens se regardèrent un moment, consternés. Enfin, Victor fit un effort suprême :

– Je vais tout te dire, mais tu me diras tout, n’est-ce pas ?

– Tout.

Alors, d'un ton bref, saccadé, parfois ému, Victor raconta son déplacement de chasse au château des Rigoles, la connaissance qu'il y avait faite de M. de Fromentin, l'histoire du créole Charles de Nancery, et enfin l'amour insensé de sa sœur Flavie pour M. Albert Morel.

Mais lorsqu'il en fut venu au récit de son enlèvement dans la forêt et de son emprisonnement dans la maison mystérieuse ; lorsqu'il eut parlé de cette inconnue aux cheveux blonds qui l'avait un moment fasciné de ses doux regards et de son sourire, Paul l'interrompit vivement et s'écria :

– C'est elle ! Danielle !

– Tu la connais ?

– Oh ! oui, murmura Paul, et je l'aime éperdument. Écoute maintenant, écoute mon histoire à ton tour.

Paul raconta alors en peu de mots, mais avec une clarté parfaite, les mystérieux événements qui s'étaient déroulés en Normandie, trois mois auparavant, c'est-à-dire la façon étrange dont il



avait rejoint Danielle dans la propriété du marquis de Verne, et cette rencontre nocturne avec son père, qui avait fait feu sur lui.

Nos lecteurs s'en souviennent, cette nuit avait clos la première partie des *Chevaliers du Clair de Lune*.

Paul continua ainsi, pendant que Victor l'écoutait frémissant :

– Le coup de pistolet éclaira la chambre, une femme parut un flambeau à la main, mon père jeta un cri :

« – Diane ! murmura-t-il.

Cette femme, à qui il donnait le nom de Diane, c'était Danielle. Qu'est-ce que Danielle ? je l'ignore.

Toujours est-il certain que mon père tomba à genoux, murmura des mots inintelligibles et me fit l'effet d'un homme frappé de la foudre.

Danielle vint à moi, me prit la main et me dit :

« – Regardez cet homme ! c'est un assassin !

Et elle disparut, et j'ai eu beau parcourir la

maison, la fouiller des caves aux combles, je ne l'ai point retrouvée...

– Mais... ton père ? demanda Victor de Passe-Croix.

– Il a été comme idiot pendant deux ou trois jours. Je l'ai ramené à Paris, et depuis lors je ne l'ai point revu.

– Ainsi les hommes qui entourent cette femme que tu nommes Danielle sont, selon toi, les mêmes qui m'ont poursuivi en Sologne ?

– Je le jurerais.

– Mais... quel est leur but ?

Paul était sombre.

– Écoute, dit-il, je crois que nos pères ont du sang sur les mains.

Victor fit un soubresaut et poussa un cri terrible.

– Oh ! si cela était ! dit-il.

– Que ferais-tu ?

Et Paul de la Morlière attacha sur Victor un regard ardent.

– Que ferais-tu ? répéta-t-il ; car, moi, depuis cette nuit-là, je suis en proie à une sorte de fièvre désespérée ; car j’ai parfois envie de me tuer... car je voudrais savoir...

Victor le bouillant et l’intrépide, eut un éclair de rare sang-froid.

– Ami, dit-il, écoute bien ce que je vais te dire. Si nos pères sont coupables, c’est à nous de réparer leur faute. Mais cette faute, il faut la connaître.

– Mon père n’avouera jamais ! murmura Paul...

– Eh bien ! s’écria Victor, je te jure, moi, que le mien sera forcé de me dire la vérité.

Comme le jeune homme prononçait ces derniers mots, le train arrivait dans la gare de Paris.

– Où vas-tu ? demanda Paul. Moi, je ne veux pas rentrer chez mon père ; je vais descendre à l’hôtel.

– Eh bien ! je vais tout droit chez moi, dit Victor.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux avoir ce soir même une explication avec mon père.

Paul baissa la tête et ne répondit rien.

Les deux cousins prirent une voiture à la gare.

Victor laissa Paul de la Morlière à l'hôtel de Bade, et continua son chemin vers la maison paternelle.

M. le baron de Passe-Croix habitait à Paris un hôtel dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré. C'était une vaste demeure un peu triste, un peu sombre, aux murailles grises, presque toujours veuve de ses maîtres.

Le baron et sa famille y passaient à peine quatre mois d'hiver.

Un vieux suisse en était le seul gardien aussitôt que la famille était repartie pour la Martinière, où M. de Passe-Croix semblait se plaire beaucoup plus qu'à Paris.

Il était nuit close depuis longtemps lorsque Victor arriva.

Il sonna discrètement ; le suisse vint ouvrir.

– Chut ! dit Victor en posant un doigt sur ses lèvres. Avant de m’annoncer, dis-moi comment va mademoiselle Flavie.

Et il se glissa dans la loge du suisse et tira la porte sur eux.

– Monsieur Victor, répondit le suisse, mademoiselle Flavie va beaucoup mieux.

– Ah ! dit Victor en respirant.

– Il y a un médecin portugais qui la soigne et qui vient tous les jours.

– Il paraît, ajouta le suisse, que d’ici à quelques jours mademoiselle sera tout à fait guérie.

Victor respira.

– Et ma mère ?

– M<sup>me</sup> la baronne va bien. Elle est sortie en ce moment. Je crois qu’elle est à l’église Saint-Philippe.

Le jeune homme regarda par le carreau de la loge, qui donnait sur la façade de l’hôtel, et vit de

la lumière à deux croisées du second étage.

– Mon père est dans son cabinet, pensa-t-il.

Et il dit au suisse :

– Garde ma valise et ne sonne pas pour avertir de mon arrivée. Je vais monter chez mon père par le petit escalier.

En effet, Victor gagna un escalier de service et en gravit les marches lestement, sur la pointe du pied, sans rencontrer personne. Il arriva ainsi au deuxième étage, traversa un corridor et frappa deux coups à une porte.

– Entrez ! dit une voix qu'il reconnut pour celle de son père.

Le baron était dans son cabinet, assis dans un fauteuil à la Voltaire, les jambes croisées, la tête appuyée dans une de ses mains et en proie à une sorte de rêverie.

Il eut une exclamation de surprise et de joie en voyant entrer Victor.

Mais Victor était pâle, un peu triste, et son attitude avait quelque chose de solennel qui frappa M. de Passe-Croix.

– Oh ! dit-il, c'est toi. D'où viens-tu, mon enfant ?

– De Nantes, mon père.

Victor ferma la porte et vint s'adosser à la cheminée, en face de son père.

– Ah ! tu viens de Nantes ? et qu'es-tu allé y faire, s'il te plaît ?

– Je m'y suis battu.

M. de Passe-Croix tressaillit.

– Avec un des hommes qui m'ont maltraité en Sologne, acheva Victor ; avec un de ceux qui sont cause de la folie de ma sœur.

– Que me chantes-tu là ?

– Mais, reprit le jeune homme, avant de vous parler de cela, mon père, j'ai bien d'autres choses à vous dire.

– Ah !

Et comme l'accent de Victor était glacé, M. de Passe-Croix éprouva une vague inquiétude.

– Mon père, reprit Victor, nous sommes gentilshommes, n'est-ce pas ?

– Belle question !

– Elle est sérieuse, mon père, car j’ai toujours ouï dire que dans une race de gentilshommes, les aïeux et les descendants étaient solidaires de l’honneur de la famille.

– Mais... sans doute...

– Eh bien ! c’est au nom de l’honneur des Passe-Croix que je viens à vous.

– Ah ça, fit le baron avec impatience, t’expliqueras-tu ? Il me semble que tu joues aux énigmes.

– Non, mon père.

– Alors, voyons ?

Victor attacha sur le baron un regard qui eût voulu pénétrer jusqu’au fond de son âme.

– Mon père, reprit-il, mon cousin Paul de la Morlière est arrivé ce soir à Paris, comme moi. Nous avons voyagé ensemble depuis Orléans. Paul est à moitié fou, car il a entendu de vagues rumeurs, car des mots mystérieux ont frappé son oreille.



– Et ces mots... fit le baron, qui pâlit un peu et regarda attentivement Victor.

– Ces mots, reprit le jeune homme, étaient injurieux pour l'honneur de son père.

Le baron haussa les épaules.

– Ton oncle de la Morlière, dit-il, est un galant homme.

– Vous croyez ?

– Parbleu !

– Ah ! fit Victor d'un air de doute. Alors Paul a été mal renseigné... comme moi, probablement.

À ces derniers mots, le baron se leva tout d'une pièce et regarda fixement son fils :

– Comme toi ? dit-il ; que veux-tu dire, par hasard ?

– Vous ne savez pas qu'en Sologne, répondit froidement Victor, ces hommes qui ont prêté main-forte à M. Albert Morel ont prétendu qu'ils accomplissaient un grand acte de réparation ?

M. de Passe-Croix avait reconquis un sang-froid superbe :

– Si tu continues à parler par énigmes, dit-il, je ne comprendrai jamais.

Victor céda tout à coup à un accès d'empchement :

– Mon père, dit-il, je vais vous dire un mot encore. Celui-là est de Paul.

– Ah ! que t'a-t-il dit, Paul ?

– Ceci : « Je crois que nos pères ont du sang sur les mains. »

Les lèvres de M. de Passe-Croix blanchirent. Ses yeux s'injectèrent, un éclair de fureur en jaillit, et il écrasa son fils de son regard.

Il fit un pas en arrière, étendit la main et dit :

– Dieu maudit le fils qui accuse son père. Va-t'en !...

Tout brave qu'il était, tout convaincu qu'il semblait être de ce passé criminel et mystérieux, Victor se sentit foudroyé.

– Mon père ! dit-il.

Mais M. de Passe-Croix lui montra la porte et dit :

– Je ne suis plus votre père ! sortez !...

Le baron s'était montré si habile comédien en ce moment, que Victor le crut innocent.

– Ah ! malheureux que je suis ! murmura-t-il en tombant à genoux et joignant les mains, j'ai osé douter de mon père.

– Mais sors donc, misérable ! s'écria M. de Passe-Croix étincelant d'un courroux superbe, sors à jamais de ma présence !... sors, maudit ! tu n'es plus mon fils !... sors, ou je te fais jeter à la porte par mes laquais !...

Et il voulut saisir un gland de sonnette.

Mais alors Victor se releva, marcha lentement vers le seuil, et se retournant avant de le franchir :

– Adieu, mon père, dit-il ; je tâcherai de mériter un jour votre pardon !...

Et il sortit.

M. de Passe-Croix, pâle, défait, frémissant, écouta le bruit des pas de Victor s'affaiblir et se perdre dans l'éloignement.

Puis, quand il n'entendit plus rien, il se laissa

tomber dans son fauteuil, cacha sa tête dans ses mains et pleura.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, vingt années d'angoisses et de remords n'ont-elles point fléchi votre colère !

Il demeura longtemps abîmé en sa douleur ; longtemps il pleura comme un enfant, et puis, tout à coup il se redressa l'œil en feu, effrayant à voir.

– Mais, s'écria-t-il, si mon fils a osé me parler ainsi, il y a donc des gens qui possèdent notre secret ! mais alors, c'est l'échafaud !...

Et le baron retrouva tout à coup une énergie sans pareille et l'activité de sa jeunesse :

– Allons, se dit-il, il faut faire face à l'orage, il faut que je voie Morfontaine et la Morlière.

Il sonna. Un valet vint, le baron demanda sa voiture. Il prit un paletot à la hâte, descendit dans la cour et dit au cocher :

– Conduis-moi chez le vicomte de la Morlière, et bon train.

Pendant le trajet, qui fut court du reste, M. de

Passe-Croix reconquit peu à peu son sang-froid.

Lorsqu'il arriva chez le vicomte, il avait le visage calme et demanda en souriant si le vicomte était chez lui.

– Monsieur vient de rentrer, lui dit un valet, et je crois que monsieur va se coucher, car il est un peu souffrant.

– Eh bien ! va lui dire que j'ai besoin de le voir ; il me recevra.

Deux minutes après, le baron était introduit dans la chambre à coucher de M. de la Morlière.

Il y avait trois mois que les deux cousins ne s'étaient vus.

M. de Passe-Croix fut frappé du changement opéré chez le vicomte.

Il était vieilli de dix ans, ses cheveux étaient entièrement blancs, son visage amaigri sillonné de rides profondes.

Quand il se leva pour venir à la rencontre de M. de Passe-Croix, ce dernier s'aperçut qu'il était tout voûté.

– Bonjour, baron, lui dit-il, je m’attendais peu à te voir. Car il me semble que nous nous voyons rarement.

– C’est vrai, dit M. de Passe-Croix en s’asseyant. Tu sais même, vicomte, que nous ne nous voyons que dans les circonstances urgentes.

M. de la Morlière fronça le sourcil et regarda fixement son cousin.

– Dis donc, vicomte, reprit M. de Passe-Croix, comment es-tu avec ton fils ?

– Mon fils, murmura le vicomte, il y a trois mois que je ne l’ai vu.

– Ah !

– Pourquoi cette question ?

– Parce que mon fils l’a vu aujourd’hui.

– Victor ?

– Oui. Et Paul a dit à Victor ceci : « Je crois que nos pères ont du sang sur les mains ! »

Le vicomte ne jeta pas un cri, ne prononça pas un mot. Il se contenta de courber la tête.

– Ainsi, nos fils savent notre crime ! murmura

le baron.

Soudain M. de la Morlière se redressa.

– Oh ! non, dit-il ; non, Paul ne sait pas la vérité. Mais il est une chose que je sais, moi, et que tu ne sais pas, baron.

– Laquelle ?

– C'est que la fille de Diane n'est pas morte, non plus que Grain-de-Sel... et que tous deux sont ligüés contre nous, et qu'ils ont fondé une sorte d'association mystérieuse dans laquelle sont entrés plusieurs hommes qui nous poursuivent.

– Quels sont ces hommes ?

– Hélas ! je ne les connais pas.

Le vicomte soupira. M. de Passe-Croix le regardait avec une sorte de curiosité.

– Sais-tu bien, dit-il enfin, que tu m'étonnes profondément, vicomte ?

– Pourquoi ?

– Parce que tu me parais te soucier fort peu de tout cela. On dirait qu'il n'y a plus en France ni cour d'assises, ni échafaud.

– Tais-toi ! murmura le vicomte, dont l’œil brilla d’une flamme sombre.

– Mais si on a notre secret, si la fille de Diane...

Le vicomte rêvait les yeux fixés à terre :

– Saphir m’a trompé, disait-il tout bas ; Saphir s’est moquée de moi.

– Qu’est-ce que Saphir ? demanda le baron, qui fut frappé de ce nom.

– Une femme qui m’a inspiré un amour insensé, furieux, inouï... Elle m’a pris mon âme, mon cœur, mon intelligence ; et c’est pour cela que je ne me sens plus la force de me défendre contre ceux qui nous poursuivent.

M. de Passe-Croix jeta un cri.

– Ainsi, dit-il, tu n’as point cherché à parer le coup qui nous menace ?

– Non...

Et le vicomte prononça ce mot avec un accent de lassitude suprême, de désespoir infini.

M. de Passe-Croix se leva.



– Allons ! dit-il, je vois que je ne puis plus compter sur toi. Tu es un homme perdu, et je crois que nous ne nous reverrons plus, à moins que ce ne soit sur les bancs de la cour d’assises.

Ces dernières paroles semblèrent triompher un moment de l’atonie du vicomte.

– Non, non, dit-il, reste, baron, je vais tout te dire.

– J’écoute, voyons.

M. de la Morlière raconta alors au baron les événements de Normandie, sa passion insensée pour Saphir, passion qui l’avait conduit dans cette maison mystérieuse où il s’était trouvé en présence de son fils, un pistolet à la main.

– Ainsi, dit le baron, tu l’as vue, elle !

– Oui, et c’est la vivante image de Diane de Morfontaine.

– Et depuis trois mois tu es demeuré calme au fond de ton hôtel !

– Depuis trois mois, je suis fou.

– Sans nous prévenir, Morfontaine et moi ?

Sans t'inquiéter de ton fils ?

– Mon fils me renie ! dit le vicomte, mais il ne sait rien. M. de Passe-Croix semblait atterré :

– Mais, malheureux ! s'écria-t-il, s'il en est ainsi, nous sommes perdus... Si tu ne retrouves pas ton énergie d'autrefois, ton intelligence perverse, qui avait de si merveilleuses combinaisons, autant nous en aller sur-le-champ trouver le juge d'instruction et nous remettre en ses mains.

– Ah ! dit le vicomte avec un soupir, si je retrouvais Saphir ?

– Eh bien ?

– Je crois que je redeviendrais jeune, je crois que je pourrais défier tous nos ennemis.

M. de Passe-Croix s'écria :

– On retrouvera Saphir.

– Comment ?

– Je m'en charge.

– Vrai ? fit le vicomte avec la joie naïve d'un enfant.

– Avant huit jours, je te le promets, dit le baron qui se disait à part lui : Qu'est-ce que Saphir ? et où une créature de ce genre peut-elle se trouver ?

Mais cette promesse avait tout à coup métamorphosé M. de la Morlière, son œil brillait ; sa taille voûtée s'était redressée : ce mauvais et cruel sourire d'autrefois reparaisait sur ses lèvres.

– Tu as raison, baron, dit-il, il ne faut pas que le triumvirat des trois cousins soit vaincu ; je vais envoyer chercher Morfontaine, nous tiendrons conseil.

Et le vicomte sonna, et donna l'ordre de porter un billet, qu'il écrivit en toute hâte à M. le marquis de Morfontaine.

## L

Le surlendemain de l'arrivée de Paul de la Morlière à Paris, une jeune femme passait en voiture sur le boulevard des Italiens.

Elle revenait du Bois toute seule, à demi couchée sur les coussins de maroquin bleu de sa Victoria, le regard vague et flottant, sans jamais se fixer sur les deux foules de promeneurs qui se croisaient aux deux côtés de la chaussée.

Mais soudain, comme elle arrivait à la hauteur de la rue de Choiseul, elle fit un brusque mouvement de surprise, jeta un cri de joie, fit arrêter sa voiture et s'élança sur le trottoir avec la légèreté d'une chevette.

Un jeune homme cheminait lentement, le front penché, dans une attitude rêveuse et triste.

– Paul ! s'écria-t-elle en courant à lui et lui serrant les deux mains.

Le jeune homme releva la tête, eut à son tour un geste de surprise et un cri qui n'était pas exempt de joie, et il pressa les deux petites mains blanches qu'on lui tendait.

– Comment ! c'est toi, ma bonne Saphir ! dit-il.

– Monstre ! dit-elle en le caressant du regard et du sourire. Me croyais-tu donc trépassée ?

– Qu'es-tu donc devenue depuis trois mois ? demanda Paul.

– Et toi ? dit Saphir.

– Je suis allé en province.

– C'est comme moi.

Les yeux de Saphir rayonnaient de joie.

– Tu n'es donc pas marié ? dit-elle.

– Mais il n'en a jamais été question, j'imagine.

Saphir jeta un nouveau cri.

– Oh ! ton roué de père ! dit-elle.

Et comme Paul semblait lui demander du regard l'explication de ces paroles, elle lui prit les

deux mains :

– Viens avec moi, dit-elle, viens, il faut que je te dise tout.

Paul voulut résister, mais elle eut un : « Je le veux ! » de son bon temps, et elle l’entraîna jusqu’à sa Victoria.

– Monte ! dit-elle... Cocher, à la maison !

Saphir demeurait toujours rue Saint-Lazare, dans ce coquet appartement où jadis elle avait reçu Paul si souvent.

Durant le trajet, elle fut silencieuse et comme tout entière au bonheur d’avoir retrouvé l’infidèle.

Lorsqu’ils furent descendus de voiture et qu’ils gravirent l’escalier, elle le prit par la main comme un enfant, puis elle ouvrit elle-même la porte de son appartement et le conduisit dans son petit boudoir orange, où il avait jadis fumé tant de cigares...

– Oh ! l’ingrat ! dit-elle.

Elle le fit asseoir sur la causeuse placée à côté de la cheminée, se débarrassa de son châle et de

son chapeau, vint se mettre à côté de lui et prit dans ses deux mains la tête pâle du jeune homme.

– Oh ! l’ingrat ! répéta-t-elle, qui a lâché la proie pour l’ombre ; qui a abandonné une pauvre fille qui l’aimait pour courir après une qui ne l’aime pas !

Paul tressaillit.

– Car, vois-tu, mon petit Paul, lui dit-elle, je n’ai pas besoin d’être sorcière pour voir que tu es malheureux, que tes beaux yeux sont cerclés de bistre, que ton front est pâle... que tu as souffert, mon enfant.

– C’est vrai... murmura Paul avec l’accent de la franchise.

Elle pressait sa main dans les siennes et le regardait avec tendresse.

– Quelle est donc la femme idiote, reprit-elle, qui a osé faire souffrir mon cher Paul ? Veux-tu que j’aille la trouver, dis ?

Et le dévouement le plus absolu, l’abnégation la plus franche brillaient dans l’œil de Saphir.

Paul, à son tour, prit dans ses mains la tête de

Saphir, et la baisa sur le front :

– Tu es bonne, dit-il, et je sais ce que je te dois. Tu m’as soigné quand j’étais blessé, blessé pour...

Il s’arrêta confus.

– Va, dit-elle, achève, je sais tout. Tu t’étais battu pour une femme... pour *elle*... Danielle, n’est-ce pas ?

– Tu la connais ! s’écria Paul bouleversé.

– Non, mais tu as prononcé son nom assez souvent dans ton délire.

Cette explication rassura complètement Paul de la Morlière.

– Mais enfin, dit-il en regardant Saphir, pourquoi as-tu disparu de mon chevet un matin ?

– C’est ton père qui l’a voulu.

– Mon père !

– Oh ! le vieux roué, dit-elle pour la seconde fois, c’est celui-là qui entend les machinations les plus abominables.

– Que veux-tu dire ?



– Je veux te dire tout, mon petit Paul, à toi qui es bon et loyal ; car, vois-tu, entre nous, ton père ne vaut pas...

Un nuage couvrit le front de Paul. Saphir continua :

– Un matin, il m’a trompée. Il est venu me parler au nom de ton avenir... il m’a dit qu’il voulait te marier à ta cousine et qu’il faisait appel à ma loyauté... Que veux-tu ? je t’aimais comme une folle, comme une bête ; je me serais fait hacher menu pour toi... j’ai fait tout ce qu’il a voulu... il m’a emmenée en Normandie...

Paul jeta un cri.

– Il m’a enfermée avec lui dans une petite propriété appelée *la Charmerie*, et dans laquelle il me tenait prisonnière... Il me destinait à je ne sais quel rôle de séduction, lorsqu’il s’est pris lui-même à son propre piège.

– Ah ! fit Paul haletant.

– Il est devenu fou de moi. Une nuit je me suis sauvée, obéissant, du reste, à des hommes qui...

Saphir se mordit les lèvres jusqu’au sang. Sa

franchise l'avait entraînée trop loin. Mais Paul lui prit le bras et lui dit vivement :

– Je gage que tu as été en relation avec des hommes mystérieux qui poursuivent mon père ?

– C'est vrai.

– Pour je ne sais quel crime ?

Saphir baissa la tête.

– Et, reprit Paul, au nom de l'amour que tu as pour moi, je te supplie de me dire, si tu le sais, quel est ce crime ?

– Hélas ! dit Saphir, je te jure sur les cendres de ma mère que je ne le sais pas.

Paul poussa un profond soupir ; mais comme il allait reprendre la parole, on entendit un violent coup de sonnette. Saphir se leva vivement et dit à Paul de la Morlière :

– Rassure-toi, je vais défendre ma porte. C'est singulier, du reste, qu'on vienne me voir, car je ne suis rentrée que d'hier dans mon appartement.

– Comment cela ?

– Eh ! mon cher petit, dit-elle, ne sais-tu pas

que depuis trois mois, ces hommes dont je te parle ont fait de moi ce qu'ils ont voulu, en me disant que leur résister c'était t'exposer, toi, à tous les malheurs ?

– Oh ! fit Paul.

– Ils ont voulu que je changeasse de nom, j'en ai changé. Ils ont voulu que je me cache dans le fond du faubourg Saint-Germain, et pendant trois mois, je ne suis sortie que la nuit, à pied. Enfin, avant-hier, ils m'ont rendu la liberté, et je suis revenue ici... ici, où tout me parlait de toi...

Tandis que Saphir s'oubliait à donner cette explication, une nouvelle femme de chambre, que ne connaissait pas le jeune homme, avait reçu le visiteur, et Saphir la vit apparaître sur le seuil du boudoir, portant une carte sur un plateau.

– Madame, dit-elle, c'est un vieux monsieur qui a l'air bien respectable et bien digne. Il a tellement insisté, que je l'ai fait entrer au salon.

Saphir prit la carte et lut :

– Le vicomte de la Morlière !

– Mon père ! s'écria Paul.

Saphir et lui se regardèrent un moment indécis, et comme épouvantés.

– Reçois-le, dit Paul, après une minute d'indécision. Tiens, je vais me mettre là...

Et il souleva la portière du cabinet de toilette et disparut.

\*

Comment le vicomte de la Morlière arrivait-il ainsi comme à point nommé ? C'est ce qu'il nous faut expliquer rapidement.

Depuis son retour de Normandie, ainsi qu'il l'avait expliqué à M. de Passe-Croix, le vicomte de la Morlière, aiguillonné par cette passion fatale qu'il ressentait pour Saphir, avait bouleversé Paris vainement pour la retrouver.

Il s'était présenté cent fois rue Saint-Lazare, et cent fois on lui avait répondu :

– M<sup>me</sup> Saphir n'est point revenue à Paris.

Enfin, le lendemain de cette soirée où les trois

cousins avaient tenu conseil, car M. de Morfontaine était venu pareillement chez le vicomte, ce dernier reçut à huit heures du matin un billet ainsi conçu :

« Saphir est à Paris, mais on ne sait encore où elle demeure. »

Depuis qu'il cherchait la jeune femme, M. de la Morlière s'était adressé à toutes ces maisons d'informations qui disent posséder sur toutes choses de précieux renseignements.

Il supposa que ce billet émanait certainement de l'une d'elles.

## LI

Le lendemain une lettre de la même écriture arriva à M. de la Morlière. Celle-là était plus explicite :

« Saphir, disait-elle, sera demain jeudi réinstallée dans son appartement de la rue Saint-Lazare. »

M. de la Morlière avait failli mourir de joie. Il avait retrouvé tout à coup son énergie, son courage, sa rare présence d'esprit.

Lorsqu'il entra dans le boudoir de Saphir, la jeune femme remarqua son regard brillant et fiévreux, et elle comprit que l'isolement et l'absence avaient décuplé la passion du vicomte.

Saphir était une fille énergique, d'ailleurs elle se sentait forte de la présence de Paul.

Elle eut un éclat de rire frais et moqueur en voyant entrer M. de la Morlière.

– Comment, dit-elle, vous voilà, mon pauvre ami ?

Le vicomte vint à elle, prit une de ses mains, et la portant à ses lèvres :

– Oh ! que vous m’avez fait souffrir, cruelle enfant ! murmura-t-il.

– En quoi cela, bon Dieu ? fit-elle d’un ton ingénu. Ne vous ai-je point obéi ? J’ai renoncé à Paul. Il est marié, n’est-ce pas ?

– Non, dit le vicomte.

– Asseyez-vous, reprit Saphir, je suis à vous.

Elle le poussa vers la causeuse où Paul était assis tout à l’heure, et passa, en sautillant, dans le cabinet de toilette.

Là elle se pencha vers Paul, qui s’était caché derrière un rideau :

– Que faut-il faire ? dit-elle ; veux-tu que je le renvoie ?

– Non.

– Que veux-tu, alors ?

Paul approcha ses lèvres de l’oreille de Saphir

et prononça bien bas ces mots :

– Je voudrais savoir... son crime.

– C'est bien, murmura Saphir, et elle rentra dans le boudoir.

M. de la Morlière levait sur elle un regard enivré.

– Pourquoi m'avez-vous fui ? dit-il ; pourquoi vous êtes-vous échappée de la Charmerie ?

Saphir le regarda fixement.

– Prenez garde ! dit-elle.

– À quoi ?

– Si vous m'interrogez, je répondrai ; et si je répons, peut-être vous repentirez-vous de m'avoir interrogée.

– Vous êtes folle, mon enfant !

Il voulut lui prendre la main.

– À bas les mains, mon vieil ami ! dit-elle en riant d'un rire moqueur. Nous ne sommes pas à la Charmerie ici ; je ne suis plus en votre pouvoir. Si vous me manquez de respect, j'appelle mes gens...



- Oh ! soupira-t-il.
- Dites donc, reprit-elle, avez-vous lu les *Mystères de Paris* ?
- Oui, répondit M. de la Morlière. Pourquoi cette question ?
- Alors, vous vous souvenez d’un certain Jacques Ferrand, le notaire ?
- Hélas !
- Oui.
- Et d’une pécheresse appelée Cécily, qu’il aimait à la passion... comme vous m’aimez.
- Hélas !
- Eh bien ! voyez-vous, reprit Saphir, je suis comme Cécily, moi. Je veux bien être bonne pour vous, mais il faut que vous me disiez vos peccadilles, dans le tuyau de l’oreille.
- Hein ? fit le vicomte.
- Si je suis partie de la Charmerie, si je me suis sauvée, comme vous dites... eh bien ! c’est que j’avais de mauvais renseignements sur vous, vicomte.

Elle disait cela avec un rire mutin et charmant, faisant sauter une mule de soie rouge au bout de son pied, et pelotonnée dans sa chauffeuse, en face de M. de la Morlière.

Celui-ci eut le vertige.

– Tenez, reprit-elle, je veux bien ne pas vous renvoyer ; j’ai pitié de vous, mais je veux tout savoir.

Le vicomte eut un éclair de sang-froid :

– Savoir quoi ? fit-il.

– Mais... les histoires de votre jeunesse.

Il se prit à sourire.

– J’ai été jeune comme tout le monde, dit-il.

– Pas davantage ?

– Non.

– Vous n’avez ni tué, ni volé, ni incendié ?

M. de la Morlière jeta un cri, se leva tout d’une pièce, devint affreusement pâle et chancela comme un homme ivre.

– Excusez, murmura Saphir avec cynisme, je

ne croyais pas toucher aussi juste... je voulais plaisanter...

M. de la Morlière était un de ces hommes qui se redressent tout à coup et font face à l'orage au moment où on les croit terrassés.

Il se remit de son trouble en moins de temps qu'il n'en faut à un éclair pour briller et s'éteindre ! et regardant froidement Saphir, il lui dit :

– Ah ça ! que veux-tu donc dire, ma petite, et à qui en as-tu ?

Ce calme, cette audace, déconcertèrent la pécheresse.

– Mais, dame ! fit-elle, c'est que j'ai entendu dire...

– Quoi ?

– Que dans votre jeunesse...

– Que dans ma jeunesse, j'ai aimé les chevaux, la table, les femmes... le jeu... Après ?

M. de la Morlière dominait maintenant Saphir autant qu'elle le dominait tout à l'heure. Elle

baissa les yeux et se tut. Le vicomte voulut payer d'audace jusqu'au bout :

– Est-ce de l'argent que tu veux, petite ? fit-il en tirant de sa poche une bourse pleine d'or, et la posant sur la cheminée.

Mais cette fois il était allé trop loin.

Saphir rougit de colère, prit la bourse et la lui jeta au visage.

– Sortez ! lui dit-elle.

Un éclair de rage brilla dans les yeux du vicomte. Il se leva lentement, fit un pas vers la porte, et parut attendre que Saphir le rappelât et lui adressât un mot d'excuse.

Mais Saphir s'était adossée à la cheminée et souriait avec mépris.

– Adieu, balbutia-t-il ; vous avez tort... je reviendrai demain...

– Mais sortez donc ! fit-elle avec hauteur, sortez, honorable vieillard.

Cette épithète fut un coup de massue pour le vicomte. Il s'en alla chancelant comme un

homme ivre, traversa le salon ; il entendit Saphir qui riait aux éclats.

Celui qui l'eût rencontré dans l'escalier en eût eu pitié.

M. de la Morlière était venu à pied ; il s'en alla de même, rasant les murs, trébuchant à chaque pas.

– Elle sait tout ; pensait-il ; elle aura revu Paul, et Paul lui aura dit que son père lui faisait horreur !

Le calme, l'audace du vicomte, avaient eu la durée de quelques secondes. Une profonde atonie, une prostration sans égale, leur succédaient. Mais cette âme perverse n'en protestait pas moins contre le coup qui le frappait. L'amour qu'il ressentait pour Saphir venait se doubler de haine.

– Ah ! murmurait-il en s'en allant, si jamais je ne t'aime plus, comme je t'écraserai, vipère !...

Au moment où il arrivait à l'angle de la rue Blanche, un fiacre descendant cette rue débouchait dans la rue Saint-Lazare.

L'œil atone du vicomte s'arrêta sur ce fiacre et rencontra le regard d'une jeune femme qui s'y trouvait seule.

M. de la Morlière ôta son chapeau et salua.

La jeune femme laissa échapper un geste et deux mots de surprise :

– Tiens ! c'est vous, vicomte ?

Et elle secoua le fil de laine bleue qui correspond au siège du cocher.

Le fiacre s'arrêta, M. de la Morlière s'approcha tête nue et dit :

– Votre très humble et très obéissant serviteur, madame la comtesse.

Or, cette jeune femme n'était autre que madame d'Estournelle, qui venait de chez son amie Grenat.

Les femmes seules ont une pénétration merveilleuse.

La comtesse fut frappée du visage pâle et bouleversé de M. de la Morlière.

– Oh ! oh ! se dit-elle, qu'a-t-il donc, ce

vieillard ? Serait-il amoureux ?

Et elle lui tendit la main et lui dit en souriant :

– Comment, vicomte, vous êtes à pied dans ce quartier lointain ?

– Oui, madame.

– Eh bien, montez... Je vais vous reconduire.

– Mais... madame...

– Montez donc ! insista-t-elle, ouvrant elle-même la portière. Où voulez-vous aller ?

– Où vous voudrez, dit le vicomte distrait et songeant de nouveau à Saphir.

La comtesse avait aperçu au coin de ses paupières ridées une larme prête à rouler sur sa joue.

– Voyons, mon cher vicomte, reprit-elle lorsqu'il fut monté dans la voiture, vous allez bien me permettre une indiscretion ?

Il la regarda.

– Je devine, reprit-elle, que vous avez quelque peine ; vous êtes pâle et défait.

– Moi ?

– Votre voix est mal assurée. Et, tenez, vous avez des larmes dans les yeux. Or, poursuivit la comtesse en souriant, il y a bien douze ou quinze ans que nous nous connaissons, n'est-ce pas ?

– À peu près.

– Je suis une vieille amie ; nous avons joué au lansquenet ensemble... avant que je fusse comtesse, n'est-ce pas ? Est-ce que je n'ai pas été un peu l'amie de cette petite blonde des Folies-Dramatiques... vous savez ?... Comment s'appelait-elle ?

– Moka.

– C'est cela ! Eh bien, je vous rencontre rue Saint-Lazare, à pied, vers six heures, la mine à l'envers, les yeux fatigués... et j'ai bien un peu le droit de supposer que si Moka a pris sa retraite, il y a quelque part, dans le quartier, une beauté qui se montre cruelle pour vous.

– C'est vrai, dit le vicomte.

– Et vous l'aimez ?

– Comme on aime à mon âge. J'ai cinquante-



huit ans, répondit le vicomte avec l'accent du désespoir.

– Pauvre ami ! dit madame d'Estournelle ; tenez, dit-elle, faisons un pacte.

– Lequel ?

– Un pacte d'alliance.

– Ah !

– Vous connaissez mon mari. Or, vous me rencontrez seule, en fiacre, à deux lieues de chez moi. Ceci peut vous sembler louche. Promettez-moi le silence.

– Je vous le promets.

– En échange je vais me charger de vos petits intérêts de cœur.

Le vicomte tressaillit.

– Comment se nomme-t-elle ? insista la comtesse. Voyons ! n'hésitez pas... Vous savez bien que lorsqu'une femme comme moi se mêle du bonheur d'un galant homme...

– Mais... balbutia le vicomte, vous ne la connaissez pas sans doute.

– Qu'est-ce que ça fait ? Et puis, d'ailleurs, je connais tant de gens !

Le vicomte hésitait encore.

– Dites donc, mon ami, fit madame d'Estournelle, je veux décidément tout savoir, et le moyen de provoquer vos aveux, c'est de vous en faire un moi-même.

– Vous ?

– Moi. Je suis à Paris à l'insu de mon mari, qui me croit en Bretagne...

– Vraiment ?

– Je loge mystérieusement dans le quartier où nous nous sommes rencontrés.

Le vicomte ne put se défendre d'un sourire.

– Chut ! fit-elle. Donc j'ai une liberté absolue. Et vous ?

– Oh ! moi, soupira le vicomte, je ne sais si je suis libre ou esclave.

– Rentrez-vous dîner habituellement chez vous, vicomte ?

– Pas toujours.

– Ainsi, on ne vous attend pas ?

– Jamais !

– À merveille ! Vous allez me conduire aux Champs-Élysées, vous m’offrirez à dîner, et je ne vous laisserai aller qu’après que vous m’aurez fait votre confession tout entière.

Cette perspective de dîner en tête à tête avec une jolie femme qui s’offrait comme médecin de l’âme, devait séduire M. de la Morlière.

Il avait connu la comtesse au temps où elle s’appelait la Topaze, et il se dit sur-le-champ :

– Voilà certainement la femme qui peut faire entendre raison à Saphir.

Il eut même, en ce moment, un retour de calme et de présence d’esprit, qui lui fit envisager la comtesse comme un auxiliaire inattendu dont, au besoin, il pourrait tirer bon parti. Les natures perverses se devinent.

Il accepta donc avec empressement l’offre de la comtesse, qui dit au cocher :

– Allez aux Champs-Élysées !

Durant le trajet, la conversation continua.

– Ainsi, dit la comtesse, cette petite fille se moque de vous ?

– Hélas !

– Est-elle jolie ? A-t-elle quelque esprit ? Lui avez-vous offert une position ?

– Je me ruinerais de bon cœur...

– Alors elle est sotte !

– Non, elle aime...

– Ah ! murmura la comtesse, voici la vraie pierre d'achoppement trouvée. Eh bien ! nous verrons à tourner la difficulté. Mais à propos, poursuivit-elle, donnez-moi donc des nouvelles de votre fils, vicomte ?

Cette question fit faire un soubresaut à M. de la Morlière.

– Mon fils ! dit-il, mon fils !... je ne le vois plus... il est en province.

– Ah !

– Est-ce qu'il n'a pas eu l'année dernière une liaison dont on a beaucoup parlé... une belle

créature, si je me souviens ?

Le vicomte faillit livrer son secret sur-le-champ ; mais il se contint.

– Oh ! fit-il négligemment, je ne me suis jamais trop occupé de cela... J'ai toujours un peu fermé les yeux.

– Père indulgent ! murmura la comtesse avec un sourire moqueur.

La comtesse baissait son voile de façon à n'être pas reconnue.

Le fiacre s'arrêtait devant un restaurant.

Puis elle prit le bras du vicomte, et monta au premier étage où ils demandèrent un cabinet. Ils y étaient à peine installés que des pas retentirent dans le corridor, et on entendit une voix qui disait :

– Garçon, retenez-moi ce cabinet, et quand un jeune homme viendra me demander, vous le ferez monter.

Cette voix avait arraché un tressaillement à la comtesse.

Le garçon ouvrit le cabinet voisin de celui occupé par la comtesse et son vieux cavalier, et le nouveau venu y entra.

Quelques minutes après, on entendit de nouveau un bruit de pas dans le corridor, et celui qu'on attendait sans doute arriva.

– Bonjour, Paul !

– Bonjour, Victor !

Tels furent les mots échangés qui arrachèrent un double cri à la comtesse et à M. de la Morlière.

– Victor de Passe-Croix ! murmura madame d'Estournelle.

– Mon fils ! exclama le vicomte au comble de la stupeur.

Les cloisons étaient minces ; on entendait fort bien ce qui se disait d'un cabinet dans l'autre.

La comtesse mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à son compagnon.

– Chut ! dit-elle, écoutons.

Et tous deux prêtèrent l'oreille.

– Sais-tu, disait Victor, que tu me fais joliment poser ? Il était convenu que nous nous trouverions à cinq heures sur le boulevard, et que nous viendrions dîner ici. J’ai fini par y venir tout seul pensant que tu n’oublieras pas, au moins, ce dernier rendez-vous.

– Pas plus que le premier, mon cher Victor, répondit Paul ; mais il m’est arrivé une aventure.

– Ah !

– J’ai rencontré Saphir.

Le vicomte tressaillit et eut un bourdonnement dans les oreilles.

– Saphir ! dit Victor, ton ancienne maîtresse, n’est-ce pas ?

– Justement. Saphir m’a emmené chez elle ; elle m’aime toujours, la pauvre fille, et puis, elle avait beaucoup de choses à me dire.

– Ah !

– Lorsque tout à coup, pendant que j’étais chez elle ; elle demeure rue Saint-Lazare, tu sais ?

– Oui. Après ?

– Lorsque tout à coup, dis-je, on sonne, puis on apporte une carte... La carte de qui ? devine.

– Dame ! c'est difficile.

– La carte de mon père.

Et Paul eut un éclat de rire qui fit faire à son père, dans le cabinet voisin, une horrible grimace. Paul continua.

– Je n'ai eu que le temps de me jeter dans un cabinet voisin. De là, j'ai vu et entendu.

– Ah !

– Mon père est venu priant, suppliant, humble et petit... Saphir a été superbe. Sais-tu bien qu'elle lui a dit : Si vous voulez que j'aie pitié de vous, il faut que vous me fassiez l'aveu de ce crime que vous avez commis dans votre jeunesse ?

– Elle lui a dit cela ?

– Oui.

– Et alors ?...

– Alors, dit Paul tristement, alors mon père a



été très fort. Il s'est redressé... il a traité Saphir de son haut et a fini par lui offrir sa bourse. Saphir a pris la bourse et lui a jeté au nez, en lui ordonnant de sortir.

– Ce qui fait que vous n'avez rien su ?

– Rien.

Les deux cousins demeurèrent silencieux un moment. Alors la comtesse regarda froidement M. de la Morlière, qui était livide.

– Maintenant, dit-elle, je n'ai plus besoin de votre confession, je sais tout.

Et comme il baissait les yeux.

– Il paraît que vous avez plus d'une peccadille sur la conscience, hein ? Du moins c'est l'opinion de votre fils...

– Madame...

– Et il paraît aussi que votre cousin le baron de Passe-Croix est dans le même cas...

Les rares cheveux du vicomte se hérissèrent.

– Chut ! dit la comtesse, je sais bien des choses allez, quand ils seront partis, nous

causerons.

Une heure après, Victor de Passe-Croix et son cousin étaient sortis de chez le traiteur.

La comtesse s'était levée et, abritée derrière la jalousie, elle les vit s'éloigner à pied dans la direction de la place de la Concorde.

Alors elle dit au vicomte :

– Regardez-moi bien en face ! croyez-vous que je puisse être une alliée pour vous ?

– Oui, balbutia le vicomte, que la suite de la conversation des deux jeunes gens avait épouvanté.

– Votre neveu vous accuse, votre fils vous méprise, une association mystérieuse vous poursuit, ajouta la comtesse ; enfin, la femme que vous aimez a horreur de vous... Eh bien ! je puis lutter avec tout ce monde-là, moi.

– Vous ! fit le vicomte, regardant cette femme, dont l'œil étincelait.

– Moi.

– Vous seriez mon alliée ?

– Oui.

– Mais... en échange...

– Ah ! en échange, dit la comtesse, je vous demanderai autre chose... Mais le moment n'est pas venu... Envoyez chercher une voiture et partons.

Madame d'Estournelle et M. de la Morlière montèrent dans un coupé de remise, qu'ils firent arrêter au coin du faubourg Saint-Honoré.

Là, madame d'Estournelle dit au vicomte :

– Venez demain soir à neuf heures, rue Blanche, 15 ; vous demanderez une veuve récemment arrivée de province, madame Durocher : c'est moi.

Le vicomte descendit et regagna son hôtel à pied.

– Où faut-il conduire madame ? demanda le cocher.

– Rue de la Michodière, répondit-elle.

La comtesse, un quart d'heure après, sonnait à la porte de cet appartement bizarre où nous avons

plusieurs fois déjà introduit nos lecteurs.

Un homme vint ouvrir. C'était l'homme aux lunettes bleues, l'homme au caban goudronné, celui qui avait essuyé les deux coups de pistolet de Victor de Passe-Croix.

– Vous êtes d'une exactitude merveilleuse, madame la comtesse, dit-il ; je ne vous attendais guère avant demain.

## LII

L'homme aux lunettes bleues fit entrer madame d'Estournelle dans la pièce du fond, celle qu'il appelait son cabinet.

Il lui avança un fauteuil près du feu et demeura respectueusement debout devant elle.

Elle eut un geste de vraie comtesse, – de comtesse réellement née.

– Asseyez-vous, monsieur, dit-elle, je vous en prie.

– Madame, lui dit l'homme aux lunettes bleues, nous nous sommes vus une heure à Belle-Isle : ce n'est point assez pour causer. Je n'ai pu que vous démontrer à la hâte que j'avais votre secret et que, si vous tentiez quelque chose sans mon consentement vous échoueriez...

La comtesse se mordit les lèvres. L'homme aux lunettes bleues continua :

– Je me suis donc borné à vous promettre la moitié de la succession de la baronne René, et dans l’avenir, la main d’Andrewitsch.

Ce nom fit battre le cœur de la comtesse.

– Enfin, je vous ai donné rendez-vous ici dans un délai de trois jours. Vous arrivez à la fin du deuxième, c’est merveilleux d’exactitude, et je vous en remercie.

Madame d’Estournelle fixait ses regards sur l’étrange personnage avec curiosité.

– Je ne vous ai reconnu qu’à la voix, dit-elle, tellement vous êtes changé.

Il se prit à sourire.

– Cela m’arrive tous les jours de changer de tournure, et même de visage, dit-il ; mais causons sérieusement. Je vous connais, madame la comtesse.

– Ah ! tout à fait ?

– J’ai joué au lansquenet avec vous il y a douze ou treize ans... Vous vous nommiez la Topaze.

La comtesse rougit et pâlit tour à tour.

– Faites-moi grâce de ces détails rétrospectifs, dit-elle.

– Un dernier, cependant ?

– Voyons !

– Un soir, il y a treize ans, vous étiez à cheval, au bois de Boulogne, aux environs de la porte Maillot. Votre cheval eut peur, s'emporta et se brisa la tête contre un arbre. Un jeune homme qui passait par là vous releva évanouie et vous mit dans un phaéton. Il vous reconduisit chez vous. Vous demeuriez alors rue de la Madeleine, à l'entresol.

– C'est vrai, dit madame d'Estournelle.

– Vous étiez fort bien logée, fort bien meublée, et le comte hollandais Van-Held se ruinait pour vous.

– Cela est vrai encore.

– Vous souvenez-vous du jeune homme qui vous reconduisit ?

– Attendez... oui, c'est un homme qui a

disparu. Selon les uns, c'était un marquis ; selon les autres un aventurier qui a laissé derrière lui un renom de terreur et d'audace ; on le nommait, je crois, Rocamboles.

– C'est moi, dit simplement l'homme aux lunettes bleues. Cet aveu, formulé avec un calme antique, produisit une impression solennelle et terrible sur la jeune femme.

– Madame, reprit cet homme, s'il a été au monde un homme audacieux entre tous, merveilleusement doué pour le mal entre tous, longtemps heureux entre tous, c'est moi...

» Pendant de longues années, j'ai été une puissance mystérieuse, occulte, une puissance qui faisait trembler. On me consultait et on me craignait. J'ai fait des mariages, j'en ai rompu ; j'ai rendu des pères à leurs fils, j'ai privé des fils de leurs pères ; je me débarrassais d'un homme comme d'une mouche ; je supprimais une famille du livre de l'humanité, comme on raye un mot d'un trait de plume.

» Eh bien ! j'ai été vaincu un jour, vaincu par une femme qui marchait le drapeau du devoir à la



main. Alors, je me suis repenti, et c'est pour cela qu'aujourd'hui je suis plus fort que vous.

Involontairement, la comtesse frissonnait. L'homme aux lunettes bleues poursuivit :

– Si vous voulez marcher avec moi, vous triompherez ; si vous essayez de me braver, vous serez brisée !

Madame d'Estournelle devint humble et murmura d'une voix tranquille :

– Pourquoi ne marcherais-je point avec vous, si vous devez tenir les promesses que vous m'avez faites ?

– Je les tiendrai.

– Alors...

La comtesse n'acheva pas. On entendit un coup de sonnette.

– Pardon, fit l'homme aux lunettes bleues, je suis à vous.

Il alla ouvrir et revint, tenant une lettre à la main.

– Voici qui vous concerne, madame, dit-il.

– Moi ! fit la comtesse avec un certain étonnement.

– C’est un petit rapport de ma police ordinaire. Écoutez...

Et il lut :

« La comtesse et son amie Émeraude sont arrivées avant-hier soir à Paris. Émeraude est allée directement chez elle ; la comtesse est descendue rue Blanche, 15, dans un petit appartement meublé, sous le nom de madame veuve Durocher. Madame Durocher est sortie le lendemain soir, à neuf heures, en fiacre. Elle est allée rue des Saints-Pères, mais elle n’est pas montée chez elle.

« Elle s’est contentée de voir s’il y avait de la lumière aux croisées de son appartement.

« L’absence de toute clarté aura fait supposer que ses gens étaient sortis, et que, suivant son habitude, le comte était au café ou dans quelque tripot.

« Elle est retournée rue Blanche.

« Aujourd’hui, la comtesse est sortie vers six

heures, en fiacre. Au moment où elle arrivait rue Saint-Lazare, elle a rencontré sur le trottoir un homme âgé qu'elle a fait monter auprès d'elle. Cet homme a été reconnu pour le vicomte de la Morlière.

« La comtesse et lui sont allés aux Champs-Élysées, ils ont dîné chez Ledoyen, dans un cabinet voisin de celui où dînaient Victor de Passe-Croix et Paul de la Morlière. »

L'homme aux lunettes bleues interrompit sa lecture et regarda madame d'Estournelle. La comtesse était stupéfaite.

– Vous avez une police admirable ! dit-elle avec un naïf enthousiasme.

– Et je compte bien vous utiliser, vous aussi, madame.

– Comment cela ?

Rocamboles s'assit :

– D'abord, il faut me dire dans quel but vous avez dîné avec le vicomte.

– Vous y tenez ?

– Énormément. Et tenez, madame, prenez garde ! Si vous ne vous ouvrez à moi tout entière, si je remarque dans vos réponses la moindre réticence, je vous abandonne...

Pour la première fois de sa vie, la comtesse avait rencontré un dominateur. Elle se sentait étouffer entre les griffes de ce sphinx à visage multiple, à déguisements infinis, et dont l'astuce féline dépassait tout ce qu'elle avait rêvé elle-même.

– Vraiment ! dit-elle, vous ne tiendriez pas vos promesses ?

– Non.

– Et vous mettriez vos menaces à exécution ?

– Oui.

L'accent de l'homme aux lunettes bleues glaça madame d'Estournelle.

– Écoutez-moi bien, continua-t-il. Le hasard, qui vous a jetée sur ma route comme un obstacle que j'étais chargé de supprimer, le hasard, dis-je, m'apporte une combinaison nouvelle : il fait de vous un instrument dont je crois pouvoir me

servir.

– Comment ?

– Mais, dites-moi d’abord pourquoi vous avez dîné avec le vicomte ?

– Je l’ai rencontré. Vous savez qu’il connaît mon mari ?

– Oui.

– La crainte qu’il ne trahît involontairement ma présence à Paris m’a fait l’aborder pour lui demander le silence.

– Bien. Après ?

– Il était bouleversé, il avait les yeux pleins de larmes. J’ai deviné que ce vieillard avait quelque immense douleur. Un sentiment de pitié...

– Bah ! interrompit l’homme aux lunettes bleues avec cynisme, dites un sentiment de curiosité, ce sera plus juste...

– Soit. J’ai deviné qu’il était amoureux.

– Parbleu ! il sortait de chez Saphir, qui l’a rudoyé.

– Comment savez-vous cela ?

– Je sais tout.

– Singulier homme, murmura la comtesse d'Estournelle.

Et elle continua :

– Nous sommes allés chez Ledoyen. Je lui avais promis d'amener à ses pieds, réduite et repentante, la fille qui le malmenait. Chez Ledoyen, comme vous le dit le rapport de votre agent, le fils du vicomte et Victor sont venus dîner dans un cabinet voisin.

– Avez-vous entendu leur conversation ?

– Oui.

Et la comtesse raconta ce qu'elle avait entendu.

– Eh bien ! madame, dit alors l'homme aux lunettes bleues, un mot va éclairer pour vous d'une façon tout inattendue la situation. Les hommes mystérieux qui vous poursuivent et dont je suis l'agent, sont les mêmes qui poursuivent M. le vicomte de la Morlière et Victor de Passe-Croix.

La comtesse fit un mouvement. Rocambole

continua :

– Le baron, le vicomte, et leur cousin le marquis de Morfontaine ont, comme vous, volé un héritage. Voyez si vous voulez nous servir ou faire cause commune avec eux.

La comtesse fronçait le sourcil.

– Vous vous taisez ? reprit l’homme aux lunettes bleues. Eh bien ! je vous donne jusqu’à demain. Demain à dix heures du soir, j’aurai l’honneur de me présenter chez vous. Nous signerons la paix ou nous recommencerons la guerre.

– Soit, dit la comtesse en se levant ; à demain monsieur.

L’homme aux lunettes bleues la reconduisit avec toutes les marques du plus profond respect. Puis, quand elle fut partie, il revint s’adosser à la cheminée de son cabinet de travail et demeura longtemps pensif.

– Elle est très forte cette petite femme-là, se dit-il enfin. Elle a du calme, de la présence d’esprit, et pour peu que ces beaux messieurs du

Clair de Lune se jettent encore au travers de mes combinaisons, elle finira par nous rouler.

Décidément, j'ai eu tort de lui laisser le temps de réfléchir.

Et l'homme aux lunettes bleues écrivit cette note : « Faire suivre plus que jamais la comtesse d'Estournelle, surtout d'ici à demain soir... »



## LIII

Nous avons laissé Andrewitsch enfermé dans la cave taillée dans le roc sous la hutte de la falaise, à Belle-Isle. Le premier moment fut terrible pour lui.

Il se trouvait brusquement plongé dans les ténèbres, abandonné et sans doute victime de quelque infâme guet-apens.

Il cria d'abord, frappa contre la porte à coups de pied et essaya de l'ébranler. La porte résista.

Il appela, on ne lui répondit pas. Pendant une heure, en proie à une sorte de folie furieuse, il battait de sa tête les murs de son cachot. Puis il se calma, ses nerfs crispés se détendirent : il éprouva comme une lassitude physique générale qui lui permit de réfléchir et de se demander quels étaient les hommes qui venaient de le faire tomber dans un piège et ce qu'ils voulaient de lui.

Deux versions probables s'offrirent à son esprit.

Cet homme, qui le connaissait si bien et se disait un des amis du capitaine Grain-de-Sel, n'était-il pas plutôt ce personnage mystérieux et terrible qui poursuivait madame Durocher de son amour ?

Ou bien ces hommes réunis n'étaient-ils pas les âmes damnées du comte d'Estournelle ?

Cette dernière supposition lui fit dresser les cheveux sur la tête.

S'il en était ainsi, nul doute qu'il ne fût condamné à mourir de faim au fond de cette cave.

Le reste de la nuit s'écoula pour le jeune homme au milieu d'angoisses inexprimables, de folles terreurs et de mornes désespoirs.

Enfin, un rayon blanchâtre glissa tout à coup au fond de la cave, par une étroite meurtrière pratiquée dans le rocher.

C'était le jour qui venait. Andrewitsch respira un peu.

Puis quelques minutes après, il crut entendre

du bruit, prêta l'oreille et distingua un pas lent et mesuré qui paraissait descendre les marches qui conduisaient à sa prison.

En effet, ces pas s'arrêtèrent derrière la porte ; une clef pénétra dans la serrure, et tout à coup le mince filet de lumière qui venait de la meurtrière fut absorbé tout entier dans le rayonnement d'une lampe.

Un homme venait d'apparaître sur le seuil du caveau.

C'était celui qui avait si rudement appréhendé Andrewitsch au collet, pendant la nuit, – c'était le faux pilote au caban goudronné.

– Ah ! misérable ! s'écria le jeune prisonnier russe.

Le faux pilote entra, poussa la porte derrière lui, posa sa lampe à terre et s'assit sur une futaille vide. Puis il mit un doigt sur sa bouche et dit à Andrewitsch :

– Chut ! ne vous fâchez pas ; je viens vous délivrer... Seulement, je veux causer avec vous auparavant.

– Vous venez me délivrer ! s'écria Andrewitsch.

– Oui.

– Bien vrai ? Vous allez me faire sortir d'ici ?

– Je viens vous chercher.

– Mais ce n'est pas pour me conduire dans une nouvelle prison ?

– Non. C'est pour vous remettre une permission du commandant de place, qui vous autorise à vous rendre à Paris.

Andrewitsch poussa un cri de joie qui fit trembler les voûtes de la prison.

– Je gage, reprit en souriant le faux pilote, que vous m'aviez pris pour un assassin ?

– Dame !

– Stipendié par le comte d'Estournelle ?

La physionomie d'Andrewitsch n'exprima que trop bien que son interlocuteur avait touché juste. Celui-ci reprit :

– Si vous allez à la villa, vous n'y trouverez plus madame Durocher.

- Pourquoi ?
- Elle vient de partir ?
- Partie ! s'écria Andrewitsch tout désolé ; elle est partie !
- Ce matin même, à bord du bateau à vapeur.
- Mais où va-t-elle ?
- À Paris.
- Mais, dit Andrewitsch, elle n'a pu partir sans vous dire...
- Elle m'a remis une lettre pour vous : la voici.

Le faux pilote tendit au jeune homme un petit billet ambré et satiné qu'il ouvrit avec empressement :

« Allez à Paris, mon ami, disait madame Durocher, nous nous retrouverons. Descendez rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Hambourg, et attendez de mes nouvelles. »

- Vous voyez que je ne vous mens pas, dit le faux pilote.
- Mais, enfin, demanda Andrewitsch,

pourquoi m'avez-vous empêché, hier, d'aller au cottage ?

– Pour vous sauver.

– Je courais donc réellement un danger de mort ?

– Un homme était aposté dans le jardin, qui devait vous tuer.

– Qui sait ?

Et le jeune homme eut un fier sourire aux lèvres et un éclair dans les yeux.

– Mais, reprit le faux pilote, nous n'avons pas le temps de nous occuper de toutes ces choses-là. Songeons au plus pressé. Vous allez me suivre.

– Bon !

– Quand vous serez hors de la hutte, vous vous en irez tout droit à Locmaria.

– Et puis ?

– Là, vous vous présenterez à l'officier du port, votre permission à la main.

– Où est cette permission ?

– La voici. C’est un passeport en règle ; quand il l’aura visée, vous vous embarquerez à bord d’un chasse-marée qui va partir pour Nantes. Ah ? un instant, fit le faux pilote, j’oubliais l’essentiel. Le capitaine Grain-de-Sel et ses amis ont pensé que vous auriez besoin d’argent. Ils m’ont chargé de vous remettre ce porte-monnaie. Il contient deux mille francs. À Paris, on vous fera parvenir ce qui pourra vous être nécessaire.

– Comme avance sur mon héritage ? demanda Andrewitsch avec fierté.

– Naturellement.

Le faux pilote ouvrit la porte de la cave, prit sa lampe et dit au jeune homme :

– Suivez-moi, et prenez garde, les marches sont un peu glissantes.

Il passa le premier et tint sa lampe en arrière, de façon à éclairer la marche d’Andrewitsch.

Lorsque celui-ci fut hors de l’escalier souterrain et se trouva dans la chambre qui formait le rez-de-chaussée tout entier de la hutte, il constata que les deux hommes de la veille

avaient disparu.

Mais comme il passait près du lit, il entendit un ronflement sonore.

– Qu'est-ce que cela ? fit-il en écartant brusquement les rideaux du lit.

Il vit un jeune homme qui dormait tout vêtu, étendu sur le dos, et il recula d'un pas.

Il avait reconnu le voyageur qui la veille, en quittant le bateau à vapeur, était descendu à l'auberge du *Renard d'or*.

– Quel est cet homme ? demanda Andrewitsch.

– C'est celui qui devait vous tuer, répondit le pilote.

Il le prit par le bras et l'entraîna hors de la hutte.

– Mais cet homme...

– Chut ! c'est un mystère... Partez ! le chasse-marée dérape dans une heure.

Et il le poussa sur le chemin de Locmaria, et ferma la porte de la hutte.



Cinq heures après, Andrewitsch arrivait à Nantes.

Là, il se débarrassa de la tunique verte des prisonniers russes et acheta des vêtements.

Le soir même, il prit le train express et partit pour Paris, où il arriva le lendemain matin.

Le billet de madame Durocher l'engageait à descendre à l'hôtel de Hambourg. Andrewitsch n'eut garde d'oublier cette recommandation.

Il se fit donc conduire rue Saint-Honoré, demanda une chambre et se coucha.

Réveillé vers midi, il se mit à la fenêtre et se prit à considérer avec une sorte d'enivrement ce flot mouvant de passants qui allait et venait sur les deux trottoirs de la rue Saint-Honoré.

Il aspirait l'air parisien avec délices. Il éprouvait toutes les joies de l'exilé enfin rendu à sa patrie.

Tout à coup on frappa à sa porte : c'était le garçon de l'hôtel qui lui apportait une lettre.

Cependant il n'avait point encore donné son nom au bureau, et il se croyait parfaitement

inconnu.

L'enveloppe de la lettre était blanche, du reste, et ne portait aucune suscription.

– Monsieur, lui dit le garçon, on m'a chargé de vous remettre cette lettre. C'est un domestique en livrée qui vient de l'apporter et qui a dit que c'était pour un jeune voyageur arrivé ce matin par le train de Nantes. C'est bien vous, n'est-ce pas ?

– Probablement, dit Andrewitsch en ouvrant la lettre.

La lettre était signée : « *Un ami du capitaine Grain-de-Sel* » et ainsi conçue :

« Monsieur le baron René est instamment prié de ne point sortir en plein jour jusqu'à nouvel ordre. S'il veut prendre l'air le soir, on lui conseille de sortir en voiture et d'éviter les quartiers trop fréquentés. »

– Ils ont raison, pensa Andrewitsch. Cependant je voudrais bien voir le vieux Baptistin.

Andrewitsch fut cependant fidèle à la consigne qu'on lui donnait. Il demeura seul dans sa

chambre et s'y fit servir à dîner.

Le soir, il alla se promener au Luxembourg.

Le lendemain, il tint même conduite.

Pourtant il commençait, vers la fin du troisième jour à trouver étrange que ses mystérieux protecteurs ne lui donnassent point signe de vie, lorsqu'il entendit frapper à sa porte, comme dix heures sonnaient.

Il courut ouvrir, et jeta un cri de joie...

\*

Madame d'Estournelle, en quittant l'homme aux lunettes bleues, ne rentra point dans le petit appartement qu'elle occupait rue Blanche, sous le nom de madame veuve Durocher.

Elle n'alla pas non plus chez Émeraude, qui, on le sait, demeurait rue Olivier. Elle s'en alla à pied, tout le long des boulevards, son voile soigneusement baissé, mais regardant au travers pour voir si elle n'était point suivie.

Deux ou trois fois elle traversa la chaussée et changea de trottoir, puis elle entra dans une rue perpendiculaire au boulevard, la suivit un moment, en prit une transversale et se trouva ainsi derrière l'Opéra, c'est-à-dire dans la rue Rossini.

La rue était déserte. Un fiacre seul stationnait au bas de ce passage voûté qui conduit aux galeries de l'Opéra, madame d'Estournelle se jeta vivement dans le véhicule.

– Mais je suis retenu, madame, dit le cocher.

– Même pour vingt francs ?

Ce mot fut magique. Le cocher fut superbe, il prit son fouet et dit :

– Où allons-nous ?

– Au théâtre...

Le fiacre partit. Madame d'Estournelle était à peu près sûre de n'être point suivie.

Elle allait au théâtre d'Émeraude, où, elle en était sûre, elle rencontrerait l'actrice.

Bien qu'Émeraude fût en congé, elle allait

passer souvent une heure ou deux au foyer des artistes.

Elle avait écrit le matin un petit mot à la comtesse pour l'avertir qu'elle y serait le soir.

Madame d'Estournelle se glissa dans le couloir un peu sombre de l'entrée des artistes, arrêta un garçon au passage, et lui dit :

– Voulez-vous prier madame Olympe de descendre ? C'est pour une affaire pressée.

Le garçon monta ; deux minutes plus tard Émeraude descendit.

– C'est moi, lui dit la comtesse. As-tu toujours ta petite maison de la barrière du Trône ?

– Toujours.

– Y vas-tu quelquefois ?

– Jamais. Ma femme de chambre, tu sais ma vieille Joséphine, y va tous les jours ouvrir les croisées et épousseter.

– Alors tu vas me prêter ta maison.

– Tiens ? fit Émeraude, je dois justement avoir une clef dans ma loge.

Elle remonta en courant, laissant la comtesse dans le couloir, et elle revint avec la clef.

– Adieu, merci !

– Tu repars ?

– En hâte.

– Mais où vas-tu ?

– Voir Andrewitsch.

La comtesse remonta en voiture, et se fit conduire rue Mondovi.

Là, elle mit vingt francs dans la main du cocher, et lui dit :

– Vous aurez vingt autres francs si vous m’attendez ?

Elle mit pied à terre et alla rue Saint-Honoré, passa comme une ombre devant le concierge de l’hôtel où était descendu Andrewitsch, et rencontrant une femme de service dans l’escalier, elle lui demanda hardiment :

– Quel est donc le numéro de la chambre du jeune homme arrivé de Nantes il y a trois jours ?

– Numéro 7.

– Merci !

La comtesse passa, monta au troisième étage, s’orienta, grâce à un bec de gaz, et trouva la porte du numéro 7. Elle frappa.

– Entrez ! dit une voix qui lui fit battre le cœur.

Elle avait reconnu la voix d’Andrewitsch. Le jeune homme vint ouvrir lui-même, et ce fut alors qu’il jeta un cri de joie.

– Vous ici, madame ! ah ! que vous êtes bonne, dit-il.

– Mon ami, dit la comtesse, j’avais hâte d’être à Paris, pour vous voir d’abord, pour vous arracher ensuite à une infâme machination.

– Que voulez-vous dire, madame ? demanda Andrewitsch stupéfait.

– Je ne puis m’expliquer ici. Mais il faut que je vous parle ce soir même.

– Où ?

Elle sembla réfléchir.

– Vous sortez tous les soirs ? dit-elle.

- Oui, madame.
- Comptez-vous sortir ce soir ?
- Sans doute.
- Où deviez-vous aller ?
- Aux Tuileries.
- Eh ! bien, dans un quart d’heure, à la grille qui fait face à la place Vendôme.

Et elle s’esquiva avant qu’Andrewitsch eût eu le temps de répliquer ou de faire la moindre objection.

Elle passa, son voile baissé, devant la loge.

C’était un dimanche ; le concierge était seul et sommeillait. La rue Saint-Honoré était à peu près déserte.

La comtesse gagna à pied la rue de Rivoli et se glissa sous les arcades.

Dix minutes après, elle vit arriver Andrewitsch.

Andrewitsch était enveloppé dans un grand paletot brun, dont il avait relevé le collet, et qui lui couvrait une partie du visage.



Il tombait une pluie fine, serrée, pénétrante, et qui avait forcé les rares passants à se réfugier sous les arcades.

La comtesse reconnut le jeune homme à sa démarche, mais, avant de l'aborder, elle s'assura que personne ne la suivait.

Elle lui mit la main sur l'épaule et lui dit vivement :

– Venez !

Andrewitsch la suivit.

La voiture que la comtesse avait prise stationnait toujours rue Mondovi. Elle en ouvrit la portière et dit au cocher :

– Barrière du Trône !

Andrewitsch tombait d'étonnement en étonnement.

– Venez toujours, venez ! disait la comtesse. Pour que je me hasarde à vous confier ce que j'ai à vous dire, il faut que nous soyons seuls, entre quatre murs.

» Le cocher qui nous conduit est déjà trop près

de nous.

– Mon Dieu ! fit Andrewitsch, comme vous m'intrigueriez, si je n'étais si heureux d'être auprès de vous !

Elle lui laissa prendre ses mains et les baiser avec transport. Andrewitsch continua :

– Mais au moins vous m'expliquerez, madame, pourquoi cet homme s'est emparé de moi, m'a empêché d'aller au rendez-vous que vous m'aviez donné, et...

Elle lui mit la main sur la bouche.

– Encore un mystère, dit-elle ; mais rassurez-vous, tout s'expliquera.

Le coupé de remise marchait comme le vent. La promesse des vingt francs de gratification, stimulait le zèle du cocher et donnait des ailes au cheval.

Après avoir suivi la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine, le véhicule traversa la place de la Bastille, et, bientôt après, il arrivait à la barrière.

Là, M<sup>me</sup> d'Estournelle descendit :

– Suivez-moi toujours ! dit-elle au jeune prisonnier russe. Elle se mit à marcher rapidement et gagna l’ancien mur de ronde. À trois cents pas de distance, elle s’arrêta.

Elle avait devant elle une petite maison à un étage, dont les volets étaient fermés et qui paraissait inhabitée.

Elle tira une clef de sa poche, l’introduisit dans la serrure, la clef tourna et la porte s’ouvrit.

Andrewitsch, qui se tenait derrière elle, se trouva alors dans un corridor sombre.

– Où sommes-nous donc ? fit-il.

– Chez moi, ou plutôt dans la maison d’une amie, répondit-elle. Prenez ma main et venez...

Elle l’entraîna dans l’obscurité et referma la porte.

La comtesse était venue autrefois dans cette maison, elle en connaissait tous les *êtres*, comme on dit.

Au bout du corridor, elle tourna à droite et posa le pied sur la première marche d’un petit escalier tournant.

Andrewitsch la suivait toujours, de plus en plus étonné.

À la trentième marche, la comtesse s'arrêta et poussa une porte devant elle.

– C'est ici, fit-elle. Maintenant, attendez ; il faut que nous y voyions clair.

Elle fit deux pas, jusqu'à la cheminée sans doute. Andrewitsch entendit un frottement, puis il vit jaillir un éclair.

La comtesse alluma une bougie, dont la flamme éclaira soudain le lieu où se trouvait Andrewitsch.

C'était un joli petit salon, meublé avec un goût exquis, orné de tableaux et d'objets d'art, un bijou perdu au milieu du plus pauvre et du plus reculé des quartiers de Paris.

La comtesse posa la bougie sur la cheminée, ferma la porte, puis elle vint à Andrewitsch et le fit asseoir auprès d'elle sur un tête-à-tête.

– Mon ami, lui dit-elle alors, avez-vous du courage ?

– Vous savez que je mourrais pour vous,

répondit le jeune homme avec enthousiasme.

– Il faut, au contraire, que vous viviez... que vous viviez, répéta-t-elle, malgré l’aveu que je vais vous faire.

– Mon Dieu ! fit-il, qu’allez-vous donc m’apprendre, madame ?

– M’aimez-vous ?

– Comme un fou.

– Et vous avez songé à m’épouser ?

– J’y songe toujours.

– Cependant...

– Oh ! ma résolution est prise.

– Si c’était impossible ?

– Rien n’est impossible. D’ailleurs, si vous le voulez, qui donc pourrait s’y opposer ?

– La fatalité !

Andrewitsch se leva tout pâle et regarda la comtesse.

– Expliquez-vous, madame, expliquez-vous, de grâce ! fit-il.

– Mon ami, dit-elle encore, je ne puis être votre femme... je suis celle d'un autre... je suis mariée !...

Andrewitsch poussa un cri et chancela comme frappé à mort...

– Allons ! pensa la comtesse, il m'aime assez pour m'appartenir tout entier !...

## LIV

La comtesse prit les mains d'Andrewitsch dans les siennes :

– Allons ! enfant, lui dit-elle, soyez fort, soyez raisonnable... je n'aime pas mon mari... et je vous aime !...

Il la regardait avec égarement et chancelait toujours.

– Gaston, reprit-elle, je hais mon mari parce qu'il est indigne de mon amour, parce que je ne veux point être la complice de ses crimes.

Andrewitsch tressaillit.

– De quels crimes parlez-vous, madame ?

– Mon mari, répondit-elle, est un voleur d'héritage.

Le jeune homme fit un mouvement.

– Écoutez, écoutez encore, continua-t-elle ; je

suis une pauvre femme malheureuse et calomniée ; on a dit de moi que j'étais une créature perdue, et bien des gens me croiront coupable...

Elle prit sa tête à deux mains et deux grosses larmes jaillirent de ses doigts.

Or, dans toutes ces paroles, il y avait pour Andrewitsch une incohérence bizarre.

– Une femme perdue, vous, fit-il avec une explosion d'indignation ; qui donc a pu dire cela ?

Elle fixa sur lui ses yeux noyés de larmes :

– Vous ! dit-elle.

Le ciel s'écroulant sur la tête d'Andrewitsch ne l'eût pas écrasé plus complètement que ce simple mot. Il regarda la comtesse d'un œil hébété, et balbutia :

– Voilà que je ne comprends plus. Vous devez être folle !

– Plût à Dieu ! fit-elle, car les fous n'ont pas conscience de la douleur.



– Moi ! reprit-il, moi !... je vous ai traitée de...

La comtesse se redressa, parut faire sur elle un effort surhumain, et regardant Andrewitsch en face :

– Monsieur le baron Gaston René, dit-elle, je me nomme la comtesse d'Estournelle !

Andrewitsch ferma les yeux et crut qu'il allait mourir.

La comtesse le soutint dans ses bras, et cette fois, obéissant à un véritable élan de passion, elle l'étreignit avec une sorte de rage :

– Tue-moi ! dit-elle, mais ne me méprise point ! S'il est vrai que l'amour réhabilite, je suis désormais sans tache, car je t'aime !

Il y avait un tel accent de passion vraie dans ces paroles, une émotion si grande dans la voix qui les prononçait, une attitude si suppliante et en même temps si désespérée dans toute la personne de la comtesse, qu'Andrewitsch s'écria :

– Vous êtes un ange !

Il se mit à genoux devant elle.

– Pardonnez-moi, murmura-t-il.

Elle eut un cri de joie, le reprit dans ses bras et l’y serra avec transport.

– Vous ne me méprisez donc pas, mon Gaston bien aimé ? s’écria-t-elle.

– Vos larmes me disent que vous êtes la meilleure des femmes.

– Vous ne me haïssez donc point ?

– Je vous aime !...

Elle le fit rasseoir auprès d’elle et continua :

– Maintenant que vous savez bien que je ne suis pas la complice de ce misérable dont, hélas ! je porte le nom, il faut que je vous dise ce que j’ai fait pour vous.

– Parlez, madame.

– Mon mari avait eu l’habileté de me persuader que vous étiez bien le vrai Andrewitsch, c’est-à-dire le fils du Cosaque. Dès lors, il m’avait paru tout naturel de ne point nous laisser dépouiller de l’héritage de la baronne René par un aventurier.

» Mais j'ai su la vérité plus tard.

– Comment ?

– Par l'homme qui vous a empêché de venir au cottage dans la nuit où je vous y attendais. Mon mari, que j'avais fui, avait retrouvé mes traces...

– Et quand vous avez su la vérité ?

– J'ai voulu vous voir. Je suis allée à Belle-Isle. Après vous avoir vu, je vous ai aimé... et du jour où je vous ai aimé, j'ai fait le serment de vous rendre votre héritage. Demain je verrai la baronne ; je lui dirai tout... et, le soir même, je vous conduirai chez elle...

Andrewitsch la regardait avec admiration.

– Mais votre mari ? fit-il.

– Je le confondrai devant la baronne, s'il le faut !

– Mon Dieu ! murmura le jeune homme, qui fut pris d'un accès de générosité sublime, vous avez une enfant, madame ?

– Oui, ma fille qui sera, je l'espère, honnête et pauvre comme sa mère.

– Eh bien ! si je vous demandais une grâce, me la refuseriez-vous ?

– Parlez...

– Si je vous suppliais d’accepter, pour cette enfant, la moitié de ce que mon aïeule me donnera ?

– Oh ! le plus généreux des hommes ! s’écria-t-elle en lui serrant les mains avec transport.

Andrewitsch passa une heure aux genoux de M<sup>me</sup> d’Estournelle, lui baisant les mains et lui disant ces mille folies éloquentes qu’inspire l’amour.

Mais enfin la comtesse se leva.

– À présent lui dit-elle, causons raison. Il est tard. L’heure de nous séparer est venue.

– Déjà ? fit-il.

Elle eut un sourire à travers ses larmes, et continua :

– Malgré la recommandation qui vous a été faite de ne point vous montrer en plein jour, vous êtes demeuré une demi-heure à votre fenêtre,

hier.

– C'est vrai.

– Mon mari, et quatre ou cinq mauvais sujets qui lui obéissent aveuglément, ont appris votre présence à Paris, il ne faut donc pas rentrer à votre hôtel.

– Mais... où aller ?

– Rester ici.

– Ici ? fit-il étonné.

– Cette maison est à notre disposition. Nous sommes dans un quartier perdu. Nul ne vous y trouvera.

– Soit, dit Andrewitsch. Ordonnez, je vous obéirai.

Elle lui fit visiter la maison. Au-delà du salon, il y avait une petite chambre à coucher, coquette, parfumée, et dans laquelle le jeune homme entra en soupirant.

Dix minutes après, la comtesse remontait en voiture sur la place du Trône.

– Je crois, maintenant, se dit-elle, que je puis

tenir tête à l'ex-marquis de Chamery et prendre sous ma protection le vicomte de la Morlière. C'est un homme de ressources, il trouvera moyen de me débarrasser de mon mari.

Lorsque la comtesse arriva sur le boulevard Beaumarchais, elle descendit dans un cabinet de lecture et demanda une plume et de l'encre. Elle écrivit au vicomte de la Morlière le billet suivant :

« Mon cher allié, je prends la liberté d'avancer notre rendez-vous. Venez demain matin, avant neuf heures, 15, rue Blanche. J'ai de bonnes nouvelles à vous donner. »

La comtesse avisa un commissionnaire qui regardait les estampes d'un air niais, à la porte du cabinet de lecture.

Elle lui mit deux francs dans la main et lui confia sa lettre.

Puis, elle rentra chez elle à pied.

La comtesse s'était installée rue Blanche d'une façon fort modeste ; elle avait pris une servante qui cumulait les fonctions de cuisinière

et de femme de chambre.

Il était près de minuit, M<sup>me</sup> d'Estournelle se mit au lit et ne parvint que difficilement à fermer l'œil.

À sept heures du matin, elle dormait profondément lorsqu'elle fut éveillée en sursaut par un vigoureux coup de sonnette.

– Serait-ce déjà M. de la Morlière, se dit-elle en passant un peignoir à la hâte.

La bonne arriva, disant :

– Madame, c'est le monsieur de la rue de la Michodière.

Elle tressaillit.

– Que peut-il me vouloir si matin ? pensa-t-elle.

Elle donna l'ordre de le faire entrer au salon, et elle termina rapidement sa toilette du matin.

Quand elle entra dans le salon, elle vit assis sur un canapé un homme jeune encore, à la taille élégante, portant un habit boutonné jusqu'au menton, de petites moustaches cirées avec soin,

et ayant la tournure d'un officier.

Ce personnage ne ressemblait pas plus à l'homme aux lunettes bleues, que l'homme aux lunettes bleues ne ressemblait au faux pilote de Belle-Isle-en-Mer, affublé d'un caban goudronné.

– Excusez-moi, chère madame, dit-il avec un ton parfait de courtoisie, de me présenter chez vous à une heure encore indue.

– Il est vrai, dit-elle, le regardant avec hésitation.

– Je gage, fit-il en souriant, que vous ne me reconnaissez pas, bien que nous nous soyons vus hier soir ?

– Je ne reconnais que votre voix.

– C'est suffisant. En revanche, je dois vous rappeler vaguement le marquis de Chamery, n'est-ce pas ?

– Un peu...

– Alors, causons. Je vous demandais donc pardon, madame, de vous avoir fait lever aussi matin. Mais c'est que je tenais à vous voir avant l'arrivée du vicomte de la Morlière.



La comtesse fit un mouvement ; mais elle répondit :

– Oh ! vous aviez le temps, je ne compte sur lui que ce soir.

– Bah ! vous lui avez donné rendez-vous pour neuf heures du matin.

– Moi ! exclama la comtesse, essayant de payer d’audace.

– Dame ! voilà votre lettre.

Et le bizarre personnage mit sous les yeux de M<sup>me</sup> d’Estournelle la lettre que la veille au soir elle avait écrite à M. de la Morlière.

Puis il ajouta :

– Le commissionnaire à qui vous l’avez remise est un de mes agents. Il vous a suivie depuis ma porte jusqu’au théâtre de \*\*\*, du théâtre à la rue Saint-Honoré, de la rue Saint-Honoré à celle de Rivoli.

« Il vous a vue monter en voiture avec Andrewitsch, que vous avez laissé à la barrière du Trône dans la petite maison de votre amie Émeraude.

– Mais tout cela est affreux ! murmura la comtesse stupéfaite.

– Madame, reprit froidement l’interlocuteur de la comtesse, jouons cartes sur table ; est-ce la paix, est-ce la guerre que vous voulez ?

– La paix ! dit-elle, car je vois que je ne suis point de force à lutter avec vous.

– Êtes-vous sincère ?

– Mon intérêt me fait un devoir de le devenir.

– Ainsi, vous allez devenir mon instrument ?

– Oui, si vous devez tenir les promesses que vous m’avez faites à Belle-Isle-en-Mer.

– Je les tiendrai.

– Ainsi, je dois vous sacrifier le vicomte de la Morlière ?

– C’est-à-dire que vous devez être mon bras droit, la main vengeresse qui le frappera.

– Comment ?

– Je vous le dirai en temps et lieu opportuns, madame.

L'homme de la rue de la Michodière se leva.

– Comment ! fit la comtesse, vous partez déjà ? Et sans me laisser d'autres instructions ?

– Je reviendrai vous voir.

– Quand ?

– Ce soir, avant huit heures.

– Mais que dirai-je au vicomte ?

– Je vous verrai avant son arrivée. Je crois que vous ferez bien de rentrer au domicile conjugal demain matin.

– Pourquoi ?

– C'est mon plan de bataille.

– Singulier homme ! dit la comtesse.

– Ah ! un mot encore...

– Voyons ?

– Je vous défends de sortir aujourd'hui.

– Pas même pour aller chez Émeraude ? je lui ai promis d'aller la voir.

– Écrivez-lui que vous êtes malade.

– Mais vous voulez donc me rendre esclave ?

fit-elle avec impatience.

– Jusqu’à ce que vous ayez vu M. de la Morlière.

– Mais, Andrewitsch...

– Il vous attendra.

L’homme de la rue de la Michodière s’en alla, après avoir baisé fort respectueusement la main de M<sup>me</sup> d’Estournelle. Il était venu à pied ; il descendit à pied rue Saint-Lazare et entra chez Saphir.

Le concierge, qui le vit sonner à la porte de la pécheresse, lui dit en souriant :

– Si vous croyez que cette dame se lève si matin, vous vous trompez...

– Elle se lèvera pour moi, répondit-il en sonnant avec l’assurance d’un homme qui a l’habitude de voir toutes les portes s’ouvrir devant lui.

En effet, la bonne vînt ouvrir.

– Mais, monsieur, dit-elle, il est huit heures du matin à peine.

– C’est vrai.

– Et madame...

– Madame va me recevoir sur-le-champ si tu lui dis mon nom.

– Mais elle dort...

– Éveille-la.

Le ton de Rocambole était impérieux. La soubrette le fit entrer au salon. Puis, au moment de pénétrer dans la chambre de sa maîtresse :

– Le nom de monsieur ?

– John.

La soubrette demeura stupéfaite et regarda le visiteur.

– Mais c’est un nom de groom, cela ? dit-elle en pinçant les lèvres.

– Peu importe ! Annonce-moi.

Trois minutes après, la servante rouvrit la porte.

– Entrez, dit-elle.

Rocambole franchit le seuil de la chambre à

coucher et aperçut Saphir dans son lit, mais dressée sur son séant et les épaules couvertes d'une palatine. Elle attacha sur lui un regard effrayé.

– Que me voulez-vous encore ? fit-elle ; faut-il que je retourne dans ma prison du faubourg Saint-Germain ?

– Non, ma chère.

Et Rocambole s'assit au chevet de Saphir et lui prit la main.

– Ma petite, dit-il, tu sais ce qui a été convenu entre nous à la Charmerie ?

– Je sais, répondit Saphir, que vous êtes l'âme damnée de gens qui poursuivent le père de mon cher Paul... et que vous m'avez juré que jamais il n'arriverait malheur à Paul si je vous obéissais...

– C'est cela même.

– Que venez-vous donc m'ordonner encore ? demanda-t-elle.

– Pendant trois mois, j'ai voulu que tu te dérobaisses à tous les regards, afin que le vicomte perdît ta trace. Puis, un jour, je t'ai rendu la

liberté et tu es revenue ici.

– Aussi le vicomte est-il venu le lendemain.

– Je le sais. Hier, à six heures du soir. Est-ce exact ?

– Oui. Comment le savez-vous ?

– Comme je sais toute chose.

– Eh bien ! faut-il le fuir encore ?

– Au contraire.

– Hein ?

Et Saphir regarda de nouveau son visiteur avec curiosité.

– Bon ! dit-elle, expliquez-vous, alors, car je ne comprends plus rien.

– Tu comprendras. Écoute bien. Ce soir, tu te tiendras prête à sortir à huit heures précises.

– Après ?

– Tu feras une toilette séduisante. Tu seras belle comme si tu allais voir ton cher Paul.

– Ensuite ?

– À huit heures, je viendrai te chercher et je

t'emmènerai.

– Où donc ?

– À deux pas d'ici, chez une jeune veuve M<sup>me</sup> Durocher. C'est une amie de M. de la Morlière.

– Et le vicomte y viendra ?

– Oui.

– Et que faudra-t-il lui dire ? demanda-t-elle.

– Tu feras ce que te demandera M<sup>me</sup> Durocher, c'est une amie à *nous*.

Il souligna ce dernier mot.

– C'est bien, murmura Saphir, j'obéirai.

L'homme aux lunettes bleues s'en alla.

– Ah ? dit-il, quand il fut sur le seuil de la chambre, j'oubliais de te faire une recommandation.

– Parlez.

– Paul viendra te voir, sans doute, comme hier...

– Comment ! vous savez aussi qu'il est venu !



– Je sais qu’il était là, dans ce cabinet, tandis que son père...

– Oh ! cet homme est sorcier ! s’écria Saphir avec terreur.

– Soit. Donc si Paul vient te voir, voici ce que je te conseille. Tu ne lui diras pas un mot de ma visite ; tu te garderas bien de lui confier que tu dois voir son père ce soir. Une indiscretion de ta part pourrait lui porter malheur...

La manière dont l’homme aux lunettes bleues accentua cette phrase donna le frisson à Saphir.

– C’est bien, dit-elle. Je vous jure que je serai muette.

– Bien. À ce soir.

Et Rocambole franchit le seuil de la chambre à coucher de Saphir et gagna l’escalier.

## LV

À peu près à l'heure où l'homme aux lunettes bleues sortait de chez Saphir et rentrait chez lui, une voiture de place suivait la rue Lafayette, venant du chemin de fer du Nord.

Des malles de femmes et une valise étaient sur l'impériale.

Dans l'intérieur, une jeune femme et un homme jeune encore, tous deux en costume de voyage, causaient.

– Eh bien ! ma chère amie, disait le baron Gontran de Neubourg, car c'était lui, j'espère qu'à présent vous allez me rendre ma liberté ?

– Pas encore, baron.

– Comment ! pas encore ?

– Je vais d'abord vous emmener chez moi, mon cher ami.

– Et après ?

– Après, je réfléchirai.

Gontran eut un sourire tout à fait énigmatique et répondit :

– Vous vous donnez bien du mal pour rendre service à vos amis.

La cantatrice tressaillit, et le regarda fixement.

– Que voulez-vous dire ?

– Oh ! rien.

– Vos paroles cachent cependant un sens mystérieux.

– Si l'on veut. Ainsi nous allons chez vous, chère amie ?

– Oui.

Gontran tira un étui de sa poche et alluma tranquillement un cigare.

Le coupé de remise roulait maintenant rue Saint-Lazare ? bientôt il remonta la rue Blanche, et s'arrêta enfin devant l'hôtel de la cantatrice.

La porte s'ouvrit ; la femme de chambre, prévenue par la sonnette du suisse, vint au-devant de sa maîtresse.

– Gontran, dit Grenat, entrez au salon, et attendez-moi.

Tandis que M. de Neubourg gravissait les dix marches du perron, la cantatrice disait rapidement à sa femme de chambre :

– Madame Olympe est-elle venue ?

– Non, madame.

– As-tu des lettres pour moi.

– Aucune.

– Alors va-t'en dans la rue au numéro 15, tu demanderas M<sup>me</sup> Durocher et tu lui diras que je l'attends.

La femme de chambre sortit et revint au bout d'un quart d'heure, apportant une lettre de la comtesse.

La lettre que Grenat ouvrit était ainsi conçue :

« Je ne peux pas sortir. Viens tout de suite, je t'attends.

« TOPAZE. »

– Serait-elle malade ? pensa la prima dona, qui se tourna vers Gontran, assis en un coin du salon

et feuilletant distraitemment un volume.

– Mon ami, lui dit-elle, vous êtes prisonnier sur parole. Je sors un moment. Ne vous impatientez pas et attendez-moi pour déjeuner.

– Faites, dit Gontran, qui continua sa lecture et ne leva point la tête.

Grenat remit son châle et son chapeau et se rendit au n° 15. M<sup>me</sup> d'Estournelle s'était remise au lit.

– Tu es donc malade ? lui dit la cantatrice en courant l'embrasser.

– Non, mais on m'a défendu de sortir, ma chère.

– Qui donc ?

– Une personne qui exerce sur ma destinée une volonté despotique.

Grenat ouvrit de grands yeux.

– Mais toi, dit-elle, d'où viens-tu ? Pourquoi reviens-tu ?

– Je reviens parce que tu m'as écrit de revenir.

– Tu es folle ?

– C’est toi qui manques de mémoire, ma chère, voilà ta lettre.

Grenat ouvrit un petit carnet qu’elle avait sur elle, en tira une lettre qu’elle tendit à M<sup>me</sup> d’Estournelle stupéfaite.

C’était bien l’écriture de la comtesse, et la suscription portait :

*Madame Jeanne D..., artiste dramatique, hôtel de Suède, Bruxelles.*

La lettre était conçue en ces termes :

« Ma chère Grenat,

« Tu peux revenir. Je crois qu’il n’est plus utile de tenir Gontran loin de Paris. Reviens donc. Seulement ne lâche pas Gontran avant de m’avoir vue. »

La comtesse prit cette lettre, la lut, la tourna dans tous les sens et finit par dire :

– C’est mon écriture à s’y méprendre, mais c’est l’œuvre d’un faussaire.

– Mais c’est impossible !

– Regarde la date... Eh bien ! ma chère, le jour

où cette lettre a été mise à la poste, j'étais à cent trente lieues de Paris.

– Où ?

– À Belle-Isle.

– Ainsi ce n'est pas toi qui l'as écrite ?

– Non.

– Pourtant, c'est ton écriture.

– Habilement contrefaite.

– Qui donc a pu l'écrire ?

– Oh ! je devine. Celui ou ceux qui me dominant en ce moment.

– Que veux-tu dire ?

– Ceux qui m'empêchent de sortir d'ici aujourd'hui.

– Explique-toi donc, Topaze.

– Non, je ne puis pas, dit la comtesse avec résolution.

– Ainsi, tu ne peux rien me dire ?

– Rien.

– Peut-être même que tu n'as plus besoin de

nous ?

– Pour le moment.

La cantatrice mordit ses lèvres rouges avec un certain dépit :

– Voici la première fois, dit-elle, que tu as un secret pour moi.

M<sup>me</sup> d'Estournelle lui prit les mains et la regarda avec tendresse.

– Pauvre Grenat ! fit-elle, comment veux-tu que je t'explique ce que je ne comprends pas moi-même ? Je plie, en ce moment, sous une main de fer qui peut me broyer si je résiste, qui me servira si je lui obéis.

– Ah ! qui... te... servira ?

– Oui ; reviens demain, peut-être pourrai-je te dire quelque chose.

– Soit. Adieu.

Grenat s'en alla un peu piquée du mutisme de la comtesse. Elle rentra chez elle et trouva Gontran qui fumait tranquillement en parcourant un journal.



– Mon ami, lui dit-elle, vous êtes libre, après déjeuner, toutefois.

– Ah ! fit Gontran, vous voulez que je déjeune avec vous ?...

– Sans doute.

– Eh bien ! donnez vos ordres... je meurs littéralement de faim, chère amie.

– Voyons ! dit-elle en souriant et s’asseyant auprès de lui, cela ne vous étonne pas que je vous rende votre liberté ?

– Nullement.

– Hem ? fit-elle en le transperçant de son regard.

Gontran se mit à rire :

– Vous êtes une femme forte, Jeanne, mais il n’est bon général qui n’ait été battu...

La cantatrice tressaillit.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec inquiétude.

– Vous vous êtes donné bien du mal pour m’emmener loin de Paris. Vous aviez besoin de

moi, disiez-vous, puis, vous m'avez avoué que c'était un retour d'amour pour moi qui vous avait entraînée dans cette équipée.

– C'est vrai.

– Or, ma chère amie, vous mentiez même, votre mère Ève et vous ne m'aviez emmené en Belgique que pour m'empêcher de me battre avec le comte d'Estournelle.

– Vous savez cela !

– Depuis huit jours...

– Et vous n'avez point cherché à vous échapper... à me reprendre votre parole ?

– Aucunement. Vous souvenez-vous qu'un soir, devant le théâtre de la Monnaie, j'ai été abordé par un homme, assez mal mis, qui m'a demandé du feu.

– Oui.

– Cet homme m'a glissé un billet dans la main. Ce billet, le voici.

Et il tendit le billet froissé à la cantatrice.

Celle-ci le déplia et lut :

« M. le baron de Neubourg peut rester à Bruxelles tant qu'il lui plaira. Son absence ne gênera en rien les opérations des C. d. C. d. L. »

Un R. était la signature de ce billet.

– Mais, mon ami, dit Jeanne avec dépit, vous vous êtes donc moqué de moi ?

– Un peu, chère amie. Et si vous voulez me garder encore... je me trouve très bien ici...

– Non, vous pouvez vous en aller. Je ne me mêle plus des affaires des autres, murmura Jeanne avec dépit.

– Comme vous voudrez.

Gontran et Jeanne déjeunèrent en tête-à-tête.

Puis Gontran mit son chapeau, envoya chercher une voiture et prit congé de son ancienne maîtresse.

Comme il arrivait à sa porte, rue Taitbout, un homme qui passait sur le trottoir opposé s'arrêta brusquement.

C'était le comte d'Estournelle, rouge comme un coq et évidemment pris de vin.

Depuis que la comtesse était partie pour son mystérieux voyage, l'ancien capitaine de cavalerie avait repris ses plus mauvaises habitudes.

Il jouait toutes les nuits et buvait comme un Suisse.

Ce jour-là il sortait du café Riche, où il avait trop déjeuné, et sa raison y était restée au fond d'une bouteille de tokay.

La vue de Gontran lui fit monter le sang au visage.

Il oublia les sages recommandations de la comtesse et son naturel querelleur reprit le dessus, et s'approchant du baron, il lui saisit rudement le bras.

– Ah ! enfin, monsieur, lui dit-il, c'est vraiment heureux de vous voir !

Gontran fit un pas de retraite.

– Oh ! vous ne m'échapperez pas cette fois ! s'écria M. d'Estournelle.

Sa voix était rauque, ses yeux roulaient, menaçants.

– Monsieur, lui dit froidement le baron, je n’ai jamais songé à vous échapper, et dès demain matin...

– Non pas ! s’exclama le comte furieux, c’est tout de suite !

– Comme il vous plaira ! répondit Gontran, qui fit cette réflexion : que peut-être ses amis avaient, en son absence, établi un tout autre plan de bataille.

« Ma foi ! tant pis ! se dit-il. Je ne puis pas me laisser insulter par ce rustre. » Et il fit un pas vers le comte, qui avait pris une attitude menaçante.

– Monsieur, lui dit-il, je serai à votre disposition quand vous voudrez.

– À l’instant, alors...

– Soit, à l’instant. Cependant vous me donnerez bien le temps de monter chez moi ?

– Oui, mais je vais demeurer en faction à la porte.

Ces derniers mots exaspérèrent Gontran.

– Monsieur, dit-il au comte, je vous tiens pour

un gentilhomme malappris, et je vais tâcher de vous tuer pour débarrasser la société d'un rustre de votre espèce.

Il lui tourna le dos et monta chez lui.

Par un hasard providentiel, le marquis de Verne était chez Gontran.

Le marquis avait été avisé par un mot du personnage de la rue de la Michodière, il y avait une heure, du retour de Gontran.

« M. de Neubourg rentrera probablement chez lui, disait ce mot. Empêchez-le de se rencontrer avec M. d'Estournelle. »

Le marquis était allé chez Gontran, s'y était installé et avait dit au valet de chambre :

– Ton maître arrive aujourd'hui, je vais l'attendre.

– Ah ! tu arrives à propos, dit-il en voyant entrer Gontran ; je crois qu'on a besoin de toi.

– Où ?

– Rue de la Michodière.

– Malheureusement, dit Gontran, je n'aurai

pas le temps d'y aller.

Et il se débarrassa de son paletot de voyage.

– Pourquoi ? demanda le marquis.

– Parce qu'il faut que je me batte dans une heure.

M. de Verne ouvrit de grands yeux.

– Avec qui donc te bats-tu ? demanda-t-il.

– Avec le comte d'Estournelle, qui m'attend en bas, en faction sous la porte cochère.

– Mais je suis ici justement pour t'empêcher de te battre !

– C'est impossible ! Il m'a provoqué et m'attend.

– Mon cher ami, répondit le marquis de Verne, je ne vois qu'une chose à faire, c'est d'aller chercher pour ton second témoin l'homme de la rue de la Michodière.

– C'est juste, dit Gontran. De cette façon, il verra que je ne puis agir autrement.

Et il écrivit au mystérieux personnage : « Je vous attends chez moi, affaire urgente... Venez. »

Le valet de chambre de Gontran porta la lettre tandis que son maître changeait de costume.

M. de Verne se mit à la fenêtre et vit le comte d'Estournelle qui se promenait toujours de long en large devant la porte cochère.

Le valet de chambre avait trouvé Rocambole sur le seuil de son appartement. Il rentrait.

Le billet de Gontran lui fit deviner une partie de la vérité.

– Depuis quand est arrivé ton maître ?

– Depuis dix minutes.

– M. de Verne était-il chez lui ?

– Oui, monsieur.

– Tu n'as rien vu d'extraordinaire aux environs de la maison ?

– Pardon ; il y a un monsieur gros et tout rouge qui se promène devant la porte.

L'homme aux lunettes bleues fronça le sourcil et devina :

– C'est le comte, se dit-il. Sans doute il est gris. Il aura rencontré le baron. Il faut se battre.



Va me chercher un fiacre, ajouta-t-il tout haut, s'adressant au valet.

Dix minutes après, le bizarre et mystérieux personnage arrivait chez Gontran.

Il avait vu en passant M. d'Estournelle qui se promenait d'un pas saccadé, pestant, jurant et trouvant que le baron se faisait attendre.

– J'ai tout compris, dit-il en entrant à M. de Neubourg ; il est ivre. Où l'avez-vous rencontré ?

– À la porte, comme je montais chez moi ; et il s'y est pris de telle façon que je n'ai pu reculer.

– Je l'ai pensé, dit l'homme aux lunettes bleues. Aussi ai-je apporté des épées.

– Alors, descendons...

– C'est fâcheux ! murmura en sortant de l'entresol du baron l'homme aux lunettes bleues. C'est fâcheux... cet homme me met dans un singulier embarras... Si on le tue, je perds mon meilleur moyen de tenir la comtesse sous ma domination... et j'ai besoin d'elle, pourtant...

Il prit le bras du baron et lui dit à l'oreille :

– Il tirera fort mal, il est ivre... ménagez-le.

– Pourquoi ?

– Tout est perdu, si vous le tuez... Tâchez de l'égratigner au bras.

– Je ferai mon possible...

Le comte était campé sur la porte, le poing sur la hanche dans l'attitude d'un maître d'armes de régiment.

– Ces messieurs se font bien attendre, dit-il d'un ton rogue.

– C'est toujours avec ceux-là, répondit Gontran, qu'on ne perd jamais rien, monsieur le comte d'Estournelle.

– C'est ce que nous verrons ! murmura-t-il d'un ton bourru.

– Et tenez, fit le baron, il me semble que je suis plus avancé que vous.

– Vous croyez ?

– J'ai mes deux témoins, monsieur. Où sont donc les vôtres ?

– Je les prendrai au café Riche, en passant,

monsieur.

– J’ai des épées.

– Je m’en servirai, monsieur.

– Où allons-nous ?

– À Vincennes.

– Quelle chance ! murmura l’homme aux lunettes bleues.

Le comte fit signe à une voiture qui passait et y monta.

– Au café Riche, dit-il, et ensuite barrière du Trône.

Il y avait au café Riche deux jeunes gens qui s’honoraient beaucoup de l’amitié du comte d’Estournelle.

C’étaient deux petits jeunes gens, appartenant au monde des gandins, dépensant de beaux revenus, gagnés par leur père dans le commerce, pariant aux courses, ayant groom et poney-chaise, soupant chaque nuit au café Anglais, jouant gros jeu au cercle dont M. d’Estournelle faisait partie, et prisant fort le rôle de témoins dans un duel.

– Mes jeunes amis, leur dit le comte, montez en voiture avec moi, je vais me battre ; vous êtes mes témoins.

Les deux jeunes gens tressaillirent de joie, et leur visage s'illumina.

– Allons ! dirent-ils.

Une demi-heure après, les deux fiacres se suivaient dans la grande avenue de Vincennes, dépassaient le fort, prenaient un chemin qui s'allonge à droite de la route de Nogent et s'arrêtaient à l'entrée d'un fourré.

L'homme aux lunettes bleues examina M. d'Estournelle tandis qu'il descendait de voiture.

Le comte avait l'ivresse lente et condensée. Le vin agissait sur lui par gradations, mais il agissait toujours, c'est-à-dire qu'il était beaucoup plus ivre encore que lorsqu'il était parti de la rue Taitbout.

– S'il n'a pas un coup de sang en mettant l'épée à la main, murmura l'homme aux lunettes bleues, nous aurons de la chance...

Il y avait au milieu du fourré une clairière

d'environ trente pas de largeur. Le sol était sablonneux et admirablement approprié à une rencontre.

On prit les épées et on les montra à M. d'Estournelle.

Il les examina, les mania l'une après l'autre, et dit en plissant dédaigneusement les lèvres :

– C'est bien léger.

– Monsieur le comte eût préféré le sabre, sans doute ? ricana l'homme aux lunettes bleues.

– Sans doute.

– On pourrait aller en chercher à Vincennes.

– Oh ! c'est inutile... Je suis pressé... Il faut en finir.

Et le comte ôta son habit.

Son visage était écarlate ; il suait et soufflait, et sa démarche était chancelante.

– Monsieur, lui dit Gontran d'un air railleur, vous paraissez... indisposé...

– Moi, monsieur ?

– Il me semble que vous marchez d’un pas inégal...

– Vous raillez, monsieur !

Et le comte s’empara de l’une des épées et tomba en garde.

– Je vous jure, monsieur, insista Gontran, que je ne raille pas... et si vous voulez remettre à une heure ou deux cette rencontre...

– Vous êtes un lâche ! riposta le comte hors de lui.

Gontran se tourna vers ses témoins et leur dit :

– Mais cet homme est ivre !

– Parbleu !

– Et c’est... un assassinat...

– Bah ! fit l’homme aux lunettes bleues. Il se dégrisera. Allez, messieurs !

Gontran se mit en garde, et le comte se rua sur lui avec fureur, se découvrant avec une témérité inouïe. Gontran se contentait de parer avec méthode.

L’épée du comte rencontra l’épée de Gontran

sans cesse, et la fureur de l'ivrogne augmentait à mesure qu'il acquérait la conviction que son adversaire le ménageait.

Tout à coup il poussa un cri sauvage et se fendit.

Le marquis de Verne et l'homme aux lunettes bleues fermèrent les yeux ; ils crurent que c'en était fait de Gontran.

Mais M. de Neubourg avait fait un saut de côté et l'épée du comte, filant dans le vide, celui-ci avait glissé, et, l'ivresse aidant, il était lourdement tombé la face contre terre.

– C'est heureux ! pensa l'homme aux lunettes bleues. S'il est un Dieu qui protège les ivrognes, il en est un aussi, sans doute, qui les empêche de faire trop de sottises.

Le comte se releva furieux, ressaisit son épée et se remit en garde.

– Décidément, monsieur, lui dit Gontran, je crois que vous êtes ivre...

– Monsieur !

– Et nous ferions bien d'en rester là pour

aujourd'hui.

– Ah ! ah ! s'écria le comte, vous avez peur sans doute.

– Comme vous voudrez... murmura le baron en se remettant en garde.

Le comte l'attaqua de nouveau avec acharnement. Il se fendit trois fois de suite. Les deux premières, Gontran para lestement ; mais la troisième fois, le comte se fendit si rapidement d'une manière si imprévue, que l'instinct de la conservation l'emporta chez M. de Neubourg sur sa modération ordinaire.

Il para la terrible botte, allongea le bras, et le comte s'enferra sur l'épée de Gontran jusqu'à la garde.

– Voilà un homme mort ! s'écria le marquis de Verne.

Gontran lâcha son épée, le comte tomba à la renverse, roulant des yeux hagards et vomissant le sang.

On s'empressa autour de lui, et l'homme aux lunettes bleues tira de sa poche une trousse de



chirurgien.

– Diable ! se dit-il tout bas en retirant l'épée, est-ce que tout serait fini ?

Il examina la blessure avec le coup d'œil sûr d'un chirurgien expérimenté. Puis se tournant vers Gontran.

– La blessure pourrait bien n'être pas mortelle, dit-il. On ne meurt pas toujours d'un coup d'épée à travers le corps.

M. d'Estournelle roulait des yeux hagards et se tordait sur le sable.

Il était maintenant d'une pâleur livide et une écume sanglante bordait ses lèvres.

L'homme aux lunettes bleues posa sur la blessure un premier appareil.

– Il faut le transporter tout près d'ici, dit-il.

– Mais où ? fit Gontran.

L'homme aux lunettes bleues eut un clignement d'yeux mystérieux.

On porta le comte dans la voiture.

Le cocher eut ordre de reprendre la route de

Paris et d'aller au pas.

Le chirurgien improvisé était monté à côté du blessé et soutenait sa tête sur ses genoux.

Le comte n'avait point perdu connaissance.

– Monsieur, lui dit Rocambole, si on vous transporte à Paris, je ne répons pas que vous ne mouriez en route. Il faut donc aller plus près.

L'œil du blessé sembla demander où, car il ne pouvait parler.

– Je sais une maison, à la barrière, où vous recevrez tous les soins désirables.

La maison dont parlait l'homme aux lunettes bleues n'était autre que celle où, la veille au soir, la comtesse d'Estournelle avait conduit Andrewitsch.

Le cocher, qui avait reçu les indications nécessaires, s'arrêta à la barrière.

M. de Verne, Gontran et les deux jeunes gens qui avaient servi de témoins au comte, suivaient dans le deuxième fiacre.

Rocambole passa la tête à la portière et fit un

signe à Gontran.

Celui-ci mit pied à terre et s'approcha.

L'homme aux lunettes bleues lui dit quelques mots à l'oreille.

Alors celui-ci retourna auprès des deux jeunes gens et leur dit :

– Messieurs, mon ami est médecin. Il habite ici près, et croit pouvoir répondre de la vie du blessé, si toutefois on lui laisse emmener chez lui.

Comme les deux jeunes gens hésitaient, Gontran ajouta :

– Je m'appelle le baron Gontran de Neubourg, monsieur que voilà est le marquis de Verne. Nos noms, ce me semble, mettent à couvert votre responsabilité.

– Vous avez raison, dit l'un des deux jeunes gens.

Gontran fit un signe au cocher et remonta en voiture.

Le fiacre descendit le faubourg Saint-Antoine, tandis que celui qui portait le blessé prenait le

chemin de ronde et s'arrêtait devant la petite maison d'Émeraude.

Andrewitsch avait passé la nuit dans cette retraite mystérieuse où, d'après la comtesse, il se trouvait à l'abri des criminelles tentatives de son mari. Il avait fait les plus doux rêves, et ne s'était éveillé qu'au bruit d'une porte qui s'ouvrait.

Le cœur du jeune homme s'était pris à battre ; il avait espéré que c'était la comtesse elle-même qui venait lui faire une visite matinale.

Andrewitsch se trompait. C'était la femme de chambre d'Émeraude.

Comme il la regardait avec un certain étonnement, elle lui dit :

– Ma maîtresse m'a dit de venir et de me mettre à la disposition de monsieur. Je suis chargée de préparer le déjeuner et le dîner de monsieur.

– Mais votre maîtresse, dit Andrewitsch qui crut qu'il s'agissait de la comtesse, quand viendra-t-elle ?

– Je ne sais pas, monsieur.

Andrewitsch passa une partie de la journée en proie à une vive impatience.

Il attendait la comtesse.

Abrité derrière une persienne, il explorait le chemin de ronde, presque toujours désert.

Vers trois heures, il eut un battement de cœur, un fiacre se montrait à l'angle du chemin de ronde.

Il marchait lentement et s'arrêta devant la porte de la petite maison.

– C'est elle ! pensa Andrewitsch.

Mais il fut tout désappointé en voyant un homme descendre du fiacre et sonner. La soubrette d'Émeraude alla ouvrir. L'homme aux lunettes bleues, – c'était lui, – demanda :

– M. Andrewitsch est-il là ? Il faut que je lui parle sur-le-champ.

Et il entra dans le corridor.

La soubrette voulait lui barrer le passage, mais il ajouta :

– C'est de la part de la comtesse.

À ces mots, Andrewitsch accourut, et, tout d'abord, il ne reconnut point le faux pilote de Belle-Isle-en-Mer. Celui-ci se hâta de lui dire :

– C'est moi.

– Vous ! fit Andrewitsch.

– Et nous avons fait une bonne journée pour vous.

Puis, se tournant vers la femme de chambre d'Émeraude :

– Allons, petite, dit-il, tu vas m'aider à transporter dans la maison M. le comte d'Estournelle, qui est mourant d'un coup d'épée qu'il vient de recevoir...

Andrewitsch étouffa un cri.

## LVI

À cinq heures du soir, Saphir était à sa toilette, lorsque Paul de la Morlière arriva.

– Ma bonne amie, lui dit-il, je t’ai quittée un peu brusquement hier, mais j’avais un rendez-vous avec mon cousin Victor.

– J’ai bien pensé, lui dit Saphir, que vous aviez affaire, et je ne vous en veux pas.

– Tu aurais d’autant plus tort de m’en vouloir, ma bonne Saphir, dit Paul en souriant, que je viens réparer ma faute.

– Comment cela ?

– Je viens te chercher. Je t’emmènerai dîner au café Anglais. Tu sais, comme autrefois... quand tu m’aimais...

– Ingrat ! murmura Saphir en essayant de sourire.

– Tiens, vois-tu, ma bonne Saphir, poursuivit

Paul, nous nous souviendrons de notre bon temps... Tu verras comme je serai gentil.

– C’est-à-dire, fit Saphir avec amertume, que vous me parlerez... d’elle.

Paul fronça le sourcil.

– Non, dit-il, nous parlerons de toi... j’ai trop souffert, je veux oublier...

Saphir mettait son chapeau en ce moment.

– Justement reprit Paul, te voilà prête ; viens !

– Mais non, dit Saphir.

– Comment, non ?

– Je ne puis dîner avec vous, Paul.

– Et pourquoi ?

– Mais... parce que... je dîne en ville...

Paul attachait sur elle un clair regard.

– Vous mentez ! dit-il.

– Moi ! balbutia Saphir toute troublée ; mais je vous jure, Paul...

Le jeune homme lui prit les deux mains.

– Écoute, ma bonne Saphir, dit-il, je t’ai



trompée, je t'ai abandonnée, et je n'ai que ce que je mérite... Je devine tout et ne veux rien savoir...  
Adieu !

Il lui prit la tête, lui mit un baiser sur le front, et sortit si précipitamment, que Saphir n'eut point le temps de revenir de sa surprise et de son étourdissement.

Paul était déjà loin.

– Oh ! fit-elle, éclatant tout à coup en sanglots, c'est affreux.

Et elle se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes.

Il n'était jamais entré dans la pensée de Saphir que Paul pourrait, un jour, s'imaginer qu'un autre avait pris sa place dans son cœur.

De son côté, Paul éprouva, en s'en allant, un sentiment de jalousie bizarre, si l'on songe qu'il n'aimait plus Saphir, et nourrissait au fond de son cœur un violent amour pour Danielle.

Paul redevint donc jaloux comme au temps où il aimait Saphir, et comme la jalousie est mauvaise conseillère, il obéit à une inspiration

indigne d'un galant homme.

Quand il fut dans la rue, il alla s'embusquer sous une porte cochère.

– Je veux savoir où elle va, se dit-il.

Quelques minutes après, une voiture vint s'arrêter devant la porte de Saphir. Un homme en descendit.

– C'est peut-être celui qu'elle attend ! se dit Paul mordu au cœur.

L'homme qui descendait de voiture était vêtu d'une grande redingote boutonnée ; il portait de gros favoris roux, un chapeau à larges bords, et sa tournure fit tressaillir Paul, car il crut reconnaître dans ce personnage cet Anglais qui avait assisté à son duel avec Gontran de Neubourg, et l'avait soigné comme chirurgien.

Alors, mille souvenirs passèrent dans son cerveau comme un éclair.

Paul se rappela que Saphir était venue souvent s'asseoir à son chevet, et que le chirurgien anglais avait dû lui faire la cour pendant ce temps-là.

Aussi l'homme aux favoris roux n'était pas encore sous la porte cochère, que Paul s'était élancé et le saisissait par le bras :

– Un mot ! lui dit-il.

L'homme aux favoris roux poussa un *aoh* formidable.

– Tiens ! dit-il, c'est M. Paul de la Morlière, je crois.

– Sir John ! fit Paul.

– Aoh ! dit l'Anglais.

– Venez, il faut que je vous parle, reprit le jeune homme avec animation.

– Comme vous voudrez, répliqua l'Anglais.

Et il suivit Paul sur le trottoir opposé, de telle façon qu'il pouvait voir les fenêtres de Saphir.

– Où allez-vous ? demanda Paul d'un ton brusque ; où allez-vous, sir John ?

L'Anglais étendit la main.

– Là, dit-il.

– Chez qui ?

Un sourire béat passa sur les lèvres du prétendu chirurgien.

– Oh ! dit-il, vous, curieux !

– Soit. Mais répondez...

– Chez une dame.

– Chez Saphir ! s'écria Paul.

– Yes ! fit l'Anglais.

Paul lui serra le bras avec force.

– Vous êtes son amant ! dit-il.

– Nô ! fit l'Anglais.

– Vous me le jurez ?

– Par l'Angleterre et tous ses gentlemen, répondit l'homme aux favoris roux.

– Alors, pourquoi allez-vous chez elle ?

– Pour affaires.

Paul était pâle, il avait les lèvres serrées et les narines frémissantes.

Le prétendu chirurgien laissa tomber sur lui un regard étonné et glacé.

– Vous jeune, dit-il, vous jaloux...

– C’est vrai !

– Moi pas l’amant de Saphir.

– Mais qu’avez-vous donc à faire avec elle ?  
insista Paul.

– Oh ! cela regarde moi.

– Ainsi, vous ne voulez pas me le dire ?

– Nô !

Paul se sentait gagner par une sourde exaspération. Tout à coup il regarda fixement son interlocuteur et lui dit :

– Monsieur, vous m’avez prodigué vos soins, vous m’avez peut-être sauvé la vie ; je ne puis donc me battre avec vous... et cependant, tenez, il faut que je sache...

– Chut ! dit l’Anglais en posant un doigt sur sa bouche. Puis, l’entraînant à quelques pas plus loin, il poursuivit, mais cette fois sans aucun accent britannique et dans le plus pur français :

– Mon cher monsieur Paul, voulez-vous jouer cartes sur table ?

Paul tressaillit et le regarda avec une sorte de

stupéfaction.

– Vous n’êtes donc pas Anglais ?

– Il y a des jours...

– Comment cela ?

– Je suis de tous les pays, je parle toutes les langues.

– Ainsi...

– Et je suis sorcier.

– Monsieur, dit Paul froidement, je vous serais reconnaissant si vous vouliez vous expliquer.

– Vous voulez savoir ce que je vais faire chez Saphir, dites-vous ?

– Oui.

– Je vais lui donner le moyen de vous procurer les renseignements que vous cherchez.

Paul recula d’un pas.

– Touchant monsieur votre père...

Le jeune homme pâlit. L’homme aux favoris roux continua :

– Vous êtes allé hier chez elle.

– C’est vrai.

– Votre père y est venu... et vous vous êtes caché...

– Monsieur, dit Paul avec un emportement subit, songez que vous parlez de mon père.

– Monsieur Paul, répondit l’homme aux favoris roux avec calme, il est un proverbe qui dit « qu’il faut laisser passer la justice de Dieu. » Si vous voulez des explications, trouvez-vous ce soir, à onze heures, au café Anglais. Peut-être pourrai-je vous en donner. Au revoir...

Il fit un pas vers la porte de Saphir. Paul le retint encore.

– Vous y serez, n’est-ce pas ?

– J’y serai, si toutefois vous me faites une promesse, monsieur.

– Parlez...

– Vous allez vous en aller et me donner votre parole de ne point monter chez Saphir.

– Je vous la donne.

– Vous me verrez sortir avec elle peut-être, et

vous ne nous suivrez point.

– Soit.

– Alors, à ce soir.

Et le faux Anglais monta chez Saphir.

Saphir pleurait comme une Madeleine, et ne vit point entrer son visiteur. Celui-ci s’approcha et lui prit affectueusement la main.

– Ma petite, dit-il, je devine pourquoi tu pleures. Paul sort d’ici.

– Oui.

– Et il croit que tu le trompes. Mais rassure-toi, je lui ai ôté cette vilaine idée.

– Vous l’avez donc vu ?

– Je le quitte.

– Et il vous a cru ?

– Oui.

Saphir essuya ses larmes, au travers desquelles un sourire brilla comme un rayon de soleil au milieu d’une averse de printemps.

– Allons ! dit le bizarre personnage, au lieu de



te lamenter, viens avec moi, et songe que c'est pour ton cher Paul que tu m'accompagnes.

– Je suis prête, dit Saphir.

Elle se leva, rajusta sa toilette devant une glace, passa son mouchoir sur ses yeux, et prit le bras du faux Anglais.

Paul avait tenu parole ; il était parti. Le compagnon de Saphir put s'en convaincre en la faisant monter en voiture.

– Rue Blanche, 15, dit-il au cocher, en fermant la portière.

Madame veuve Durocher, ou plutôt la comtesse d'Estournelle, attendait avec impatience l'arrivée de cet homme, qui avait fini par la ployer sous sa volonté de fer comme l'ouragan incline un peuplier.

L'homme aux lunettes bleues entra dans le salon de la comtesse, donnant la main à Saphir.

## LVII

– Madame, dit l’homme aux lunettes bleues, en entrant avec Saphir dans le salon de la comtesse d’Estournelle, voulez-vous me permettre de laisser madame ici, et de passer avec vous dans une autre pièce ? Nous avons à causer.

La comtesse redevint grande dame à la vue de Saphir ; elle l’appela *mademoiselle* et la pria de s’asseoir avec une familiarité protectrice.

Puis elle dit au faux Anglais :

– Veuillez me suivre, monsieur.

Elle ouvrit une porte et le fit passer dans sa chambre à coucher.

– Autant qu’il m’en souvient, dit alors Rocambole, vous savez l’anglais ?

– Comme le français.

– Alors, parlons anglais. Les cloisons sont peut-être un peu minces.

- Soit, dit la comtesse.
- Avez-vous des nouvelles d'Andrewitsch ? demanda Rocambole.
- Comment en aurais-je. Ne m'avez-vous pas défendu de sortir ?
- Oui, mais non de recevoir. Émeraude, qui vous a donné sa femme de chambre pour servir votre cher Andrewitsch.
- Comment ! vous savez aussi cela ? interrompit la comtesse.
- Parbleu ! je l'ai trouvée dans la maison.
- Vous y êtes allée ?
- J'en viens.
- Alors vous avez vu Andrewitsch ?...
- Je l'ai constitué garde-malade.
- De qui ?
- D'un homme qui s'est battu, il y a trois heures, au bois de Vincennes, qui a reçu un coup d'épée, et que, pour des raisons à moi, j'ai fait transporter dans la maison d'Émeraude.

– Mais ceci est de la dernière audace ! s'écria la comtesse.

– Non, car le blessé se nomme le comte d'Estournelle, madame.

– Mon mari !

– Il s'est battu avec M. Gontran de Neubourg, qu'il a trouvé rentrant chez lui. Il était ivre, votre mari, et vous savez qu'il a l'ivresse fanfaronne. Il a fallu se battre tout de suite.

– Mais, monsieur, fit la comtesse en regardant attentivement son interlocuteur, cette blessure... est-elle... grave ?

– Cela dépend de vous.

La comtesse tressaillit.

– Oh ! dit-elle, vous êtes le génie du mal !

Rocamboles se prit à sourire.

Puis il inspecta la pièce où il se trouvait, avisa un placard et alla l'ouvrir.

– Que faites-vous ? demanda la comtesse.

– Je vois si l'on peut se cacher...

Et il entra à moitié dedans...

– Se cacher ! fit la comtesse, pour quoi faire, mon Dieu ?

– Mais pour assister, invisible, à votre entretien avec le vicomte de La Morlière.

Et l’homme aux lunettes bleues ressortit de la cachette improvisée, disant :

– Ainsi il est bien convenu que nous serons sages...

– Oui, dit la comtesse.

– Et que vous m’obéirez, de point en point ?

– Sans doute.

– Sincèrement.

La comtesse soupira.

– Voilà un soupir qui me garantit votre fidélité, dit-il.

À présent, causons !

\*

Que se passa-t-il entre l'homme aux favoris roux et aux lunettes bleues et la comtesse ? ce fut un mystère.

Mais lorsque le vicomte de la Morlière arriva, il trouva la comtesse souriante, tenant dans ses mains une des mains de Saphir.

L'homme aux lunettes bleues avait disparu.

\*

Le vicomte de la Morlière fut exact comme un chronomètre au rendez-vous que lui avait donné madame d'Estournelle.

À la vue de Saphir, le vieillard éprouva un trouble inexprimable.

– Bonjour, vicomte, lui dit Saphir en lui tendant la main.

Elle souriait, et sa pose était charmante de laisser-aller et de nonchalance.

– Vous le voyez, mon ami, dit la comtesse, j’ai tenu parole...

M. de la Morlière, immobile à deux pas des deux femmes, les regardait tour à tour.

– Je suis allée voir mademoiselle, poursuivit la comtesse, et je lui ai dit tout ce qu’il est possible de dire en faveur d’un galant homme comme vous.

Saphir baissa modestement les yeux. Le vicomte en éprouva un mouvement de joie, et dit à son tour :

– La chère enfant sait combien je l’aime, mon Dieu !

– Vrai ? dit Saphir.

– Allons ! murmura la comtesse en souriant, venez lui baiser la main, mon cher ami.

Saphir tendit sa main avec un geste de reine ; le vicomte la prit et l’appuya sur ses lèvres.

– Ainsi, dit Saphir, vous m’aimez réellement ?

– Oh ! fit le vieillard.

– Mais savez-vous que je suis despote... que j'ai un affreux caractère... que je suis parfois mauvaise... et que je pourrais bien vous rendre malheureux !

Il la contemplait et souriait.

– Et puis, voyez-vous, continua Saphir, je suis si fantasque !...

– Oh ! je le sais.

– Je suis capable de vous demander des choses impossibles...

– Je les ferai.

– Si jamais j'avais pitié de vous, continua Saphir, je voudrais vous rendre esclave.

Le vicomte tendit les deux mains en souriant, et dit :

– Ferez-vous tout ce que je voudrai ?

– Tout.

– Si la fantaisie me prend de vous séquestrer quelque part, à Paris ou ailleurs, me suivrez-vous ?



– Jusqu’au bout du monde.

– Vrai ?

– Sur l’honneur !

La comtesse et Saphir échangèrent un coup d’œil rapide.

– Mais où voulez-vous donc me conduire !  
demanda le vicomte.

– C’est mon secret.

– Ah ! mon pauvre ami, fit la comtesse, je crains bien que vous ne redeveniez un enfant dans ces petites mains roses.

Le vicomte était venu s’asseoir timidement auprès de Saphir.

De souriante qu’elle était, la pécheresse devint grave tout à coup.

– Monsieur le vicomte, dit-elle, vous n’ignorez pas que votre fils m’aime ?

Le vicomte fronça le sourcil.

– Si je consentais à souffrir vos assiduités, ce ne serait qu’à une condition.

– Laquelle ?

– C’est que je vous emmènerais en quelque lieu où Paul ne pourrait nous rejoindre.

Le vicomte eut un accès de jalousie, et ses narines frémirent.

– Je l’entends bien ainsi, dit-il.

– Ainsi, vous accepteriez ?

– Oui.

– Même si je vous proposais de partir ce soir ?

– À l’instant même.

– Sans rentrer chez vous ?

– Si vous l’exigez, je ne rentrerai pas.

– Et si je vous défends d’écrire pour prévenir de votre absence ?

– Je n’écrirai pas.

– Ah ! par exemple, ma chère, dit la comtesse en riant, voilà un homme soumis, ou je ne m’y connais pas.

Saphir enveloppa le vicomte d’un regard dominateur.

– C’est ainsi qu’il faut être quand on m’aime, dit-elle.

Puis elle ajouta :

– Alors, voici qui est convenu ; nous partons ce soir.

– Où allons-nous ?

Elle prit la pose et le geste d’une femme de théâtre, et répondit :

– C’est un mystère !

– Vicomte, dit à son tour la comtesse, vous dînez avec moi.

Le vicomte regarda Saphir.

– Elle aussi, ajouta madame d’Estournelle.

Puis elle sonna et donna des ordres.

L’appartement de madame veuve Durocher était simple et modeste, comme nous l’avons dit déjà. La salle à manger était petite, mais elle était bien chauffée, et l’odorat du vicomte fut agréablement surpris lorsqu’il y entra, donnant la main à la comtesse, par les parfums délicats d’une cuisine recherchée.

L'homme aux lunettes bleues faisait bien les choses. Il avait commandé un dîner fin chez Potel, et le dîner était arrivé à sept heures précises.

Le vicomte aperçut devant lui, à la place qui lui était désignée, un flacon de vin d'un jaune d'or.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

– Cela s'appelle le vin des amoureux, mon ami, répondit la comtesse.

– Alors donnez-m'en.

Et il tendit son verre.

C'était un triste spectacle que celui de cet homme vieilli avant l'âge, que le crime avait marqué au front d'un stigmatte indélébile, et qu'une passion fatale frappait tout à coup comme le châtiment de Dieu ! C'était chose triste que de le voir assis entre ces deux jeunes femmes qui jouaient sans doute le premier acte de quelque terrible comédie.

Le vin jaune comme de l'ambre que la comtesse versa à M. de la Morlière avait sans

doute des propriétés généreuses, car, à mesure qu'il buvait, le vieillard semblait redevenir jeune, son œil brillait, ses lèvres minces s'éclairaient d'un sourire.

Il eut, pendant une heure, trente années de moins. Pendant une heure, il oublia ses plus graves préoccupations, la haine mystérieuse dont il était poursuivi, le mépris de son fils qui l'accablait, et ce danger encore mal défini qui semblait planer sur sa tête.

Comme neuf heures sonnaient, on entendit le bruit d'une voiture sous les fenêtres.

– On vient nous chercher, dit Saphir.

– Nous chercher ! fit le vicomte étonné. Qui donc ?

– Mon cocher.

– Est-ce que... nous partons ?

– À l'instant.

– Adieu, mon cher vicomte, dit madame d'Estournelle. Au revoir, au moins.

M. de la Morlière se leva de table en

chancelant ; le vin jaune lui montait à la tête.

– Enveloppez-vous bien, mon cher, dit Saphir ; il fait froid et c'est très mauvais en sortant de table.

Le coupé de Saphir était en effet à la porte. Elle y fit monter le vicomte ; puis, quand il fut assis, elle baissa les stores.

– Vous ne devez pas savoir où nous allons, dit-elle.

La voiture partit au grand trot.

Ivre de bonheur et pris de vin, le vicomte de la Morlière ne s'aperçut pas de la longueur du trajet.

Il passa une heure en voiture, tenant dans ses mains la petite main de Saphir et murmurant les paroles les plus incohérentes.

Enfin le coupé s'arrêta un moment, puis il roula sous une voûte et s'arrêta encore.

– C'est ici, dit Saphir.

Elle ouvrit la portière et descendit la première. Alors le vicomte regarda.

Il était dans la cour d'une maison déjà vieille

ayant tout le caractère d'un hôtel du faubourg Saint-Germain.

Saphir prit le vicomte par la main et le conduisit vers un escalier, dont elle lui fit gravir une vingtaine de marches. Elle sonna à une porte du premier étage.

Une servante vint ouvrir.

Le vicomte reconnut l'ancienne femme de chambre de Saphir.

Saphir le fit pénétrer dans un petit appartement que lui avait meublé Rocambole et où elle s'était cachée pendant trois mois.

– Voici votre prison, dit-elle au vicomte.

M. de la Morlière chancelait de plus en plus en marchant. Il parlait, et sa parole était embarrassée.

Un grand feu flambait dans la cheminée du salon.

Saphir conduisit le vicomte au coin de la cheminée, et le fit asseoir dans un grand fauteuil.

– Vous avez l'air fatigué, lui dit-elle.

Il leva sur elle un regard aviné.

– Je vous aime ! dit-il.

– Bien. Je le sais...

Elle eut un sourire railleur :

– Voyons ? dit-elle, maintenant faisons nos conditions.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous sentez bien, reprit Saphir, que je ne peux pas vous aimer ainsi du premier coup... il me faut le temps de la réflexion...

– Ah ! fit le vicomte, dont la langue s'épaississait, ah... il faut... le... temps.

– Mais sans doute.

– Combien de temps ?

– Cela dépendra de votre soumission.

– Vous savez bien que je suis votre esclave. Ordonnez, j'obéirai.

– D'abord, vous resterez ici.

– J'y resterai.

– Vous ne sortirez pas.



– Soit.

– Et vous m’attendrez...

– Comment ! dit le vicomte... vous vous... en allez ?...

– Oui.

– Mais... c’est... impossible !...

Et la tête du vicomte, alourdie par l’ivresse, s’inclina sur son épaule.

Saphir ajouta :

– Demain matin, je viendrai vous dire bonjour.

Elle se leva et remit son châle, qu’elle avait jeté sur un sofa.

Alors M. de la Morlière fut pris d’une sorte de rage. Il se leva, trébuchant toujours, et s’écria :

– Non ! non ! vous ne partirez pas ainsi !

Il voulut faire un pas vers elle, la prendre par le bras et la retenir, mais l’ivresse étrange qui le dominait l’en empêcha.

Il retomba sans forces dans son fauteuil, en poussant un gémissement.

– Adieu... soyez sage... fit Saphir.

Et elle sortit.

Le vicomte essaya une seconde fois de se lever et de courir après elle.

L'ivresse fut plus forte que la volonté. Une sorte de paralysie s'empara de tous ses membres, sa tête acheva de s'incliner, ses yeux se fermèrent, et il ne tarda pas à s'endormir d'un lourd sommeil.

Alors, par la porte qui s'était refermée sur Saphir, un homme entra.

C'était Rocambole.

## LVIII

L'homme aux lunettes bleues vint jusqu'au milieu du salon et s'arrêta en face du fauteuil dans lequel M. de la Morlière s'était endormi.

Il le contempla un moment, écoutant ses ronflements sonores.

Puis il s'approcha et lui mit la main sur le front.

Le dormeur ne bougea pas.

– Allons ! se dit l'homme aux lunettes bleues, le vin jaune a produit son effet.

Il déboutonna son paletot et posa sur la cheminée un petit flacon qu'il avait dans sa poche.

Puis il alla ouvrir une seconde porte au fond du salon et fit un geste.

Aussitôt deux femmes entrèrent : c'étaient madame d'Estournelle et Saphir.

– Savez-vous bien, dit la première, que je ne comprends absolument rien à tous ces mystères ?

Cet homme était grave et solennel comme un juge. Il désigna le flacon du doigt et leur dit :

– Voyez-vous cette liqueur blanche contenue dans cette fiole ?

– Oui, dit la comtesse.

– Savez-vous quelle est sa vertu ?

– Non.

– Elle a une propriété singulière ; celle de paralyser le corps, de le mettre en léthargie complète, sans cependant affecter l’ouïe et obscurcir l’intelligence.

– Propriété singulière, en effet, murmura madame d’Estournelle.

– Il y a mieux, reprit l’homme aux lunettes bleues, celui dont les tempes ont été frottées de cette eau se trouve doué d’une sorte de seconde vue.

– Comment cela ?

– C’est-à-dire que, les yeux fermés, il voit ce

qui se passe autour de lui.

– Et il ne peut remuer ?

– Pas plus qu’une statue.

– Voilà qui est bien romanesque, mon cher, observa la comtesse.

– C’est possible ; mais demain, quand le vicomte s’éveillera, il se souviendra.

– Ah !

– Et c’est alors que commencera le vrai rôle de Saphir.

Saphir regardait tour à tour l’homme aux lunettes bleues et la comtesse.

Son regard exprimait un singulier mélange de terreur et d’incrédulité.

– Mais, dit-elle, cet homme a donc commis de bien grands crimes ?

– Des crimes inouïs. Il a assassiné une femme et volé une pauvre orpheline.

En parlant ainsi l’homme aux lunettes bleues regarda la comtesse.

– Oh ! je sais bien, dit-il, que, par le temps qui court, dépouiller un enfant de son héritage est chose vulgaire.

La comtesse lui lança un coup d’œil clair et froid.

– Parlez-nous donc de votre fiole, mon cher monsieur, dit-elle.

– Je vais faire mieux, je vais m’en servir.

– Ah !

– Seulement, aussitôt l’opération terminée, vous ferez bien de nouer la conversation convenue.

– C’est dit, observa Saphir. Pour la vie de mon cher Paul, il n’est rien que je ne fasse.

Alors l’étrange personnage s’approcha du vicomte, qui continuait à dormir de son lourd sommeil.

Il déboucha la fiole et en versa quelques gouttes dans le creux de sa main ; puis il frotta ses deux mains l’une contre l’autre, et quand elles furent suffisamment imprégnées, il les appliqua sur les deux tempes du vicomte.

Soudain, celui-ci fit un brusque mouvement sur son siège, et les deux femmes reculèrent.

Un sourire glissa sur les lèvres de l'homme aux lunettes bleues.

– N'ayez pas peur, dit-il.

Et, en effet, après ce brusque mouvement, le dormeur reprit son immobilité première.

Seulement, ses ronflements s'arrêtèrent, et on eût juré qu'il était éveillé.

L'homme aux lunettes bleues reboucha sa fiole, la remit dans sa poche, marcha sur la pointe du pied jusqu'à la comtesse et lui dit à l'oreille :

– À présent, vous savez votre rôle ?

– Oui.

– Alors, au revoir.

– Vous partez ?

– Je serai ici dans une heure.

Il sortit en étouffant un bruit de ses pas. Dans l'antichambre, il trouva la camériste de Saphir.

– Viens avec moi, lui dit-il.

La jeune fille était habituée, depuis trois mois, à voir cet homme exercer une volonté puissante sur sa maîtresse.

Elle s'enveloppa donc dans un tartan et le suivit.

Le coupé qui avait amené Saphir, – laquelle avait fait, comme on dit au théâtre, une *fausse sortie*, – ce coupé, disons-nous, stationnait dans la cour.

L'homme aux lunettes bleues y fit monter la servante, se plaça à côté d'elle et dit au cocher :

– Boulevard des Italiens, devant le café Anglais.

La voiture partit au grand trot. Saphir avait un trotteur de premier ordre. Dix minutes après, elle arrivait sur le boulevard.

Alors Rocambole mit pied à terre et dit à la femme de chambre :

– Le cocher va te conduire à l'ancien appartement de ta maîtresse.

– Rue Saint-Lazare ?



– Oui.

– Qu’y ferai-je ?

– Tu te coucheras tranquillement. On n’a pas besoin de toi là-bas.

Puis il dit au cocher :

– Vous reviendrez m’attendre devant le café Anglais.

Il était alors onze heures.

La petite salle du rez-de-chaussée de ce restaurant était à peu près déserte, lorsque l’homme aux favoris roux y entra.

Une seule personne était assise dans un coin, lisant distraitement un journal, et vidant un verre de vin de Saint Hubert.

C’était Paul de la Morlière.

À la vue de sir John il fit un mouvement et voulut se lever. Sir John alla vers lui et s’assit à sa table familièrement.

– Je vous attendais, dit le jeune homme, et non sans impatience.

Sir John était devenu grave.

– Monsieur, dit-il au jeune homme, je vous avais promis de venir, je suis venu.

– Je comptais sur votre parole, monsieur, répondit Paul.

– Je suis venu, reprit sir John, mais non sans hésiter.

– Pourquoi ?

– Parce que vous êtes un bon et loyal jeune homme, et que, dans une heure peut-être, vous pleurerez des larmes de sang.

Paul frissonna.

– Le doute, monsieur, continua sir John, vaut mieux que la certitude.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh ! mon Dieu, si vous avez tenu à une explication, vous saviez bien qu'elle ne toucherait Saphir qu'indirectement.

– Oui, dit Paul d'un air sombre, je sais que vous devez me parler de mon père.

– Il est temps encore d'y renoncer, monsieur. Réfléchissez...

- Non, je veux savoir.
- Prenez garde !
- Monsieur, dit Paul avec résolution, je suis d'un avis opposé au vôtre.
- Comment cela ?
- J'estime que le doute est mille fois plus cruel que la certitude.
- Ainsi, vous voulez savoir ?
- Tout.
- Et si je vous démontre que l'homme dont vous portez le nom, est indigne d'être votre père...
- Monsieur !
- Vous le voyez bien : jamais vous ne pourrez m'écouter de sang froid.
- Paul fit sur lui-même un violent effort.
- Pardonnez-moi, dit-il, j'ai tort ; je vous écouterai.
- Jusqu'au bout ?
- Oui.

- Alors, venez avec moi.
- Où ?
- En un lieu où vous trouverez votre père.
- Jamais ! je ne veux pas le voir, s'écria Paul de la Morlière.
- Vous le verrez, il ne vous verra pas.
- Que signifient ces paroles ?
- Vous le saurez plus tard, venez...

Paul se leva. Sir John semblait exercer sur lui un empire irrésistible.

Mais au moment où ils allaient sortir de la salle, un nouveau personnage y entra.

C'était Victor de Passe-Croix.

Victor arrivait dans l'espérance de rencontrer son cousin au café Anglais.

Il tendit la main à Paul ; puis, à la vue de sir John, il tressaillit.

Le faux chirurgien anglais ne ressemblait guère pourtant, au pilote de Belle-Isle-en-Mer ; mais il n'avait pas pris le soin de dissimuler sa

voix ordinaire, et Victor avait entendu les derniers mots qu'il venait de prononcer.

Le fils du baron de Passe-Croix attacha sur lui un clair regard, puis il dit à Paul de la Morlière :

– Est-ce que tu connais monsieur ?

– Oui, dit Paul.

– C'est singulier ! murmura Victor, monsieur a une voix qui...

– Une voix, interrompit sir John, qui vous rappelle la voix d'un certain pilote.

Victor fit un pas en arrière.

– C'est moi, dit simplement l'homme aux lunettes bleues.

– Ah ! c'est vous, dit Victor, c'est vous qui m'avez fait renverser et garrotter ?

– Oui, monsieur.

– Alors, je suppose, dit le jeune homme avec un accent d'irritation subite, que nous allons nous expliquer ?

– Pas ici.

– Oh ! il le faut.

Sir John croisa les bras, et, au travers de ses lunettes bleues, il attacha sur Victor un regard plein de calme :

– Monsieur Victor de Passe-Croix, dit-il, je gage que vous donneriez dix années de votre vie pour savoir quel est le lien mystérieux qui unit votre père à votre oncle le vicomte de la Morlière ?

– Oui, monsieur, répondit Victor d'une voix sombre.

– Eh bien ! il ne tient qu'à vous de le savoir ce soir même.

– Comment cela ?

– Vous n'avez qu'à venir avec nous, ajouta sir John.

Victor regarda Paul.

– Oui, dit ce dernier, car tu m'empêcheras peut-être de me brûler la cervelle.

– Soit, murmura Victor.

Puis, regardant sir John :

– Je veux bien vous suivre, dit-il, mais vous me donnerez après des explications.

– Si vous ne les jugez pas inutiles après, répondit l’homme aux lunettes bleues.

Et il sortit le premier.

Le coupé de Saphir, après avoir déposé la femme de chambre rue Saint-Lazare, était revenu stationner devant le café Anglais.

– Montez, messieurs, dit sir John, je vais m’asseoir à côté du cocher.

– Rue de la Michodière ! ajouta-t-il.

Arrivé à la porte de cette maison, où le mystérieux personnage avait son bureau de renseignements, il descendit, et tout en souriant, il s’approcha de la portière du coupé.

– Je vous demande quelques minutes, messieurs, dit-il, j’ai à changer de vêtements.

Les deux cousins attendirent sans échanger un mot.

Sombres tous deux, ils semblaient craindre de se communiquer leurs pensées.

Dix minutes s'écoulèrent. Au bout de ce temps, la porte s'ouvrit, et ils virent sortir un domestique.

C'était un cocher anglais qui paraissait jeune encore, portait des favoris en côtelettes, d'un beau rouge, était revêtu d'une longue veste d'écurie à carreaux, d'un pantalon noisette pincé au genou, et portait un cône de drap gris en guise de coiffure. Il s'approcha de la portière et dit aux deux jeunes gens :

– Ne vous étonnez pas, c'est moi...

Paul et Victor reconnurent la voix ; c'était tout ce qui restait de lui : les lunettes bleues elles-mêmes avaient disparu.

– Retourne d'où tu viens, dit-il en grim pant de nouveau à côté du cocher.

Or, pendant ce temps, voici les sensations auxquelles le vicomte de la Morlière était en proie.

Il s'était endormi dans le fauteuil, au coin de la cheminée, dans le salon où l'avait fait entrer



Saphir.

Ce sommeil qui l'étreignait et qui était le résultat de l'ivresse, avait fait place tout à coup à une douleur étrange.

Il avait semblé au vicomte qu'on lui brisait les tempes à coups de marteau.

Alors, il avait essayé de se lever pour se soustraire à ce supplice ; mais il s'était senti dominé par un engourdissement général, comme s'il eût été coulé tout à coup dans un moule de plomb ou d'airain.

– Je rêve, s'était-il dit. J'ai un affreux cauchemar.

Et, à partir de ce moment, voici ce qu'il avait éprouvé, vu et entendu :

D'abord, une vive clarté avait frappé ses paupières closes, et, au travers, ses yeux avaient revu le petit salon où il se trouvait, dans tous ses détails. En même temps, il entendit marcher derrière lui, et fit un effort surhumain pour se retourner...

Mais l'étreinte de fer qui pesait sur lui ne lui

permet aucun mouvement.

En même temps il entendit un chuchotement, confus d'abord, et qui devint distinct.

C'étaient deux femmes qui causaient à mi-voix.

Le vicomte reconnut la voix de Saphir et celle de la comtesse.

Alors, toujours immobile, toujours paralysé, semblable à ces gens frappés de léthargie qu'on enterre, et qui entendent, sans pouvoir faire un mouvement, le bruit des pelletées de terre tombant sur le cercueil, – alors, disons-nous, le vicomte se prit à écouter, en proie à une terreur vertigineuse.

– C'est un homme mûr, poursuit la comtesse, mais du meilleur monde, fort riche, et qui fera pour vous les plus grandes folies, je vous assure.

– Ah ! madame, répondit Saphir.

Les deux femmes étaient à deux pas de lui, derrière son fauteuil. La comtesse disait :

– Mais, en réalité, ma petite, je ne comprends

pas cette aversion insupportable que vous éprouvez pour le vicomte.

– Il me fait horreur !

L'accent de Saphir eût fait bondir le vicomte sur son siège, s'il n'eût été sous l'étreinte de la léthargie.

– Il vous fait horreur ? dites-vous, fit la comtesse d'un ton naïf.

– Oh ! oui.

– Pourquoi ?

– Parce que je crois qu'il a du sang sur les mains, madame.

– Ciel ! fit la comtesse.

– Je ne sais quel crime affreux il a commis, continua Saphir, quelle fortune il a volée, mais son fils le fuit comme on fuit le bourreau ou un pestiféré.

À ces derniers mots, il sembla au vicomte que la lame d'un poignard lui pénétrait froide et acérée jusqu'au fond du cœur.

– Oh ! quel épouvantable rêve ! se dit-il. On

m'a mis dans un moule de fer...

Et, certes, s'il avait pu secouer cette paralysie terrible, le vicomte aurait fui. La comtesse reprit :

– Mais êtes-vous bien sûre de ce que vous dites là, ma petite ?

– Oh ! très sûre...

– N'êtes-vous point la dupe de quelque abominable calomnie ?

– Écoutez, je vais vous dire ce que je sais.

– Voyons ?

– Il y a trois mois, le vicomte est arrivé un matin dans mon appartement, rue Saint-Lazare : « Mon enfant, m'a-t-il dit, vous aimez mon fils, n'est-ce pas ? – Oh ! de toute mon âme, lui ai-je répondu. – Eh bien ! si vous l'aimez ainsi, il faut renoncer à lui. Il ne faut pas briser votre avenir. » Alors il m'a raconté que Paul devait épouser sa cousine, que si je persistais à le voir, je ferais manquer ce mariage, et j'ai eu la naïveté de le croire. Il m'a emmenée en Normandie, et, m'enfermant avec lui dans une maison de campagne appelée la Charmerie, il est bientôt

devenu amoureux fou de moi. Alors, je me suis enfuie.

– Mais, observa la comtesse, je ne vois pas jusque-là l'ombre d'un crime, ma petite.

– Attendez ! Paul ne se mariait pas. Tout au contraire, épris d'une folle passion pour une inconnue, il était venu dans les environs de la Charmerie.

Là, il s'est rencontré avec son père, le pistolet au poing, dans une chambre sans lumière, et quand une clarté subite les a enveloppés, le vicomte de la Morlière est tombé à genoux et comme foudroyé.

Il croyait me trouver dans la maison, et la femme qui lui est subitement apparue, tenant un flambeau à la main, cette femme qui n'était autre que celle que poursuivait Paul, – cette femme lui a fait jeter un cri terrible.

Il est tombé à genoux, il a demandé grâce et a cru voir un fantôme sorti de sa tombe.

– De qui tenez-vous ces détails, ma petite ? demanda la comtesse.

Le vicomte écoutait, et s'il n'eût été complètement paralysé, on eût entendu les battements de son cœur.

– Quel épouvantable cauchemar ! pensait-il. Ah ! si je ne rêvais pas, si cela était vrai, Saphir me mépriserait comme un criminel que je suis.

Une fois encore, il essaya de se secouer et de tourner la tête.

– Je vais m'éveiller ! pensait-il, je suis sans doute dans mon lit.

Elles passèrent devant lui, et comme il y voyait ni plus ni moins qu'un somnambule à travers ses paupières closes, il les vit toutes deux. Saphir marchait la première. Quand elle fut sur le seuil de cette porte par où l'homme aux lunettes bleues était sorti, elle s'arrêta, se retourna vers le vicomte, étendit la main vers lui :

– Tenez, madame, dit-elle, regardez bien cet homme, c'est un assassin !

Puis elle souleva la portière et toutes deux disparurent.

– Mon Dieu ! pensait M. de la Morlière, je

suis un grand coupable, mais le châtement que vous m'infligez est à la hauteur de mon forfait... Oh ! si je pouvais me réveiller...

Le salon demeura vide un instant. Puis la porte se rouvrit et le vicomte, qui croyait toujours rêver, vit entrer un homme qu'il reconnut sur-le-champ.

C'était John, le groom anglais, le domestique qu'il avait emmené à la Charmerie.

John s'approcha et prit une chaise sur laquelle il s'assit à califourchon, à deux pas du vicomte.

– Mais c'est épouvantable ! pensait celui-ci.

– Bonjour, vicomte, dit le groom, bonjour, cher maître. Vous êtes aussi immobile qu'une statue. Mais vous voyez et vous entendez... Donc, nous pouvons causer. Oh ! j'ai beaucoup de choses à vous dire, vicomte...

Et le groom ricanait, et son sourire était si satanique que le vicomte se demanda s'il n'était pas mort et déjà en proie aux tortures des damnés.

John lui faisait l'effet d'un démon.

– Vous croyez dormir, vicomte, poursuivit le

groom, mais vous ne dormez pas. N'avez-vous pas cru, tout à l'heure, qu'on vous brisait les tempes à coups de marteau ? Eh bien ! c'était moi, moi, qui vous frottai avec un poison indien, qui a le singulier privilège d'engourdir et de pétrifier, mais qui laisse à l'ouïe et à la vue toute leur finesse.

Donc c'est moi, mon cher vicomte, et j'ai beaucoup de choses à vous dire. Mais d'abord procédons par ordre...

Saphir vous méprise, votre fils vous déteste...

Et cependant, ni Saphir, ni votre fils ne savent l'histoire de vos crimes. Ils les ont devinés, voilà tout. Mais patience, ils vont être fixés là-dessus !

Alors le groom frappa dans sa main. Aussitôt la porte se rouvrit et Saphir entra.

Elle donnait la main à Paul de la Morlière.

Derrière eux marchait Victor de Passe-Croix.

Tous trois vinrent se ranger debout et silencieux autour du fauteuil du vicomte.

– Monsieur Paul, dit alors le groom, il est temps encore, partez...



– Non, murmura Paul, je veux savoir.

– Moi aussi, dit Victor, car je ne veux pas douter sans raison de l'honneur de mon père.

– Oh ! quel rêve ! quel rêve ! pensait le vicomte.

Le groom sortit alors un rouleau de papier de sa poche.

C'était le manuscrit que, six mois auparavant, Danielle avait remis aux quatre chevaliers du Clair de Lune.

C'était le *Manuscrit du Domino*.

Paul arrêta le groom au premier mot, en lui posant la main sur le bras :

– Monsieur, dit-il, je vais vous écouter jusqu'au bout. Je vous jure que je ne vous interromprai pas ; mais, en retour, vous allez me faire une promesse.

Vous allez me jurer que vous me donnerez la preuve des faits que vous allez avancer.

– Oui, monsieur.

Et le groom lut...

Cette lecture dura près de deux heures. Ce fut un supplice sans nom pour le vicomte, un supplice non moins affreux pour les deux jeunes gens.

Quand Rocambole eut tourné le dernier feuillet du manuscrit du domino, Victor et Paul, le front baigné de sueur, le visage pâli par la honte, savaient que le vicomte de la Morlière, le baron de Passe-Croix et le chevalier de Morfontaine avaient assassiné le comte de Main-Hardye, la malheureuse Diane et volé l'héritage de Danielle.

Le vicomte pensait :

– Si je ne rêvais pas, je n'aurai plus qu'à me brûler la cervelle.

– Monsieur, dit alors Paul de la Morlière, vous m'avez promis des preuves, il me les faut ou je vous tue !

Et il posa un petit stylet, qu'il portait toujours sur lui, sur le marbre de la cheminée.

– Monsieur, répondit le groom avec calme, les preuves, les voilà !

Il frappa de nouveau dans ses mains, la porte s'ouvrit de nouveau. Un homme et une femme entrèrent.

– Danielle ! s'écria Paul.

– La femme de Sologne ! exclama Victor.

– La fille de Diane, répondit la jeune fille d'un ton grave et triste.

Puis elle attacha ses deux grands yeux bleus sur les deux jeunes gens :

– Regardez-moi bien, dit-elle, et voyez si je mens... Puis elle étendit la main vers le vicomte toujours immobile.

– Cet homme, dit-elle, est l'assassin de mon père et de ma mère.

Victor poussa un cri sourd ; Paul chancela. Mais soudain, il se redressa, et, désignant celui qui venait d'entrer :

– Quel est donc cet homme ? demanda-t-il.

– C'est Ambroise, le valet de chambre et le complice de votre père, répondit Rocambole.

– Et, dit Ambroise, je suis prêt à témoigner en

justice que tout ce que vous venez d'entendre est vrai.

Le doute n'était plus permis.

Victor prit la main de Paul et lui dit :

– Nous sommes frères à présent, frères par le malheur, par l'infamie. Viens, frère, nous allons partir pour cette terre d'Afrique où le feu purifie. C'est au milieu d'une grêle de balles, c'est sous l'habit du simple soldat qu'il nous faut aller conquérir le droit de demander l'autorisation de changer de nom.

Tous deux s'inclinèrent devant Danielle, pâle et triste, tous deux sortirent le front penché et la mort au cœur...

Alors encore le vicomte éperdu essaya de briser le moule invisible qui l'étreignait, et l'effort qu'il fit fut si surhumain qu'il parvint à remuer les lèvres et les bras.

Mais, en ce moment, les lumières s'éteignirent, un rire moqueur se perdit dans l'obscurité, et tout rentra dans le silence.

Puis un bourdonnement étrange se fit aux

oreilles du vicomte, sa pensée s'obscurcit, il lui sembla de nouveau qu'on lui brisait les tempes ; il se sentit emporté dans un tourbillon fantastique, et l'ivresse, un moment dissipée par le poison indien, l'étreignit de nouveau...

Quand le jour vint, le vicomte de la Morlière rouvrit les yeux.

Il n'était plus dans son fauteuil, mais étendu sur le parquet.

Un premier rayon de soleil filtrait à travers les rideaux.

Le vicomte se leva avec peine, demeura un moment immobile au milieu du salon, puis il fit un pas vers une porte ouverte.

– Où suis-je donc ? se demanda-t-il, où suis-je ?

La porte ouverte donnait sur une chambre à coucher.

La couverture était faite, une bougie achevait de brûler sur la table de nuit.

Les souvenirs du vieillard étaient confus encore, mais bientôt ils s'éclaircirent un à un.

D'abord il se rappela que Saphir l'avait conduit en ce lieu, la veille au soir, puis elle était partie, puis... Le voile qui obscurcissait son cerveau se déchira, et ce qu'il croyait être un rêve revint à sa pensée tout entier et dans tous ses détails.

Il éprouva alors un battement de cœur terrible et ses cheveux blancs se hérissèrent.

– Oh ! que j'ai souffert ! se dit-il ; mon Dieu, que j'ai souffert !...

Il alla ouvrir une croisée. Cette croisée donnait sur la cour du vieil hôtel.

La cour était déserte.

Le vicomte exposa son front brûlant à l'air frais du matin, et il essaya de réfléchir, se posant avec effroi cette question terrible :

– Était-ce bien un rêve ?

Mille arguments pour et contre cette opinion se croisèrent alors comme des éclairs, un soir d'orage, dans son cerveau tourmenté.

Celui qui plaidait le plus en faveur du rêve, c'était cette paralysie étrange à laquelle il avait été en proie.

Puis ensuite ce défilé de personnages, parmi lesquels se trouvait Ambroise, Ambroise, l'âme damnée du vicomte, le seul homme en qui il eût une confiance absolue.

Mais en même temps il songea aux paroles que John le groom lui avait dites :

– Vous croyez rêver mais vous ne rêvez pas.

Il quitta la croisée, parcourut le salon, entra dans la chambre à coucher et fit le tour de l'appartement.

L'appartement était désert. Sur la table de la salle à manger se trouvait une lettre.

Elle était à son adresse. Il l'ouvrit et lut :

« 10 heures du soir.

« Mon cher vicomte,

« Vous êtes ivre ; je retourne rue Saint-Lazare. Je reviendrai vous voir demain matin.

« Saphir. »

Comme le vicomte achevait la lecture de cette lettre, il entendit une clef qui tournait dans la serrure.

Il se précipita vers la porte et poussa un cri de joie.

C'était Saphir.

Saphir était calme, souriante ; elle dit au vicomte un bonjour qui mit à nu ses dents éblouissantes.

– Ah ! mon Dieu, dit-elle, comme vous êtes pâle !

En lui voyant sa lettre à la main, elle ajouta :

– Comment ! vous ne l'avez pas lue hier soir ?...

Le vicomte balbutia.

Saphir entra dans la chambre à coucher et remarqua le lit non foulé.

– Comment ! dit-elle, vous ne vous êtes pas couché ?

– J'ai passé la nuit dans le fauteuil où vous m'avez laissé.



– Mais c’est absurde ! Savez-vous bien que vous étiez gris hier soir ?

– C’est vrai... c’est ce vin jaune... Quel singulier vin !...

– Mais comme vous me regardez, mon Dieu qu’avez-vous donc ?

– Je ne sais pas... je...

– On dort si mal dans un fauteuil, vous aurez fait un mauvais rêve...

Le vicomte tressaillit.

– C’est vrai, dit-il, j’ai fait des rêves étranges, ma petite.

Saphir se laissa tomber sur un siège, et reprit en riant :

– Peut-être avez-vous rêvé guillotine. Ce n’est pas drôle !

Le vicomte frissonna.

– Non, dit-il.

– Alors vous avez peut-être rêvé d’assassinat, c’est tout un.

M. de la Morlière sentit ses cheveux se hérissier et son regard sembla de nouveau vouloir pénétrer jusqu'au fond du cœur de Saphir.

– Je ne sais plus au juste ce que j'ai rêvé, dit-il, mais c'est affreux !

– Vraiment ?

– Et puis j'ai vu passer devant moi des quantités de personnages.

– Bah !

– Vous, d'abord...

– Ce n'est pas étonnant, puisque vous m'aimez.

– Ensuite, la comtesse...

– Vous aviez dîné avec elle.

– Et puis, mon fils...

– Tiens ! je l'ai vu hier soir, ce pauvre Paul, et j'ai rêvé de lui. Après ?

Le vicomte fronça le sourcil.

– Ah ! vous l'avez vu ?

– Oui...

– Eh... sans doute...

– Ah ! mon cher, dit Saphir, moi aussi j'ai fait un drôle de rêve, allez ! Dans ce rêve, je voyais Paul qui me disait :

– Si tu savais ce que mon père a fait, tu en aurais horreur.

Une sueur glacée mouilla les tempes du vicomte.

– Au nom du ciel, murmura-t-il d'une voix sourde, au nom du ciel, taisez-vous, mon enfant !

– Soit. Voyons la suite de votre rêve. Après moi, après la comtesse, après Paul, qui avez-vous vu encore ?

– Un ancien valet de chambre à moi, un homme qui doit être mort.

– Et puis ?

– Et puis John.

– Notre domestique de la Charmerie ?

– Justement.

– Est-ce tout ?

Le vicomte hésita.

– Je gage, dit Saphir, qu’il y avait quelqu’un encore.

– Oui, une femme blonde... une inconnue... Je ne sais pas son nom...

– Est-ce que ce ne serait pas celle que votre fils... Ah ! vous savez, Paul m’a raconté une drôle d’histoire, hier soir...

M. de la Morlière chancela.

– Mon Dieu ! se répétait-il, si tout cela était vrai... si je n’avais pas rêvé !...

Mais Saphir reprit avec son plus charmant sourire :

– Je viens vous faire ce matin une toute petite visite... mais ce soir, je viendrai dîner avec vous ! Seulement, j’ai horreur des gens qui ne savent pas boire et je vous ferai boire de l’eau... rien que de l’eau...

– Oui, pensait le vicomte, je dois avoir, j’ai certainement rêvé. Autrement me sourirait-elle ainsi ?

Elle vint s'asseoir auprès de lui et lui prit la main :

– Vous savez, mon cher ami, quelles sont mes conditions ? lui dit-elle.

– Mais... il me semble...

– Je vais vous garder prisonnier.

– Ici ?

– Et si vous sortez, vous ne me reverrez jamais !...

– Mais ne pourrai-je aller chez moi ?

– C'est impossible. Si vous mettez le pied dehors, vous ne me reverrez pas. Maintenant, au revoir.

– Comment ! vous partez déjà ?

– J'ai une course pressée... ma bonne va venir et vous servira à déjeuner. À ce soir.

Il voulut la retenir, mais elle lui glissa des doigts comme une couleuvre, laissant bruire un frais éclat de rire entre ses lèvres roses...

Quand elle fut partie, le vicomte murmura avec un soupir de soulagement :

– Allons ! j’avais rêvé... mais si un rêve pareil se reproduisait, je deviendrais fou...

Comme il faisait cette réflexion, il passa une main sur ses tempes encore mouillées de sueur, puis, machinalement, il la ramena sur son visage et ses lèvres la touchèrent.

Soudain, il jeta un cri terrible. Sa main était humectée d’un acide qui lui brûla les lèvres comme un fer rouge...

Et le vicomte, pâle et frissonnant, se souvint de l’étrange sensation de la nuit qui lui brisait les tempes, et il songea à ces paroles de John le groom :

« Je vous ai frotté avec un poison indien qui paralyse le corps... »

Il n’avait donc pas rêvé !...

## LIX

Tandis que M. de la Morlière était sous le poids d'une anxiété impossible à décrire, une tout autre scène se passait à l'hôtel de Passe-Croix.

Le baron et sa femme causaient à voix basse dans un coin du salon, jetant tour à tour un regard inquiet et navré sur leur fille.

Flavie s'était mise au piano, et elle exécutait une polka entraînante avec une animation vertigineuse qui ne disait que trop que la malheureuse enfant était toujours folle.

– Pauvre Flavie ! murmurait M<sup>me</sup> de Passe-Croix, dont les yeux étaient pleins de larmes.

Flavie quitta brusquement son piano et se leva.

– Maman, dit-elle, est-ce que mon mari n'est pas revenu ?

Le père et la mère se regardèrent avec consternation.

– C’est singulier ! fit la jeune fille, chaque fois que je vous parle de mon mari, vous n’avez pas l’air de savoir ce que je veux vous dire.

Le baron et la baronne se taisaient et baissaient les yeux.

– Vous savez pourtant bien, reprit-elle, que j’ai épousé, voici quinze jours, M. Albert Morel, un parfait galant homme... que j’aime... Ah ! cher Albert...

– Mon enfant, dit la baronne, tu es un peu souffrante, tu dois avoir la fièvre... Si tu te reposais ?

– Mais où donc est allé mon mari ? reprit Flavie.

Et comme on ne lui répondait pas, elle se prit à fondre en larmes. Sa mère la prit dans ses bras.

– Viens ! dit-elle, allons au jardin... le grand air te fera du bien...

Et elle l’entraîna hors du salon, laissant M. de Passe-Croix sous le coup d’un douloureux accablement.

À peine les deux femmes étaient-elles parties,



qu'un domestique entra, apportant une lettre sur un plateau.

Le baron jeta les yeux sur la suscription, et tressaillit en reconnaissant l'écriture de son fils.

C'était, en effet, une lettre de Victor, ainsi conçue :

« Mon père,

« J'aurais à passer un an encore à Saint-Cyr pour en sortir officier. Mais de graves motifs m'empêchent d'attendre cette époque. Mon cousin Paul et moi nous venons de nous engager dans un régiment de chasseurs d'Afrique.

« Adieu, mon père.

« Votre fils, Victor. »

M. de Passe-Croix poussa un cri étouffé en achevant la lecture de cette lettre :

– Oh ! je suis maudit ! murmura-t-il.

Un coup de sonnette se fit entendre dans la cour au moment où il prononçait ces mots.

Le valet reparut deux minutes après. Cette fois, il apportait une carte.

– Que me veut-on encore ? fit le baron avec impatience. Il jeta les yeux sur la carte et lut :

*Sir John, médecin anglo-indien.*

– Monsieur, dit le valet, ce monsieur insiste pour être reçu.

– Eh bien ! faites entrer, dit le baron.

Le médecin anglo-indien, sir John, nos lecteurs l'ont déjà reconnu, était vêtu de noir des pieds à la tête.

Il salua le baron avec une raideur toute britannique, et lui dit :

– Je vous demande mille fois pardon, monsieur le baron, de me présenter ainsi sans avoir l'honneur d'être personnellement connu de vous.

– Monsieur, répondit le baron, votre carte m'a appris que vous êtes médecin.

– Médecin aliéniste, monsieur le baron, répondit sir John.

Le baron tressaillit.

– Or, continua sir John, je fais de la médecine

simplement pour l'amour de l'art, ayant gagné au service du rajah de Singapour une fortune immense. Je suis venu à Paris pour y étudier la folie, comme je l'ai étudiée dans l'Inde, où j'ai obtenu des cures merveilleuses.

– Ah ! monsieur, dit le baron, si vous guérissez ma pauvre fille... la moitié de ma fortune...

– Monsieur, interrompit sir John en souriant, j'ai eu l'honneur de vous le dire, je n'exerce pas pour de l'argent ; mais c'est parce que je crois pouvoir guérir M<sup>lle</sup> de Passe-Croix que j'ai pris la liberté de me présenter.

Le baron saisit les mains de sir John et les serra.

– Vrai, dit-il, vous la guéririez ?

– Oui.

– Complètement ?

– En quelques jours, si sa folie est telle qu'on me l'a dépeinte.

– Ah ! fit le baron, on vous a dépeint sa folie, monsieur ?

– Oui.

– Qui donc ?

– Votre fils.

Le baron pâlit.

– Vous connaissez mon fils ?

– Je suis un de ses amis.

M. de Passe-Croix eut un singulier battement de cœur.

– En vérité, dit-il, mon fils aurait pu vous amener, monsieur.

– Monsieur votre fils est parti ce matin pour Marseille, monsieur.

Un nuage passa sur le front du baron, mais il ne répondit pas un mot. Le médecin continua :

– Nous autres gens des tropiques, nous avons une médecine toute spéciale, la médecine des raisons. Nous nous servons de ce qui tue pour guérir. Monsieur Victor m’a donné sur la folie de sa sœur quelques détails qui m’étaient indispensables...

Le baron fronça le sourcil.

– Oh ! soyez tranquille, monsieur, se hâta d'ajouter sir John, le médecin est un confesseur ; son cœur est une tombe. Il sait garder les plus terribles secrets.

– Ainsi, fit le baron d'une voix tremblante, vous savez...

– Je sais que M<sup>lle</sup> Flavie de Passe-Croix a eu la tête tournée par un misérable... c'est donc une folie d'amour à laquelle elle est en proie.

Le baron courba la tête.

– Or, poursuivit sir John, le seul moyen de guérir cette folie, c'est l'oubli.

– Comment ?

– Il faut qu'il s'établisse une lacune dans l'esprit de mademoiselle Flavie, entre la veille du jour où elle a rencontré M. Albert Morel...

– Vous savez son nom ?

– Votre fils me l'a dit.

– Je vous écoute, monsieur, murmura le baron en soupirant.

– Je vous disais donc, reprit sir John, qu'il est

nécessaire que la mémoire de ce qui s'est passé entre ce jour et aujourd'hui lui fasse absolument défaut.

– Et vous obtiendrez ce résultat ?

– Je l'obtiendrai, répondit sir John, avec l'accent de la conviction.

– Et ma fille retrouvera la raison ?

– La raison et la gaieté. Elle n'aura pas souvenance de cet homme.

– Mais, enfin, elle s'étonnera tout au moins ?

– Il sera facile de lui persuader qu'elle a éprouvé une sensation violente, un grand effroi, et que, à la suite de cet effroi, elle a momentanément perdu l'esprit.

– Et c'est par de certains poisons que vous espérez obtenir ce résultat, monsieur, demanda le baron.

– Oui. Mais rassurez-vous ces poisons sont employés à des doses infiniment petites.

– Ah !

– Et vous n'aurez rien à craindre pour votre

chère enfant.

– Et ce traitement sera-t-il long ?

– Trois ou quatre jours.

– Comment ! dans trois ou quatre jours vous pourriez guérir ma fille ?

– Oui, monsieur.

Sir John parlait avec une conviction qui pénétra dans l'âme de M. de Passe-Croix.

– Nous commencerons le traitement quand vous voudrez, monsieur, ajouta-t-il.

– Mais tout de suite, monsieur, tout de suite ! s'écria le baron.

Sir John sourit.

– Non, dit-il, mais ce soir... c'est toujours le soir qu'on commence à opérer.

– Eh bien ! ce soir...

– Il serait nécessaire que je visse M<sup>lle</sup> de Passe-Croix au moins une heure avant.

– Monsieur, dit le baron, oserai-je vous prier à dîner.

– J’accepte, répondit sir John.

Il prit son chapeau et se leva.

– Ce soir, dit-il, nous commencerons l’épreuve. Au revoir, monsieur.

M. de Passe-Croix demeura un peu abasourdi, après le départ de sir John.

La lettre de son fils, qui semblait lui dire un éternel adieu, puis l’arrivée de cet inconnu, qui se disait l’ami de Victor, exerçait la médecine gratuitement, et se faisait fort de guérir Flavie, tout cela avait été si rapide, si inattendu, que c’était à se demander si ce n’était point un rêve.

M<sup>me</sup> de Passe-Croix rentra.

Elle était seule.

– J’ai obtenu, dit-elle, que cette malheureuse enfant se mît au lit. Maintenant elle est plus calme. Ô mon Dieu ! quelle épreuve terrible vous nous envoyez ?

Le baron prit la main de sa femme.

– Et si on la guérissait ?...

La pauvre mère jeta un cri.



– Oui, mon amie, on la guérira.

– Mais qui ?

– Un médecin anglais qui sort d’ici et qui viendra ce soir.

– Hélas ! soupira la baronne, il y a tant de médecins qui prétendent pouvoir guérir la folie !...

– Oh ! celui-là ne se vante pas, j’en ai la conviction.

– Mais qui vous en a parlé ? est-ce que vous l’avez fait venir ?

– C’est Victor qui vous l’envoie.

– Victor !... dit la baronne en tressaillant.

Puis elle ajouta avec un accent de profonde tristesse :

– Savez-vous, mon ami, que depuis notre malheur, la conduite de Victor est étrange ?

– Ah ! vous trouvez ?

– Il fuit la maison...

– C’est vrai.

– Et voici deux jours que je ne l’ai vu, murmura la baronne.

M. de Passe-Croix soupira, mais il garda le silence.

– La dernière fois qu’il est entré dans ma chambre, il était pâle, et sa démarche trahissait une singulière émotion.

– Qu’as-tu, mon enfant ? lui ai-je demandé.

– Rien, bonne mère.

– Tu es triste...

– Mais non.

– Oh ! tu ne peux me tromper, lui ai-je dit. Est-ce qu’on trompe l’œil d’une mère ?

– Eh bien ! m’a-t-il dit avec un accent qui m’a bouleversée... je souffre ! Adieu, ma mère...

Il m’a embrassée convulsivement et il s’est enfui. Depuis lors, je ne l’ai pas revu.

M. de Passe-Croix gardait un silence farouche.

La baronne poursuivit :

– Dominique, votre valet de chambre, m’a dit

hier que vous aviez eu une scène violente avec Victor.

– Ah !

– Est-ce vrai ?

– Oui, madame.

– Mais pourquoi cela monsieur ?

– Parce qu’il ne veut pas retourner à Saint-Cyr.

– Oh ! cela est impossible, s’écria la baronne. Victor a trop l’amour de la carrière militaire...

– Justement, il veut s’enrôler comme simple soldat, madame.

La baronne jeta un cri.

– Mais il est fou ! dit-elle.

Alors le baron prit une lettre sur la cheminée. C’était celle de Victor ; il la remit à la baronne, lui disant :

– Tenez, madame, lisez.

Et comme M<sup>me</sup> de Passe-Croix étouffait un nouveau cri, le baron ajouta :

– Il est parti ce matin pour Marseille ; nous ne le reverrons plus.

– Ô mon Dieu ! murmura la baronne frémissante, en tombant à genoux ; quel crime avons-nous donc commis que vous nous frappiez ainsi ?

\*

Quelques heures plus tard, le médecin aliéniste, sir John, était assis à la table du baron de Passe-Croix, vis-à-vis de la pauvre insensée.

Flavie était d'une gaieté navrante.

– Monsieur, disait-elle à sir John, vous venez du Havre, n'est-ce pas ?

– Oui, j'en arrive.

– Vous avez dû y rencontrer mon mari. Vous le connaissez ?

– Oui, madame.

– Va-t-il bientôt revenir ?

– Dans deux jours.

Flavie frappa dans ses mains avec une joie d'enfant.

– N'est-ce pas qu'il est charmant, mon petit mari ? dit-elle.

– Oui, certes. Et, dit le docteur, il m'a remis quelque chose pour vous.

– Ah ! vraiment ?

– C'est un flacon d'odeur.

Le médecin tira, en effet, de sa poche un joli petit flacon d'argent ciselé et le tendit à Flavie.

– Respirez donc ce parfum, madame, dit-il. Flavie prit le flacon et l'approcha de ses narines.

– Oh ! que cela sent bon ! dit-elle.

Puis, soudain, elle renversa un peu la tête en arrière, comme cédant à un sentiment de bien-être, puis ses yeux se fermèrent...

– Mon Dieu ! s'écria la baronne effrayée, qu'avez-vous donc fait, monsieur ?

Sir John sourit.

– Ne craignez rien, madame, dit-il. C’est mon traitement qui commence.

Flavie venait d’être prise d’une sorte de torpeur.

– Mère, dit-elle, si nous allions faire un tour de jardin ?...

M<sup>me</sup> de Passe-Croix consulta sir John du regard.

– Il fait trop chaud ici, ajouta M<sup>lle</sup> de Passe-Croix.

La baronne se leva et prit sa fille par la main.

– Allez, madame, dit tout bas le docteur, faites-lui faire un tour de jardin, puis conduisez-la dans sa chambre, et tâchez qu’elle se mette au lit. Alors vous viendrez me prévenir.

La baronne sortit emmenant sa fille.

M. de Passe-Croix et sir John demeurèrent seuls.

– Monsieur le baron, dit alors sir John, j’ai eu pour professeur de médecine aliéniste un jeune homme qui a fait quelque bruit...

– Ah !

– Le docteur noir, ajouta sir John, un homme qui a fait à Paris il y a vingt ans, des cures merveilleuses.

Le baron tressaillit.

– Est-ce que vous ne l’avez pas connu ?

– Mais... si... un peu... j’en ai entendu parler...

– Victor m’a raconté, poursuivit sir John ; qu’il avait soigné une jeune femme de votre famille...

– Tiens ! c’est vrai, dit le baron, ma cousine Diane...

– Qui se tua au château de Bellombre, en Poitou.

– C’est vrai...

M. de Passe-Croix était pâle.

– Il paraît, continua sir John, que ce funeste événement arriva justement tandis que le docteur tentait une expérience...

Et sir John attacha sur le baron un regard pénétrant et froid.

– Je crois, en effet, m’en souvenir.

– M<sup>me</sup> Diane de Morfontaine, poursuivit sir John, était appuyée au balcon de sa chambre, elle tenait son enfant dans ses bras, lorsqu’un houhoulement lointain...

– Monsieur, interrompit brusquement le baron, dont les tempes étaient baignées de sueur, je m’étonne que mon fils Victor ait pu vous donner ces détails.

– Attendez, monsieur le baron... lorsqu’un houhoulement lointain, qui devait lui rappeler le signal que lui donnait autrefois le comte de Main-Hardy, se fit entendre. Madame Diane s’élança, son enfant dans les bras.

» L’appui de la croisée se rompit, et la mère et l’enfant tombèrent de vingt pieds de haut.

– Tout cela est vrai, monsieur.

– Eh bien ! acheva sir John, le docteur a toujours eu une conviction.

– Ah !

– Une conviction inébranlable.



– Laquelle ?

– C'est qu'on avait scié la barre d'appui.

M. de Passe-Croix étouffa un cri et se leva pâle et frissonnant.

## LX

Les derniers mots du docteur anglo-indien, sir John, avaient bouleversé M. de Passe-Croix.

Quel était donc cet homme qui, sous prétexte de guérir sa fille, venait tout à coup lui faire entendre un pareil langage ?

Sir John prit soin de l'apprendre lui-même au baron.

– Monsieur, lui dit-il, je ne vous ai point menti, je guérirai votre fille en quelques jours. Seulement, je vais vous faire mes conditions.

Le baron retrouva un reste d'audace.

– Il me semblait que vous m'aviez dit ce matin, fit-il, que vous exerciez la médecine gratuitement.

– Avec les honnêtes gens, oui, monsieur.

Ces mots firent monter le rouge au visage du baron.

– Monsieur, dit-il, je crois que vous m’insultez !

– Chut ! murmura sir John, nous sommes ici en tête à tête, les éclats de voix ne servent absolument à rien.

L’accent de sir John était froid. Un sourire moqueur glissait sur ses lèvres, et M. de Passe-Croix comprit que cet homme le connaissait tout entier.

– Enfin, monsieur, lui dit-il, que me voulez-vous ?

– Guérir votre fille d’abord, monsieur... ensuite...

Sir John s’arrêta et fixa de nouveau ses regards sur M. de Passe-Croix.

– Ce matin, dit-il, vous m’avez offert la moitié de votre fortune...

Le baron plissa dédaigneusement les lèvres. Sir John poursuivit :

– Je crois avoir des données à peu près certaines sur vos revenus.

– Mais, monsieur...

– Chut ! écoutez-moi jusqu’au bout, monsieur le baron. Vous aviez à vingt-cinq ans, de votre fortune personnelle, dix-neuf mille livres de rente : madame la baronne vous en a apporté en dot trente-trois, total, si je ne me trompe, cinquante-deux. À la mort du général marquis de Morfontaine, vous avez hérité, – vous allez voir que mes chiffres sont exacts, – vous avez hérité, dis-je, de quatre-vingt-seize mille livres de rente.

– Monsieur, dit ironiquement M. de Passe-Croix, vous avez peut-être été clerc chez mon notaire.

– C’est fort possible, ricana sir John. Je poursuis :

» Quatre-vingt-seize et cinquante-deux doivent faire cent quarante-huit, n’est-ce pas ?

– C’est vrai.

– Eh bien, monsieur, si je guéris votre fille, vous me donnerez quatre-vingt-seize mille livres de rente.

Le baron, qui s’était rassis, bondit de nouveau

sur son siège.

– C’est mon chiffre, dit froidement le médecin anglo-indien.

Le baron était pâle et ses cheveux se hérissaient.

– Qui donc êtes-vous, dit-il enfin, vous qui venez me dicter des conditions semblables ?...

– J’aimerais assez ne point vous le dire, monsieur, répondit Sir John, car l’énonciation de ma qualité vous produira quelque émotion.

– Non, je veux le savoir... parlez !

– Vous le voulez ?

– Oui.

– Eh bien ! je suis l’exécuteur testamentaire de votre cousine M<sup>me</sup> Diane de Morfontaine.

M. de Passe-Croix jeta un cri.

– Chut ! fit sir John en lui serrant le bras, on pourrait croire que je vous assassine...

Une sueur glacée inondait le visage de M. de Passe-Croix.

– Maintenant, monsieur, reprit sir John, vous devez avoir deviné bien des choses, et nous pouvons jouer cartes sur table. Vous avez été le complice de vos deux cousins, le vicomte et le chevalier, et il est des gens qui ont en mains la preuve de vos crimes. Chut ! pas de bruit... on pourrait nous entendre.

Et sir John continua :

– S’il y a des degrés dans le crime, il y en a dans le châtement. Vous étiez le plus jeune, vous avez été le moins coupable, vous serez le moins puni. Restituez l’héritage volé, et vos cheveux blancs ne seront pas déshonorés ; votre fils pourra porter son nom ; votre fille sera guérie et fera, au premier jour, un mariage honorable.

Le baron appuyait sa tête dans ses deux mains et semblait ne plus entendre ce que disait sir John.

– Remarquez, monsieur, continua ce dernier, que c’est un marché d’or que je vous offre. Tous les aliénistes de Paris et de Londres réunis ne guériront pas votre fille...

Le baron tressaillit, releva la tête et regarda sir John.

– En outre, comme il n’y a pas encore trente années que M<sup>me</sup> Diane de Morfontaine a été assassinée et que j’ai sous la main un témoin qui parlera...

– Oh ! je vous en défie ! s’écria M. de Passe-Croix frémissant.

– Il se nomme Ambroise, ajouta sir John avec calme.

Le baron frissonna jusqu’à la moelle des os et leva sur sir John un regard rempli d’égarement et de stupeur.

Mais sir John n’eut pas le temps de continuer.

On entendit tout à coup des cris dans l’escalier et les corridors.

– C’est ma femme ! s’écria M. de Passe-Croix qui reconnut la voix de la baronne.

M. de Passe-Croix s’élança vers la porte et courut au-devant de sa femme.

M<sup>me</sup> de Passe-Croix était en larmes, les

cheveux en désordre et elle poussait des cris.

– Ô mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle ; ma pauvre enfant !...

– Mais qu’arrive-t-il donc ? s’écria le baron : qu’arrive-t-il, madame ?

– Je ne sais pas... je ne sais pas... murmura la pauvre mère affolée.

Sir John était demeuré calme. M<sup>me</sup> de Passe-Croix courut à lui.

– Ah ! dit-elle, au nom du ciel, si vous êtes médecin, s’il est vrai...

– Madame, dit sir John, c’est sans doute à tort que vous vous alarmez.

– Mais qu’est-il donc arrivé ? s’écria M. de Passe-Croix, chez qui la douleur du père domina tout autre sentiment.

– Je ne sais pas si elle est évanouie... je ne sais pas si elle est morte... Oh ! venez, venez, monsieur.

Elle prit sir John par la main et l’entraîna, pleurant, sanglotant et poussant des cris



déchirants qui ne jaillissent que de la gorge d'une mère.

Le baron les suivait du pas chancelant d'un homme frappé par le feu céleste.

La chambre de Flavie était tout près du salon, au bout d'un vaste corridor.

M. de Passe-Croix s'arrêta frissonnant sur le seuil.

Sa fille était étendue sur son lit, immobile. Ses beaux yeux étaient fermés ; on eût dit qu'elle était morte.

La baronne se jeta sur elle et la couvrit de baisers.

– Mon Dieu ! dit-elle, mais son cœur ne bat plus, son front est froid, sa main glacée...

– Ma fille est morte ! exclama le baron d'une voix terrible.

En ce moment, ce grand coupable, qui avait osé tuer une femme, éprouva, l'espace d'une seconde, toutes les tendresses et toute l'énergie de l'amour paternel.

Il redressa la tête, ses yeux devinrent menaçants, s'injectèrent et semblèrent vouloir pulvériser sir John.

Celui-ci était toujours calme et froid. Le baron s'avança vers lui les poings fermés en disant :

– Oh ! n'est-ce pas vous qui l'avez tuée ?

La baronne, agenouillée, prenait dans ses mains la main glacée de sa fille et l'inondait de larmes.

– Nous étions au jardin, disait-elle, elle se promenait... elle était calme... elle souriait... Tout à coup elle m'a dit : « Oh ! que j'ai froid !... et puis elle a chancelé... je l'ai ramenée ici... elle est tombée sur son lit... et puis... » Un sanglot l'empêcha d'achever.

Alors sir John, ému sans doute par cette éloquente et terrible douleur, s'avança vers elle :

– Madame, interrompit-il, votre fille n'est pas morte, et son évanouissement, que j'avais prévu, est le premier pas vers une guérison prochaine.

La pauvre mère leva sur lui un regard effaré.

– Oh ! ne me trompez-vous point ? dit-elle.

– Sur l’honneur ! dit sir John en plaçant sa main sur sa poitrine.

– Mais sa main est froide...

– Cela doit être ainsi.

– Son front est glacé...

Sir John tira de la poche de son paletot une petite boîte qui, en s’ouvrant, laissa voir plusieurs flacons remplis de diverses substances liquides.

Il posa cette boîte sur la cheminée, prit un de ces flacons et le déboucha.

– Vous allez voir, madame, dit-il avec son flegme tout britannique, si je vous ai dit la vérité.

La baronne avait un mouchoir à la main, il le prit et imbiba un des coins avec deux gouttes du liquide contenu dans le flacon.

Puis il le plaça sous les narines de Flavie.

Soudain, la jeune fille, qui semblait morte, éprouva un frémissement par tout le corps, et un soupir se fit jour à travers ses dents serrées.

En même temps, le père et la mère jetèrent un cri de joie suprême. Mais déjà Flavie était

retombée dans son immobilité effrayante.

Alors sir John reprit la main de la baronne et lui dit :

– Vous voyez, madame, je n’ai point menti.

– Ah ! monsieur.

– Mais si vous voulez que je guérisse votre fille, il faut m’accorder la confiance et l’autorité qui seules permettent à un médecin d’agir.

– Oh ! monsieur, murmura la pauvre mère, guérissez ma fille et je serai votre esclave.

– Je ne demande pas cela, madame, mais votre état nerveux pourrait, en ce moment, me gêner beaucoup. Voulez-vous me laisser ici seul avec M. le baron ?

– Monsieur !

– Il le faut, dit sir John avec cet accent d’autorité mystérieuse qui n’appartient qu’aux hommes de science.

Et il regarda le baron.

M. de Passe-Croix plia sous ce regard comme un faible arbuste sous l’ouragan. Il comprit que

cet homme tenait en ses mains la vie de sa fille.

M. de Passe-Croix aimait vraiment sa fille.

– Oui, madame, dit-il à la baronne, le docteur a raison... Laissez-nous.

– Oh ! mais je reviendrai tout à l'heure, n'est-ce pas ? Je reviendrai ? fit-elle avec l'accent de la prière.

– Dans dix minutes, madame, répondit sir John ; sans cela, je ne répons de rien.

– Oh ! sauvez, sauvez ma fille ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Et elle sortit.

Quand elle fut partie, sir John ferma la porte.

– À nous deux, maintenant ! dit-il au baron, à nous deux !...

M. de Passe-Croix tremblait et attachait sur sa fille un regard éperdu.

Sir John, après avoir fermé la porte, alla ouvrir la fenêtre.

La fenêtre donnait sur la rue, et était élevée à six pieds du sol.

La rue était déserte, la nuit était venue.

– Monsieur, dit sir John qui s’assit sur le rebord de la fenêtre, vous savez maintenant que votre fille n’est pas morte. Madame la baronne ne reviendra que dans dix minutes.

» Nous avons donc dix minutes devant nous.

– Sauvez ma fille ! murmura le baron.

– Attendez et écoutez-moi.

Sir John étendit la main et désigna du doigt la boîte aux flacons.

– Il y a là, dit-il, les poisons qui sauvent et les poisons qui tuent. Faites venir tous les chimistes de l’univers, ils ne pourront vous dire quel est celui qui va rendre la parole, le mouvement, la vie, à votre fille, pas plus qu’ils ne désigneront celui qui lui rendra la raison. Or, écoutez-moi bien : si vous ne vous placez pas là devant cette table, si vous ne prenez pas une plume et n’écrivez pas ce que je vais vous dicter, je saute par cette fenêtre, vous ne me reverrez jamais, et votre fille sera morte demain matin.

M. de Passe-Croix, qui se trouvait à deux pas

de sir John, jeta un cri, voulut s'élancer vers lui et le saisir. Mais un geste et un regard de ce dernier l'arrêtèrent.

– Si vous faites un pas, dit-il, votre fille est perdue sans retour.

M. de Passe-Croix s'arrêta.

Sir John alors lui désigna la table et reprit avec autorité :

– Écrivez !

Le baron, vaincu, s'assit, prit la plume et regarda son interlocuteur :

– Dicter ! fit-il.

Sir John dicta :

« Aujourd'hui, ce vingt-sept novembre 18..., je déclare, par la présente, me reconnaître débiteur du capital nécessaire pour constituer une rente annuelle de quatre-vingt-seize mille francs en faveur du médecin anglais sir John dans le cas où il rendra la raison à ma fille Flavie, aujourd'hui folle. »

Le baron écrivit d'une main tremblante, et tout

en écrivant, il regardait sa fille.

Quand il eut signé, il voulut se lever.

– Restez, dit sir John, il me faut autre chose encore.

Et il dicta de nouveau :

« Moi, baron de Passe-Croix, neveu du général marquis de Morfontaine, devant Dieu et devant les hommes, j’atteste que la baronne Rupert, ma cousine, n’est point morte par accident, mais qu’elle a été assassinée par moi et mes deux cousins, le vicomte de la Morlière et le chevalier de Morfontaine. »

– Oh ! s’écria le baron, en écrasant sa plume, jamais ! jamais !

– Alors, prenez le deuil de votre fille, dit sir John.

Et il enjamba l’appui de la croisée.

M. de Passe-Croix, vaincu de nouveau, reprit la plume, et le front baigné de sueur il écrivit et signa.

Rocamboles s’élança vers la table, et



s'emparant des deux papiers avec la souplesse et l'agilité d'un chat :

– À présent, dit-il, que je puis vous envoyer à l'échafaud, j'espère que vous ne laisserez pas protester l'obligation que vous venez de souscrire.

Et il prit un des flacons de la boîte, imbiba de nouveau le mouchoir de la baronne, et se mit à frotter les tempes de la jeune fille.

Bientôt un frémissement convulsif parcourut tout le corps de Flavie, ses yeux se rouvrirent, et elle se dressa sur son séant.

En ce moment, M. de Passe-Croix oublia qu'il venait d'écrire sa condamnation, et il se précipita vers sa fille, qu'il étreignit dans ses bras avec le délire de l'amour paternel.

Une heure après, nous eussions retrouvé sir John, le médecin anglo-indien, vêtu de la robe de chambre à ramages du personnage qui tenait un cabinet d'affaires dans la rue de la Michodière.

Il avait repris ses lunettes bleues, ses gros favoris, son air vieillot et sa taille voûtée.

Assis dans son fauteuil, il donnait audience à trois autres personnes.

C'était d'abord M. le baron Gontran de Neubourg, puis lord Blakstone, et enfin le marquis de Verne.

Si l'on se souvient que Victor de Passe-Croix avait gratifié le vicomte de Chenevières d'un vigoureux coup d'épée, on ne s'étonnera plus qu'il manquât à ce rendez-vous des chevaliers du Clair-de-Lune.

– Messieurs, disait l'homme aux lunettes, pardonnez-moi de vous avoir convoqués aussi extraordinairement.

– Avez-vous donc quelque chose de très important à nous communiquer ? demanda le baron.

– Oui, monsieur.

– Voyons ?

– J'ai rempli le rôle de juge d'instruction, reprit l'homme aux lunettes bleues ; j'ai compliqué ce rôle en mettant la main sur les coupables, mais l'application de la peine vous est

réservée.

– Que voulez-vous dire ?

– Les coupables sont au nombre de trois ; je parle des assassins de la baronne Rupert.

– Trois, en effet, dit le baron.

– Le chef du complot, l'âme infernale, fut le vicomte de la Morlière.

– C'est vrai.

– Eh bien ! messieurs, comme l'heure du châtiment approche pour lui, je viens vous demander une sentence : est-ce la folie ? est-ce la mort ?

Les trois jeunes gens se regardèrent, puis, non sans frémir, ils reportèrent les yeux sur cet homme qui semblait avoir pris le rôle du destin.

Rocamboles reprit :

– Le vicomte a rendu sa femme et sa fille malheureuses ; il a été un tyran domestique, dur pour son fils jusqu'à la cruauté. Cet homme mérite-t-il bien de vivre ? et ne pensez-vous pas que si, un jour, on le trouvait mort hors de son

domicile, à la suite de quelque excès avilissant, sa famille tout entière ne considérerait point cette mort comme une réhabilitation du nom que cet homme a porté ?

– Oui, dit Gontran.

– Oui, dit le marquis de Verne.

– Oui, dit lord Blakstone.

Aucun d’eux n’avait hésité dans l’affirmation de cette opinion.

– Messieurs, dit alors Rocambole, vous venez de prononcer un arrêt de mort.

Ils frissonnèrent et échangèrent un regard.

– Un arrêt de mort qui ne sera point cassé, acheva Rocambole.

– C’est bien, dit Gontran d’une voix émue ; mais cet arrêt, qui l’exécutera ?

– Moi.

– Un moment, observa M. de Verne. Si le vicomte meurt, comment la fortune sera-t-elle restituée ?

L’homme aux lunettes bleues se leva, alla

ouvrir le tiroir d'un secrétaire et y prit une lettre cachetée.

Cette lettre était adressée à Danielle.

– Messieurs, dit Rocambole, Paul a une sœur. La fortune de sa mère équivaut à celle de son père. Paul a, par cette lettre, renoncé à tous ses biens en faveur de Danielle.

– Voilà un noble cœur ! murmura M. de Neubourg.

– Messieurs, reprit l'homme aux lunettes bleues, il est tard et j'ai beaucoup à faire ce soir. Veuillez me permettre de continuer. Passons au second coupable, c'est-à-dire au chevalier de Morfontaine, marquis aujourd'hui, à cet homme qui fut le bras droit du vicomte, à ce père sans entrailles qui a persécuté sa fille, à cet époux indigne qui a épousé malgré elle la plus noble des créatures.

– Oh ! celui-là, dit le marquis de Verne, nous vous l'abandonnons... il n'est digne d'aucune pitié.

– Oui, mais pour le frapper, j'aurai besoin de

vous, messieurs. Le marquis est jeune encore, il est fort et hardi, il n'a aucune retenue, l'amour paternel n'existe point dans son cœur. Aucune passion funeste ne le tourmente... c'est un chêne superbe, et il faudra bien tous nos efforts réunis pour le déraciner.

– Soit ! dit Gontran.

– Enfin, passons au baron. Celui-là fut le moins coupable. Il a vécu en proie au remords, il a élevé ses enfants dans le droit chemin... le condamnerez-vous aussi ?

– Qu'il vive donc ! murmurèrent les trois chevaliers du Clair-de-Lune. C'est son fils qui le sauve !...

## LXI

Saphir avait été exacte au rendez-vous qu'elle avait donné à M. de la Morlière. Elle trouva le vicomte dans un complet état d'accablement.

– Mais qu'avez-vous donc ? lui dit-elle, vous paraissez souffrir, vicomte.

Le rayonnant sourire de Saphir et son accent de franchise et de bonne humeur rejetèrent le vieillard dans le champ sans bornes du doute.

– Je ne sais pas, dit-il, c'est probablement la mauvaise nuit que j'ai passée...

– Eh bien ! dit Saphir, je serai votre médecin, moi.

– Vrai ? fit-il avec la joie naïve d'un enfant.

– Oui, et je m'arrangerai de façon que demain vous soyez frais et épanoui comme une rose.

– Comment cela ?

– Vous mangerez peu et vous boirez du thé au lieu de vin. Puis, vous vous coucherez de bonne heure, ajouta-t-elle, car il n'est rien de tel que douze heures de sommeil bien calme pour réparer le temps perdu.

Saphir sonna.

La femme de chambre que sir John avait renvoyée la veille rue Saint-Lazare parut, roulant devant elle une table toute chargée.

– Vous le voyez, fit la jeune femme toujours souriante, le carême suit le carnaval.

La table, en effet, était couverte d'aliments légers, au milieu desquels était dressée une vaste théière.

Saphir prépara le thé de ses belles mains. Le vicomte la regardait avec admiration.

– Non, non, se disait-il, il est impossible que je n'aie pas rêvé.

– Voyons, reprit Saphir en lui versant la boisson toute brûlante, parlons un peu de l'avenir maintenant.

– L'avenir ? fit-il ; de quel avenir, mon enfant,



parlez-vous ?

– Mais du nôtre.

– Ah !

– Qu'allons-nous faire cet hiver ?

– Ce que vous voudrez.

– Car, vous le savez, je vous emmène. Je ne veux pas que vous retourniez chez vous ; vous écrirez à votre intendant, il vous enverra de l'argent. Ah ! dame ! fit-elle avec son rire éblouissant, je ne suis pas précisément une femme vaporeuse et sentimentale. Tenez, j'ai une idée...

– Laquelle, mon enfant ? demanda le vicomte qui mangeait du bout des dents et avalait de longues gorgées de thé.

– Paris est triste, l'hiver, pour des gens blasés comme nous, et qui ne se soucient ni de bal, ni de spectacle. Le ciel est noir, la boue est noire, le charbon qu'on brûle sent mauvais. N'est-ce point votre avis.

– Oui, mon enfant.

– Si nous allions vivre dans un pays de soleil, au bord de la mer, en Italie !... Qu'en pensez-vous ?

Le visage amaigri du vicomte devint rayonnant. Voyager avec Saphir, c'était un rêve enchanteur.

– Nous partirons demain soir par le train de huit heures. Le lendemain nous verrons le coucher du soleil à Marseille, poursuivit Saphir dont le sourire et le regard enveloppaient le vicomte comme une immense toile d'araignée, le jour suivant, nous nous embarquerons... Oh ! la mer bleue... et le ciel bleu... quel rêve !

M. de la Morlière était ravi.

Saphir continuait à lui verser du thé.

Pendant une heure elle l'amusa de son babil, le fascina de son regard, l'enivra de son sourire et vida le contenu de la vaste théière dans sa tasse.

Au bout d'une heure, le vicomte se sentit en proie à une torpeur somnolente...

– Tenez, vicomte, dit Saphir, voilà que le moment d'être tout à fait raisonnable arrive...

– Comment ?

– Il faut vous mettre au lit et dormir.

– Est-ce que vous allez partir encore, comme hier ?

– Non, je vais rester ici... j'ai des lettres à écrire.

Elle sonna.

– Conduis monsieur dans sa chambre, dit-elle à la soubrette.

Le vicomte n'avait plus la force de résister. Le besoin de sommeil commençait à le dominer entièrement. Il se leva, trébuchant un peu, et s'appuya sur l'épaule de la femme de chambre.

– C'est singulier ! dit-il, je n'ai pourtant bu que du thé... Une demi-heure après, M. le vicomte de la Morlière dormait d'un profond sommeil.

Alors une clarté se fit dans sa chambre, jusqu'alors plongée dans les ténèbres, et un homme entra, tenant un flambeau à la main.

Cet homme était vieux ; il avait un visage long

et pâle encadré d'une barbe grisonnante, un front jaune et dégarni, une arcade sourcilière énorme sous laquelle brillait un petit œil gris, méchant et faux.

Son costume était celui d'un fermier aisé de Basse-Normandie.

Il avait ses sabots à la main.

On a sans doute déjà reconnu maître Ambroise le fermier, l'ancien valet de chambre de Bellombre.

Ambroise s'arrêta un moment devant le lit où dormait le vicomte.

– Pauvre vieux ! dit-il, vont-ils le martyriser, tous ces gens-là !... Et dire que ça va me rapporter... et que je pourrai ajouter à ma ferme de la Maison-Blanche celle des Glayeuls et acheter le vieux château du jeune baron qui s'est quasiment ruiné...

En parlant ainsi, Ambroise posa son flambeau sur la cheminée, ses sabots dans un coin, et fouilla dans sa poche.

– Le maître m'a dit, fit-il en exhibant le petit

flacon dont la veille s'était servi sir John, que lorsque je l'aurais frotté avec cette eau-là, il verrait, il entendrait et ne pourrait plus remuer ni pieds ni pattes.

Et comme sir John, le fermier versa quelques gouttes du contenu du flacon dans le creux de sa main, s'approcha du lit sur la pointe du pied et se mit en devoir de frotter les tempes du vicomte.

Soudain ce dernier s'éveilla en proie à cette terrible sensation de la veille, et il fit un soubresaut dans son lit.

Mais il retomba bientôt inerte et la paralysie recommença.

– Ah ! pensa-t-il, voilà qu'on me brise encore les tempes. C'est mon rêve qui recommence !

Et il retrouva toute sa lucidité d'esprit en même temps que son regard devenait limpide au travers de ses paupières closes.

Le vicomte aperçut un être grimaçant, assis au pied de son lit, comme le démon du cauchemar.

– Ça m'a fait tout de même un brin de peine d'avoir passé à l'ennemi, monsieur le vicomte ; et

le fait est que je vous vénère... Mais voyez-vous ces gens-là sont plus forts que nous... Et dame ! *contre la force*, vous savez le proverbe, *il n'y a pas de résistance*.

– Ah ça, pensait le vicomte, qui croyait entendre retentir ce marteau invisible qui tombait sans relâche sur ses deux tempes, est-ce que toutes les nuits je vais rêver ainsi ? C'est à en mourir au bout de trois jours.

Ambroise continua :

– Il faut vous dire que lorsque j'ai vu que la partie était perdue, je me suis tenu ce raisonnement : M. le vicomte se fait vieux, il n'est plus en état de se défendre, et, si je lui reste fidèle, je suis un homme flambé. J'ai de la famille, voyez-vous... Et puis je vais vous dire comment la chose s'est passée. Un matin, j'ai vu arriver chez moi votre satané groom. Entre nous, ce doit être un homme bien fort. Il savait tout... oh ! mais tout !... et il avait à la porte de la ferme une voiture avec deux gendarmes dedans. Ça m'a fait de l'émotion, et vous comprenez ? Je suis à grosses gouttes, j'avais mal dans le creux de

l'estomac.

« Mon bonhomme, m'a dit alors votre groom, je voudrais causer un brin avec vous en un endroit où il n'y ait pas de murs, vu qu'on dit que les murs ont des oreilles. »

Je l'ai emmené dans le jardin, sous un pommier où il y a un banc.

« Voilà la chose, m'a-t-il dit alors en me regardant entre les deux yeux. Vous avez trempé dans le meurtre du comte de Main-Hardye et de la baronne Rupert. Je viens vous chercher...

Vous pensez si j'ai eu peur.

– « Je vais vous emmener au Havre chez le juge d'instruction, a-t-il continué, et dans deux mois votre affaire sera claire comme de l'eau de roche... »

Ma foi ! monsieur le vicomte, quand j'ai vu que ça prenait cette tournure, j'ai fait tout ce qu'il a voulu, comme bien vous pensez... Nous sommes revenus à la ferme et il m'a fait signer un procès-verbal tout au long, dans lequel je déclare tout ce qui s'est passé à Bellombre, voici un peu

plus de vingt ans... Alors il m'a dit :

« – Nous voulons faire couper le cou au vicomte de la Morlière, mais nous ne tenons pas à te faire du mal. »

Ambroise s'interrompt pour laisser bruire entre ses lèvres un petit rire sec et sardonique.

– C'est égal, dit-il, ça m'a fait bien de la peine de vous abandonner monsieur le vicomte, puisqu'il paraît qu'on vous veut faire guillotiner.

Ambroise avait fini par s'asseoir sur le pied du lit du vicomte, et, croisant ses jambes, il continuait à ricaner.

Le vicomte souffrait le martyre dans son monde invisible.

Certes, s'il avait pu remuer, s'il avait pu retrouver le mouvement et la force de sa jeunesse, il eût infailliblement saisi Ambroise au cou et l'eût étranglé.

Mais la paralysie l'étreignait, et il fut bien obligé d'entendre jusqu'au bout les railleries de son ancien valet, le complice de ses crimes.

Ambroise continua.



Le cœur du vicomte battait sourdement.

Il entendit un léger bruit ; la porte par où Ambroise était venu s'ouvrit de nouveau et livra passage au faux chirurgien anglais, c'est-à-dire à sir John.

Il n'était plus habillé, comme la veille, de la veste d'écurie et du pantalon noisette ; mais il avait repris les habits et le visage qu'il avait le jour où, quatre mois auparavant, on avait transporté Paul de la Morlière, blessé, dans la maison paternelle.

Entre sir John le chirurgien, John le groom, la différence était telle que le vicomte y fut trompé.

Il crut qu'il lui arrivait un sauveur.

Sir John avait posé un doigt sur ses lèvres, en entrant, pour recommander le silence à Ambroise.

Le vicomte n'avait pas pu surprendre ce signe.

– Ah ! mon bon monsieur, dit Ambroise, vous faites bien de venir ; notre bon maître est peut-être mort.

Il avait pris une mine consternée et un ton lamentable.

Sir John s'approcha et parut regarder le vicomte comme on regarde un homme mort.

Il reprit sa voix d'autrefois, la voix un peu sourde, un peu grondeuse du chirurgien, et il dit brusquement :

– Qu'est-ce qu'il a ton maître ? Il me paraît dormir.

– Je crois bien qu'il est mort, monsieur.

– Tu crois ?

– Dame ! voilà une heure que je le secoue...

Le cœur du vicomte battait, mais la paralysie était telle que les battements ne se faisaient point sentir à l'extérieur.

Alors sir John découvrit le vicomte jusqu'à la ceinture et plaça son oreille à l'endroit du cœur.

– Le cœur ne bat plus, dit-il.

Le vicomte eût senti ses cheveux se hérissier si la catalepsie n'eût pas été complète.

– Veulent-ils donc me faire passer pour mort ? pensait avec épouvante M. de la Morlière.

Sir John, la main tantôt sur le visage, tantôt sur

le cœur du vicomte, regardait la pendule. Et il appela :

– Saphir ?

Saphir, qui avait passé une partie de la nuit dans le salon, arriva.

– Ma fille, lui dit sir John en remettant sa perruque et ses lunettes bleues, je crois que tu peux renoncer aux rentes que le vicomte voulait te faire.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il est mort !

Saphir jeta un cri, le vicomte perdit toute espérance, comme s’il eût mis le pied sur le sol de l’enfer.

## LXII

Les derniers mots de sir John furent un coup de théâtre.

Saphir avait horreur du vicomte ; Saphir avait servi d'instrument pour ce châtiment terrible infligé à l'assassin ; mais Saphir était femme, elle avait le cœur accessible à la pitié, et elle crut aux paroles de sir John.

Celui-ci la vit pâlir et chanceler.

– Ma fille, lui dit-il, tu vas te remettre à la fenêtre et appeler le portier.

– Pourquoi ?

– Le portier montera, tu iras lui ouvrir, et tu te mettras à pleurer en lui disant que le bon vieillard qui te voulait du bien est mort.

Sir John avait une façon de demander les choses qui était irrésistible.

Il accompagnait ses phrases les plus

mielleuses d'un regard à faire trembler.

Saphir ouvrit la fenêtre et appela.

– Monsieur Guillaume ?

Le portier allait se coucher ; il entendit et monta. Saphir, toute bouleversée, alla lui ouvrir.

– Que vous arrive-t-il donc, madame ? lui demanda-t-il.

– Un malheur épouvantable... Vous savez, ce vieux monsieur ?

– Oui, dit le portier en clignant de l'œil ; eh bien ?

– Il est mort !

– Mort ! dit le portier, c'est pas possible !

– Venez voir, dit Saphir, qui poussa devant elle la porte de sa chambre à coucher.

Sir John était debout, grave et solennel, devant le lit ; Ambroise sanglotait dans un coin.

– Ah ! mon cher maître !... mon pauvre maître !... mon bon maître ! murmura-t-il.

Le portier regardait tour à tour Saphir, sir John

et le vicomte immobile.

– Mais de quoi est-il mort ? fit-il enfin, s’adressant à Saphir.

– Il était fatigué en dînant. Il s’est mis au lit... J’ai envoyé chercher monsieur, qui est médecin...

Sir John s’inclina.

– Et puis, dit Saphir, son domestique est venu...

– Mon bon maître !... mon pauvre maître !..., hurlait Ambroise.

– Madame, dit sir John, vous ne pouvez rester ici.

Saphir voulait résister. Elle était en proie à une émotion réelle.

– Mon ami, dit sir John au portier, ce brave garçon que voilà va passer la nuit auprès du corps de son maître. Vous, allez chercher une voiture pour madame.

Le portier avait touché la main du vicomte.

Cette main était froide.

– Il est bien mort, murmura-t-il.

Et il sortit.

– Ma petite, dit alors sir John, tu n’as pas besoin de moi pour aller rue Saint-Lazare ?

– Mais, balbutia Saphir, ne va-t-on pas m’accuser... moi ?

– Tu es folle ! va-t’en.

Le geste de sir John était impérieux.

Saphir comprit qu’il fallait obéir. Elle prit son châle et son chapeau et sortit de ce qu’elle croyait être la chambre mortuaire.

Alors sir John plaça un flambeau sur la table de nuit et dit en ricanant :

– Oh ! soyez tranquille, monsieur le vicomte, vous serez inhumé avec toute la pompe désirable.

M. de la Morlière pensa :

– Cette fois la chose est certaine ; je ne rêve plus, et ces gens-là vont m’enterrer vivant !...

Le vicomte souffrait mille morts pour une.

Le calme de sir John, le rire sardonique d’Ambroise ne lui laissaient aucun espoir.

Le concierge remonta.

Il était allé frapper à la porte d'un sacristain employé à Saint-Thomas-d'Aquin, lequel sacristain demeurait dans la maison. Il lui avait appris qu'il y avait un mort dans la maison, et le sacristain lui avait donné deux cierges, un flacon d'eau bénite et une branche de buis.

Ces terribles accessoires de la mort achevèrent d'épouvanter M. de la Morlière, et il se répéta avec désespoir :

– On m'enterrera vivant.

– Mon ami, dit sir John au concierge, le défunt appartient à une famille riche. Vous serez généreusement récompensé de vos peines, soyez-en sûr.

Le concierge salua.

Sir John reprit :

– Je suis médecin, et je ne puis me tromper sur les causes de la mort. M. le vicomte a succombé à une attaque d'apoplexie nerveuse. Il faudra demain matin aller faire la déclaration de décès.

Tout en parlant, sir John avait allumé les deux



cierges sur la table de nuit.

Puis il prit le drap du lit et en couvrit la face du prétendu mort.

À partir de ce moment, le vicomte ne vit plus, mais il entendit.

– Ah çà ! fit Ambroise, est-ce que, pour sûr, vous allez le laisser enterrer ?

– Dame !

Ambroise frissonna, lui aussi.

– Oh ! ce n'est pas pour dire, fit-il, mais les gens qui vengent madame Diane n'y vont pas de main morte, allez !

Un sourire mystérieux glissa sur les lèvres de sir John. Ambroise éprouva un certain malaise, mais il fut de courte durée, car sir John ajouta :

– Tu verras venir tes cent cinquante mille francs d'ici peu, mon bonhomme.

L'œil d'Ambroise s'illumina.

– Cent cinquante mille francs en beaux billets de banque tout neufs, acheva sir John.

– N'ajoutez pas un mot, monsieur, dit

Ambroise, car je serais capable de devenir fou.

– Oh ! le scélérat ! pensait le vicomte ; s’il voulait me sauver, c’est toute ma fortune que je lui donnerais...

Sir John alluma un flambeau à l’un des cierges mortuaires.

– Bonsoir, Ambroise, dit-il ; je vais me jeter sur le canapé du salon et dormir jusqu’au jour. Toi, veille le mort !

Ambroise fit un signe de tête affirmatif et s’arrangea commodément dans un fauteuil.

Sir John passa dans le salon, verrouilla les deux portes, se coucha sur le canapé et s’endormit, un pistolet armé dans chaque main, se disant :

– Il faut se méfier... Ambroise serait homme à m’assassiner...

Au petit jour, le médecin anglo-indien, sir John, s’éveilla.

Il avait toujours ses pistolets à la main, et un

regard jeté sur les deux portes et sur l'harmonie du salon lui prouva que nul n'avait songé à troubler son sommeil.

Il se leva et passa dans la *chambre mortuaire*.

Afin de justifier le proverbe que *le bien arrive quand on dort*, Ambroise s'était endormi dans un fauteuil, et ronflait comme un orgue de cathédrale.

Sir John le réveilla :

– Mon bon ami, dit-il à Ambroise, les honnêtes gens n'ont qu'une parole. Voilà tes cent cinquante mille francs.

Ambroise frissonna d'une joie sauvage.

Sir John sortit son portefeuille et en tira une traite de cent cinquante mille francs, payable le 29 courant, c'est-à-dire le lendemain, au porteur, chez MM. de Rothschild, banquiers, rue Laffitte.

– Lundi ! dit-il, tandis qu'Ambroise, tremblant, n'osait avancer la main.

Et comme il avait un éblouissement en touchant le papier des yeux, sir John ajouta :

– Tu ne pourras toucher que demain ; par conséquent, tu vas veiller le mort aujourd’hui.

– Oh ! tout ce que vous voudrez, dit Ambroise.

Et il enfouit dans sa poche la traite de cent cinquante mille francs. Sir John s’en alla en ajoutant :

– Tu feras d’autant mieux de rester, dit-il, que si le vicomte revenait à lui d’ici à demain, ton affaire serait claire, tu ne toucherais point ton argent.

– Soyez tranquille, répondit Ambroise.

Sir John s’en alla, laissant Ambroise au chevet du mort, Ambroise avait pris un livre d’heures et le portier qui monta quelques minutes après, le trouva récitant dévotement les *vêpres des morts*.

## LXIII

On s'en souvient, sir John avait laissé le vicomte de la Morlière en proie à sa léthargie, et installé Ambroise à son chevet.

Quinze heures après, il revint.

Il était alors minuit.

Ambroise avait tenu sa promesse, il était toujours au chevet du lit mortuaire.

Seulement il dormait.

Une bouteille vide était placée sur une table voisine.

Auprès, un verre encore plein de vin rouge attestait que la soif du buveur ne s'était calmée qu'au dernier moment.

– Ah ! ah ! ricana sir John, le drôle a donné dans le piège !

Cette bouteille, Ambroise l'avait trouvée dans

une armoire de la salle à manger.

Elle avait cette étiquette :

*Vieux vin de Bordeaux*

Ambroise avait bu ; puis l'ivresse avait fait son office et s'était endormi.

– Ma parole ! se dit sir John, il me vient une bien belle inspiration. Ce drôle-là ne mérite point d'avoir la joie de toucher ses cent cinquante mille francs...

Il secoua le dormeur ; – le dormeur ne s'éveilla point. Alors sir John poussa le fauteuil jusqu'à la table de nuit, et dit au vicomte, toujours en proie à la catalepsie :

– Vous ne pouvez pas être enterré seul, en vérité, mon cher maître. Il faut que votre fidèle serviteur vous accompagne.

Et il renversa la tête d'Ambroise sur l'oreiller approcha un des cierges des rideaux du lit et y mit le feu.

\*

On lisait le lendemain dans les journaux le fait divers suivant :

« Encore un malheur causé par l'ivresse.

« M. le vicomte de M... est mort, avant-hier, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

« Le vicomte avait un vieux serviteur qui n'a point voulu le quitter même après sa mort.

« Le valet A... a voulu veiller son maître, et il a passé la nuit, seul, auprès de son cadavre.

« Mais il paraît que le malheureux avait des habitudes d'ivrognerie que rien ne pouvait réprimer.

« Il a bu une bouteille de bordeaux auprès du cadavre, l'ivresse s'est emparée de lui : il est tombé sur le lit ; sa chute a renversé un des cierges, qui a mis le feu aux rideaux, et, quand on est arrivé, auprès du maître mort, on a trouvé le domestique expirant.

« Il a rendu le dernier soupir quelques minutes après.

« On dit que la famille du vicomte, touchée de cet affreux événement, a décidé que le maître et le serviteur seraient inhumés l'un à côté de l'autre. »

Ce fait divers fut imprimé le soir des funérailles de M. le vicomte de la Morlière, lequel, ainsi que l'avait constaté le médecin des morts, avait succombé à une attaque d'apoplexie...

Retournons maintenant à la petite maison du chemin de ronde, près de la barrière du Trône, et reportons-nous au moment où sir John y arrivait avec le fiacre dans lequel se trouvait M. d'Estournelle, blessé.

Andrewitsch avait poussé un cri en entendant prononcer le nom de son spoliateur.

Sir John courut à lui et, lui prenant le bras, il lui dit :

– C'est la fortune que je vous amène !

Le comte était évanoui.



Aidé de la femme de chambre d'Émeraude et du jeune homme, sir John transporta le blessé dans la chambre où Andrewitsch avait passé la nuit précédente.

Il le déshabilla et le mit au lit. Puis il posa un nouvel appareil sur la blessure.

Andrewitsch suivait avec anxiété du regard tous les mouvements de cet homme qui s'improvisait chirurgien.

– Cette blessure est-elle grave ? demanda-t-il enfin.

– Oui et non.

– Cette réponse est au moins singulière !... murmura Andrewitsch en regardant fixement sir John.

Un sourire énigmatique glissa sur les lèvres de sir John.

– Mon jeune ami, dit-il, tout en ce monde, surtout la vie des hommes, est subordonné à des événements qu'on ne saurait prévoir.

Le blessé commençait à s'agiter sur le lit.

Sir John emmena Andrewitsch dans la pièce voisine.

– Le comte vous a vu plusieurs fois ? dit-il.

– Deux fois seulement.

– Pensez-vous qu'il vous reconnaisse ?

– Oh ! dit Andrewitsch, c'est à peu près certain ; mon visage a dû lui rester en mémoire. Il avait trop d'intérêt à se le rappeler.

– Verriez-vous quelque inconvénient à vous déguiser ?

– Comment cela ?

– J'ai un petit plan, dit sir John, duquel dépendent peut-être, s'il réussit, votre fortune et votre avenir.

– Eh bien ?

– Or, il entre dans mon plan que vous vous installiez au chevet du comte, que vous lui prodiguiez vos soins et soyez son garde-malade.

– Mais il me reconnaîtra ?

– C'est pour cela que je vous propose un déguisement.

– Comment cela ?

– Vous avez les cheveux blonds, je vous les rendrai noirs pour huit jours.

– Mais...

– Vous êtes rose et blanc comme une jeune fille, et vous avez à peine un duvet en guise de moustaches.

– Eh bien ?

– Je vais vous donner une belle teinte olivâtre qui vous fera ressembler à un Espagnol ou à un Mexicain, et je vous ornerai la lèvre supérieure d'une jolie moustache noire.

– Et le comte ne me reconnaîtra pas ?

– Ce sera impossible.

– Mais, observa Andrewitsch, à quel titre serai-je à son chevet ?

– Je vous ferai votre leçon. Venez...

Sir John et Andrewitsch s'enfermèrent dans un cabinet de toilette, sur la table duquel le chirurgien étala sa trousse et ses fioles, et il se mit en devoir de procéder à la Métamorphose du

jeune prisonnier russe.

\*

Lorsque M. le comte d'Estournelle revint d'un évanouissement qui n'avait pas duré moins d'une heure, il se trouva couché dans une chambre qui lui était inconnue.

La nuit venait, une demi-obscurité régnait dans la chambre.

Deux hommes se tenaient debout auprès de lui.

Dans l'un, rassemblant ses souvenirs, le comte reconnut un des témoins de M. de Neubourg, c'est-à-dire celui qui s'était annoncé comme médecin et avait posé le premier appareil sur sa blessure.

L'autre personnage, un jeune homme au teint olivâtre, aux cheveux noirs, lui était inconnu.

– Monsieur le comte, lui dit John, je suis, vous devez me reconnaître, l'un des témoins de votre

adversaire. Je suis médecin et j'ai jugé votre blessure si grave, que j'ai dû vous faire transporter ici, chez monsieur, qui est un de mes amis.

Le comte tourna un regard curieux vers le jeune homme.

Andrewitsch soutint ce regard, non sans embarras ; mais il fut bientôt convaincu que le comte était à cent lieues de le reconnaître.

– Vous seriez mort en route, poursuivit sir John, si on avait essayé de vous transporter à Paris.

Le comte n'était plus ivre, et sa situation lui fit froncer le sourcil.

– Est-ce que je suis mortellement blessé ? demanda-t-il.

– Je ne puis le dire encore, monsieur.

De pâle qu'il était, cet homme au tempérament violent devint rouge et s'écria :

– Mais je ne veux pas mourir, moi ! je ne le veux pas !

– Croyez-le bien, monsieur, je ferai tous mes efforts pour que vous viviez.

– Ainsi, vous ne répondez pas de moi.

– Non, pas encore. Demain seulement je pourrai me prononcer.

– Tonnerre et sang ! murmura le comte, les yeux hors de la tête, mais vous ne savez pas que je dois avoir au premier jour quatre à cinq cent mille livres de rente ?

– Oui, je sais cela.

– Vous voyez donc bien qu’il ne faut pas que je meure !

Un sourire glissa sur les lèvres de sir John.

– La mort, dit-il, ne se préoccupe point de la situation de fortune de ses clients.

Puis il ajouta :

– Mais vous avez une femme ?

– Oui, qui court je ne sais où, et dont je n’ai point entendu parler depuis quinze jours.

– Une fille ?

À ce mot le comte tressaillit.

– C’est juste, dit-il, j’ai une fille, une enfant charmante, qui est chez sa grande tante... Je voudrais la voir...

– Pouvez-vous écrire ?

– Je crois que j’en aurai la force.

Sir John fit un signe à Andrewitsch.

Celui-ci alla chercher un petit pupitre, qu’il plaça sur le lit du blessé.

Avec l’aide de sir John et d’Andrewitsch, M. d’Estournelle parvint à se mettre sur son séant.

Il prit la plume, et regardant son médecin :

– Que voulez-vous que j’écrive ?

– Mais, dit sir John, un mot à la personne chez qui est votre fille, pour qu’on vous l’amène... si vous voulez la voir.

Le comte écrivit :

« Madame et chère parente,

« Je me suis battu en duel. Vous savez que j’ai une mauvaise tête. Je suis blessé. Mon état,

quoique grave, n'inspire pas de sérieuses inquiétudes ; mais je voudrais voir ma petite Blanche. Confiez-là à sa bonne qui vous rapportera de mes nouvelles. »

Et il signa.

– Je vais me charger de porter cette lettre, dit sir John.

– Comment ! fit le comte avec effroi, est-ce que vous allez me quitter, docteur ?

– Oui.

– Mais puisque mon état vous semble...

– Préférez-vous que j'envoie monsieur ?

Et il désignait Andrewitsch.

– Oui, oui, dit le comte.

Sir John et Andrewitsch échangèrent un regard.

– Prenez la voiture que j'ai gardée, dit sir John au jeune homme.

Andrewitsch sortit.

– Ah ! j'oubliais... fit sir John.



– Quoi donc ? demanda le comte surpris et regardant sir John.

– Une recommandation à lui faire. Je reviens.

Et il courut après Andrewitsch.

– Mon jeune ami, lui dit-il alors, vite ! débarrassez-vous de votre couleur olive et de vos cheveux noirs.

– Mais...

– Vous allez voir votre grand-mère, il faut qu'elle puisse retrouver en vous les traits de son fils. C'est une occasion unique dont il faut profiter.

Sir John poussa le jeune homme dans le cabinet de toilette où une heure auparavant, il l'avait métamorphosé en Brésilien.

– Voilà, lui dit-il en versant quelques gouttes d'un vinaigre particulier dans une cuvette pleine d'eau ; voilà qui va vous rendre votre blancheur et votre teint rosé.

En effet, en quelques minutes, et à la troisième ablution, Andrewitsch revint blanc et rose.

– Maintenant, partez, dit sir John.

– Mais serai-je reçu ! demanda le jeune homme, qui était en proie à une véritable émotion.

– Oui, si vous faites sonner haut le nom du comte.

Andrewitsch monta dans le fiacre et partit.

Son cœur battait à rompre sa poitrine.

Il arriva rue Saint-Dominique trois quarts d'heure après.

La main sur le marteau de bronze du vieil hôtel, il hésita longtemps à le soulever.

Son émotion était si grande que lorsque le suisse vint ouvrir et lui demanda ce qu'il voulait, il ne put que balbutier le nom du comte d'Estournelle.

– M. le comte ne demeure point ici, lui fut-il répondu.

Alors Andrewitsch montra sa lettre.

Le suisse voulut la prendre.

– Non, dit le jeune homme qui put parler

enfin, cette lettre est de M. le comte d'Estournelle, et je dois, d'après ses ordres, la remettre moi-même à madame la baronne René.

Le suisse regardait Andrewitsch avec une scrupuleuse attention.

– C'est que, dit-il, madame la baronne ne reçoit jamais personne.

Andrewitsch insista.

– Allons ! venez, dit le suisse, je vais vous conduire.

Andrewitsch le suivit.

En traversant cette vaste cour solitaire, en gravissant cet escalier à larges dalles, à balustrades de fer ouvragé, en parcourant ces grandes salles tristes, le jeune homme fut assailli par un monde de pensées. C'était là que son père était né, là qu'il avait passé sa jeunesse, là que, sans doute, il eût vécu lui-même choyé, entouré, sans les infernales machinations du comte.

La baronne était assise au coin de son feu.

Elle tenait la petite Blanche sur ses genoux.

En entendant la porte s'ouvrir, elle tourna vivement la tête.

– Qu'est-ce donc ? fit-elle.

– Madame, répondit le suisse, c'est un jeune homme qui apporte une lettre de M. le comte d'Estournelle.

Andrewitsch était demeuré derrière le suisse. Son cœur battait violemment ; quelques gouttes de sueur perlaient à ses tempes.

– Où est ce jeune homme ? reprit la baronne.

Et elle se leva à demi et allongea curieusement la tête. Andrewitsch s'avança alors d'un pas chancelant. Il avait la lettre à la main.

La pièce était mal éclairée. Le visage d'Andrewitsch était dans l'ombre.

– Vous venez de la part de mon neveu le comte d'Estournelle ? fit la baronne.

– Oui, madame.

Au son de cette voix, elle tressaillit.

– Et vous m'apportez une lettre ?

– Oui, madame.

La baronne attacha sur lui un regard attentif.

– Où donc ai-je entendu cette voix ? se demanda-t-elle.

Elle prit la lettre qu'Andrewitsch lui tendait.

Puis elle dit au suisse :

– Allumez un flambeau.

Andrewitsch tremblait.

Le flambeau allumé, la baronne prit la lettre et l'ouvrit.

Mais, avant de la lire, elle jeta de nouveau les yeux sur Andrewitsch.

En ce moment les rayons de la bougie tombaient d'aplomb sur la tête du jeune homme et l'éclairaient tout entière.

Soudain la baronne jeta un cri, se leva et allant vers le jeune homme :

– Qui donc êtes-vous ? fit-elle.

Elle était émue, chancelante, et elle regardait Andrewitsch avec une curiosité ardente.

Et comme Andrewitsch balbutiait et avait

peine à se tenir debout, elle étendit la main vers un portrait qui était accroché au mur.

C'était celui d'un élève de l'École polytechnique.

Andrewitsch poussa un cri à son tour. Il croyait voir son propre portrait.

Alors il tomba à genoux, joignit les mains et regarda la baronne René d'un air suppliant.

– Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, je devine tout, maintenant... On m'a trompée... Tu es le fils de mon fils !...

Et elle le prit dans ses bras.

– Ma mère ! murmura Andrewitsch, brisé par l'émotion.

Et il couvrit de baisers et de larmes les mains de l'aïeule.

\*

Le suisse, immobile sur le seuil, murmurait :

– Mon Dieu ! c’est pourtant vrai... c’est tout le portrait de feu M. le baron...

## LXIV

Les plus infernales combinaisons de l'homme aux lunettes bleues n'auraient pas mieux réussi que cette rencontre inopinée de l'aïeule et du petit-fils.

Toute la gloire, du reste, en revenait à M. le comte d'Estournelle, tant il est vrai qu'un homme que la fortune abandonne est destiné à entasser sottises sur sottises.

Le comte avait demandé à voir sa fille, et sir John, qui n'avait pas prévu cette circonstance, s'était empressé d'en profiter pour envoyer Andrewitsch chez la baronne René.

Certes, si jamais fils ressembla à son père, c'était à coup sûr le jeune prisonnier russe.

À part l'uniforme de l'élève de l'École polytechnique, on eût juré que ce portrait était celui d'Andrewitsch.



Mêmes cheveux blonds, mêmes moustaches naissantes, finement tracées, même attitude, même sourire.

Andrewitsch avait jusqu'à la voix de son père, car la baronne avait tressailli en l'écoutant avant de jeter les yeux sur son visage.

La pauvre vieille femme éprouva une émotion violente, terrible, qui aurait pu la tuer.

Andrewitsch couvrait ses mains de baisers et de larmes et demeurait à ses genoux.

Enfin elle le releva.

– Viens, mon enfant, dit-elle, viens sur mon cœur ; tu es bien mon fils. La voix du sang ne saurait mentir !

Et comme Andrewitsch se relevait, la baronne, le visage baigné de larmes, tourna la tête et aperçut le suisse.

Le vieux serviteur, immobile sur le seuil, retenait son haleine et n'osait s'en aller.

Soudain la baronne se souvint qu'elle avait chassé, comme un imposteur, Baptistin, son valet de chambre, le vieux Baptistin, qui soutenait que

le baron René, mort en Russie sous le nom du colonel Yermolof, avait laissé un fils, Baptistin, que le comte d'Estournelle accusait d'avoir ourdi une machination infâme de concert avec André Petrowitsch le Cosaque, pour s'attribuer la fortune de la baronne.

Le suisse s'était pris à trembler sous le regard de la baronne ; mais elle lui dit vivement :

– Sais-tu où est Baptistin ?

– Oui, madame, répondit le suisse qui tressaillit de joie.

– Où est-il ?

– Il a loué une chambre tout à côté d'ici, rue Taranne.

– Va le chercher.

L'ordre était net. Le suisse partit de toute la vitesse de ses jambes de sexagénaire, et n'arrêta sa course qu'au cinquième étage d'une maison modeste où s'était retiré le vieux serviteur congédié.

Baptistin était chez lui.

Le suisse ne prit point le temps de lui donner des explications :

– Venez, venez, dit-il, madame la baronne veut vous voir.

Baptistin jeta un cri et suivit le suisse en courant.

En route, son compagnon lui dit rapidement :

– Le fils est retrouvé... il est chez la baronne. Mon Dieu ! quelle joie ! j'ai cru qu'elle allait mourir.

Baptistin entra comme une bombe dans la chambre de sa maîtresse. Il vit Andrewitsch assis auprès d'elle et jeta un cri.

– Baptistin !

– Monsieur Gaston !

Telles furent les deux exclamations que la baronne entendit, et dont l'accent de vérité aurait achevé de la convaincre, si elle eût conservé encore un seul doute dans l'esprit.

La petite fille, que tout à l'heure la baronne tenait sur ses genoux, s'était réfugiée toute

tremblante dans un coin, et elle attachait sur Andrewitsch de grands yeux étonnés et craintifs.

Madame la baronne René, malgré son âge, avait conservé une énergie peu commune.

Enfant, elle avait traversé les terreurs de la Révolution ; femme, elle avait vu son mari braver la mort sur vingt champs de bataille ; mère, elle avait été éprouvée comme la femme forte des Écritures.

Sa première émotion passée, la baronne avait retrouvé sa présence d'esprit tout entière.

Elle fit signe au suisse et lui dit :

– Emmène cette enfant et confie-la à sa bonne.

Le suisse prit la petite fille par la main et elle le suivit sans résistance. Alors la baronne regarda fixement Baptistin :

– Mon vieil ami, dit-elle, j'ai été trompée et je vois que tu étais le plus fidèle des serviteurs.

– Ah ! madame...

– Mais l'heure des excuses et des récriminations est passée, reprit la baronne. Il

faut que je sache la vérité tout entière.

– Madame la baronne, répondit Baptistin avec une rude franchise, la vérité peut se résumer en un seul mot : M. le comte d’Estournelle est un misérable !

– Lui ! fit la baronne, qui songea alors à cette petite fille rose et blanche que tout à l’heure elle tenait sur ses genoux.

– Lui ! répéta Baptistin avec l’accent de la conviction.

La baronne se reprit à contempler son petit-fils.

– Comme il ressemble à mon pauvre Gaston ! murmurait-elle.

– Et dire, fit Baptistin, qu’on a voulu le faire passer pour le fils d’un Cosaque !

– Mais enfin, dit la baronne, explique-moi donc, Baptistin, l’histoire de cet acte de naissance.

– C’est bien simple, madame.

– Ah !

– Il y a dix ans que le comte d’Estournelle convoitait votre héritage. Il y a dix ans qu’il avait gagné André Petrowitsch. Celui-ci tua son fils, et, dans la déclaration de décès, il fit figurer M. le baron, ici présent, au lieu et place du mort.

La baronne leva les mains au ciel, et s’écria avec douleur :

– Mais cet homme est un monstre, Baptistin !

– Oui, madame.

– Et Dieu le punira sévèrement...

– Je crois, dit Andrewitsch, qui s’était tu jusqu’alors, je crois qu’il est déjà puni.

– Que veux-tu dire, mon enfant ? fit la baronne qui passa ses deux mains au cou du jeune homme.

– Je veux dire que le comte est mourant.

– Mourant !

Et la baronne jeta les yeux sur la lettre du comte, qu’elle avait ouverte sans la lire.

– Voyez, dit Andrewitsch.

La baronne lut et étouffa un cri.

– Le malheureux est blessé... il va mourir, sans doute...

– C’est l’avis du chirurgien qui l’a pansé.

– Mais où est-il ?

– Dans une petite maison que j’habitais.

– Où ?

– À la barrière du Trône.

– Ainsi, vous l’avez vu ? demanda Baptistin.

– Oui.

– Et il vous a confié cette lettre ?

– Oui.

– Mais alors il vous a reconnu ?

– Non.

– Oh ! c’est étrange ! dit Baptistin.

Andrewitsch jugea inutile d’avouer qu’il avait, pendant ses rapports avec le comte, subi une légère métamorphose.

En ce moment, on frappa doucement à la porte, et la porte s’ouvrit.

C’était la petite fille qui revenait en pleurant :

– Bonne maman, disait-elle, ma bonne veut me coucher... moi je ne veux pas, na !

La baronne prit l'enfant sur ses genoux et l'embrassa.

– Madame, dit Andrewitsch en regardant Baptistin, je voudrais vous entretenir un moment en particulier.

Baptistin s'en alla.

Alors, Andrewitsch se remit aux genoux de la baronne et lui dit :

– Ô vous, que je n'ose encore appeler ma mère, soyez clément !

– Que veux-tu dire, mon enfant ? fit-elle.

– Cette enfant, dit Andrewitsch, n'est pas coupable...

– C'est vrai.

– Et... sa mère...

– Sa mère, dit la baronne, la connais-tu donc ?

– Oui... ma mère...

– Et... tu crois...



– Elle a été bonne pour moi...

– Mais... où... l’as-tu vue ? demanda la baronne haletante.

– À... Belle-Isle.

Alors Andrewitsch raconta succinctement son enlèvement de Paris, son incorporation dans un régiment russe ; comment il avait été fait prisonnier, interné à Belle-Isle, et comment il y avait rencontré madame d’Estournelle.

La baronne l’écoula attentivement.

La septuagénaire avait une merveilleuse lucidité d’esprit. Elle comprenait vite et bien, et elle comprenait l’amour de son petit-fils pour la comtesse.

– Mon enfant, dit-elle, tu aimes la comtesse d’Estournelle.

Andrewitsch rougit comme un écolier pris en faute.

– Tu l’aimes ! répéta la baronne, et l’amour est plein de foi...

– Ma mère !

– Il est aveugle...

L'accent de la baronne était glacé, et il donna froid au cœur de son petit-fils.

La baronne se leva, alla prendre une lettre qui traînait sur un meuble et la tendit à Andrewitsch :

– Lis, dit-elle.

Cette lettre était celle qui annonçait à la baronne le départ précipité de la comtesse, laquelle allait voir sa mère, dangereusement malade.

L'impression que cette lettre produisit sur Andrewitsch fut étrange.

La baronne poursuivit :

– Quel jour as-tu vu la comtesse pour la première fois ?

– C'était le 19.

La baronne calcula.

– Elle était partie de la veille, dit-elle, donc elle n'allait point voir sa mère. Donc, elle allait à Belle-Isle, sachant que tu t'y trouvais... Que voulait-elle ? Que comptait-elle faire ? Je

l'ignore...

Andrewitsch, lui aussi, réfléchissait et se disait :

– Tout cela est singulier ! la comtesse mentait... Pourquoi ?

La baronne était devenue pensive, et elle regardait tristement l'enfant.

– La pauvre petite, dit-elle enfin, c'est un ange de Dieu... elle est innocente de toutes ces infamies... de tous ces crimes...

Andrewitsch prit l'enfant dans ses bras et la baisa au front.

– Mais la mère, reprit la baronne, est la complice de son mari.

Andrewitsch sentit son sang se glacer.

La baronne poursuivit :

– Écoute-moi bien, mon enfant. Je suis riche et je veux assurer le sort de cette petite qui n'est point coupable des crimes de ses parents ; mais, pour ceux-là, point de pitié.

– Hélas ! ma mère, murmura Andrewitsch, le

comte se meurt.

– Quant à elle...

Andrewitsch pâlit.

– Ah ! tu l'aimes, reprit la baronne... Tu l'aimes, malheureux !

Il baissa la tête et se tut.

La baronne lui prit les mains et les pressa avec affection.

– Pauvre enfant ! dit-elle. Tu souffres, n'est-ce pas ?

– Oui, ma mère.

La petite fille écoutait et regardait d'un air étonné.

Mais elle avait repris sa place sur les genoux de la baronne, et elle se taisait. La baronne continua :

– Ainsi donc la comtesse est à Paris... Tu l'as vue ?

– C'est elle qui m'a logé dans cette petite maison à la barrière du Trône !

– Et c’est là qu’on a transporté son mari blessé ?

– Oui, mère.

– Et... ce... chirurgien ?

– C’est le pilote de Belle-Isle.

– Oh ! tout cela est étrange, murmura la baronne.

– Étrange, en effet, ma mère, répondit Andrewitsch.

– Mais quels sont donc ces hommes qui sont venus à ton aide ? demanda madame la baronne René.

– Je ne les connais pas.

– Qu’est-ce que ce capitaine Grain-de-Sel ?

– Un officier français que j’ai connu à Sébastopol, et à qui j’ai remis le manuscrit de mon histoire.

– Et tu crois que ces hommes...

– Ce sont les amis du capitaine.

– Mais... ce pilote... ce chirurgien... cet

homme, qui change de costume et de visage ?

Andrewitsch n'eut pas le temps de répondre. La porte de la chambre s'ouvrit, un homme entra.

– Le voilà ! dit-il.

Ce nouveau personnage était sir John, le chirurgien.

\*

Que se passa-t-il entre sir John, Andrewitsch et la baronne René ?

Nul ne le sut !...

## LXV

Quarante-huit heures après, nous eussions retrouvé le chirurgien anglais, sir John, au chevet du comte d'Estournelle.

Le blessé avait eu, depuis deux jours, des alternatives de calme et d'agitation, des moments où le mal s'aggravait, où le délire et la fièvre semblaient faire désespérer de sa vie, et des instants de mieux qui paraissaient promettre sa guérison.

Andrewitsch avait repris sa couleur cuivrée et ses cheveux noirs.

Nuit et jour au chevet du comte, il remplissait à merveille les fonctions d'infirmier et de garde-malade.

À l'heure où nous revoyons sir John au chevet du comte, ce dernier se trouvait mieux.

Il avait recouvré toute sa présence d'esprit et

écoutait le chirurgien qui lui disait :

– Je commence à avoir bon espoir, monsieur.

Cependant un regard rapide, adressé par sir John à Andrewitsch, semblait lui dire :

– Je berce le blessé d’une espérance que je suis loin de partager.

Sir John continua :

– Vous allez tout à l’heure avoir une crise nerveuse ; peut-être même le délire vous reprendra-t-il ; mais il ne faut point vous effrayer, ce ne sera rien.

Le comte sortit sa main du lit et la tendit à sir John.

– Merci ! dit-il, vous m’avez sauvé. Comment pourrais-je jamais vous témoigner ma reconnaissance ?

Et puis il regarda le jeune homme à la peau cuivrée :

– Et vous, dit-il, vous qui me soignez avec la plus tendre sollicitude, pourrais-je jamais m’acquitter envers vous ?



– Oui, dit sir John.

– Comment ? fit le comte avec un élan subit de reconnaissance.

Sir John fit un signe, Andrewitsch sortit.

– Monsieur le comte, dit le chirurgien en tâtant le pouls du malade et consultant ensuite sa montre, votre accès que j’attends ne vous prendra point avant vingt minutes ; nous avons donc vingt minutes pour causer.

L’air grave et solennel de sir John impressionna vivement le comte d’Estournelle. Le chirurgien reprit :

– Un médecin, voyez-vous, c’est comme un confesseur ; on peut tout lui dire.

– Mais, balbutia le comte pris d’une subite émotion, je n’ai rien à cacher, monsieur.

– Rien ?

Et le ton dont sir John articula cette expression fut singulièrement expressif. Le comte le regarda d’un air surpris et presque alarmé.

Sir John continua :

– Il y a mieux : un médecin en sait quelquefois plus qu'on ne lui en confie.

Le comte grimaça un sourire qui crispa ses lèvres blêmes.

– Un médecin n'est pourtant pas un sorcier, j'imagine.

– Quelquefois.

Le comte eût pâli si la souffrance n'eût depuis deux jours décoloré son visage.

– Vous oubliez que je suis un ami du baron Gontran de Neubourg, poursuivit froidement sir John.

Les traits du comte se contractèrent d'une manière effrayante.

– Prenez garde ! dit sir John ; vous allez vous faire du mal.

Le comte se calma.

– Donc, je sais tout.

– Vous savez... tout ?

– Oui.

M. d'Estournelle essaya de payer d'audace et répondit :

– Alors vous êtes plus avancé que moi, car je ne sais rien.

– Vraiment ! fit sir John avec une ironie qui donna le frisson au comte.

– Dame !

– Est-ce que vous n'avez pas été officier ?

– Capitaine de dragons.

– En retrait d'emploi ?

– Oui, pour dettes.

– N'étiez-vous point joueur ?

– Ce n'est point un crime.

– N'avez-vous point rencontré souvent, dans vos nuits d'orgie, un certain Petrowitsch, Russe d'origine ?

Les lèvres du comte devinrent livides. Un tremblement nerveux s'empara de lui.

– Et, continua sir John, ne lui avez-vous pas proposé un certain pacte...

– Jamais !

– Comme une déclaration mensongère d'un acte de l'état civil ?

Le comte fit un soubresaut sur son lit et regarda sir John d'un air effaré.

– Mais prenez donc garde, monsieur le comte ! répéta celui-ci. Votre blessure va se rouvrir, et si elle se rouvre, vous serez mort avant une heure.

Cette terrible menace, articulée avec calme, domina chez le comte toute émotion. Il se tut. Le chirurgien anglais reprit :

– Je sais comme M. de Neubourg tout ce qui s'est passé.

Le fils de Petrowitsch mort a été déclaré à la mairie sous le nom de Marie-Gaston René, et le vrai fils du colonel René a été incorporé dans l'armée russe sous le nom d'Andrewitsch. Le comte écoutait haletant, comme anéanti.

– Voyez-vous, monsieur le comte, ricana sir John, Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Andrewitsch, dont vous convoitiez l'héritage, aurait pu être tué derrière les remparts de

Sébastopol. Dieu ne l'a pas voulu. Andrewitsch est plein de vie, il est revenu en France, il est à Paris.

– Ah ! fit le comte.

– Tiens, dit sir John, vous vous trahissez donc enfin ?

Le comte était livide.

– Il est à Paris, acheva sir John, et vous avez pris soin de lui ouvrir vous-même la porte de sa grand-mère, ce qui était bien, car vous lui devez de la reconnaissance.

Alors sir John frappa trois coups dans sa main, trois coups régulièrement espacés.

Andrewitsch avait retrouvé son teint blanc et mat, ses lèvres roses et ses beaux cheveux blonds.

– Monsieur le comte, dit sir John, voilà votre garde-malade. Un peu de safran, délayé dans du noir de fumée, un peigne enduit d'un cosmétique noir, l'avaient provisoirement métamorphosé. C'est lui qui vous a donné ses soins pendant deux jours.

Une écume blanche bordait les lèvres de M.

d'Estournelle.

– Ma fille ! murmura-t-il tout bas.

Andrewitsch comprit.

– Monsieur, dit-il, rassurez-vous ; votre fille aura une part de l'héritage de la baronne René.

Le comte le regarda d'un air de doute.

– Et, ajouta Andrewitsch, si vous mourez, je prendrai soin d'elle et je l'aimerai comme ma fille.

Le comte roulait des yeux hagards.

– Mon ami, dit sir John à Andrewitsch, laissez-moi seul un moment avec monsieur.

Andrewitsch sortit.

– Oh ! murmura le comte, je suis donc condamné à mourir ?

– Mais non, puisque je répons de vous, dit sir John.

– Mais alors, si je vis... je serai pauvre ?

– Andrewitsch fera quelque chose pour vous peut-être.

Les lèvres du comte frémirent :

– Vivre pour retomber dans la pauvreté, dit-il, autant vaudrait mourir.

– Voilà qui sera fort agréable à madame la comtesse d'Estournelle.

– Quoi ?

– Votre mort.

L'œil du comte étincela.

– Qu'en savez-vous ? fit-il.

– Je le sais.

– Mais... elle m'aime !

– Elle attend votre mort pour se remarier. Mais prenez donc garde ! ne vous soulevez point ainsi ! vous allez rouvrir votre blessure !

– Se remarier ! se remarier ! balbutia le comte ; mais avec qui ?

– Avec celui qui sort d'ici.

– Andrewitsch !

– Oui.

– Oh ! c'est impossible ! vous êtes fou,

docteur.

– Savez-vous où est la comtesse ?

– À Nantes.

– Vous vous trompez, elle est à Paris. Il y a mieux, ajouta sir John, dans dix minutes elle sera ici.

– Elle va donc venir me voir ?

– Oui, pour s’assurer que vous n’avez plus longtemps à vivre.

– Mais ce que vous dites là est épouvantable, docteur !

– Soit, mais c’est vrai.

– Oh ! l’infâme !

– Vous saurez tout dans quelques minutes.

Sir John se leva et s’approcha d’une table sur laquelle étaient diverses fioles. Il en prit une et revint auprès du malade.

– Que faites-vous ? demanda celui-ci en le voyant verser quelques gouttes d’une liqueur jaune dans le creux de sa main.



– Vous êtes violent, répondit sir John, je préviens chez vous tout accès de colère.

Et il lui frotta le front, les tempes et les narines avec ses mains enduites de la liqueur jaune. Soudain le comte fut pris d'une prostration complète.

– Vous entendrez tout, lui dit sir John, vous verrez même votre femme à travers un nuage, car votre regard va se voiler, et quand vous aurez vu et entendu, je crois qu'il ne vous restera pas de grandes illusions sur madame la comtesse d'Estournelle.

Le comte essaya de se débattre contre cet engourdissement instantané, mais sir John ajouta :

– Monsieur le comte, si vous luttez, vous vous ferez du mal. Tenez-vous tranquille.

Le bruit d'une voiture retentit alors dans la rue.

– C'est elle, dit sir John.

Et il s'élança au-dehors.

Andrewitsch était dans la pièce voisine de la

chambre du malade.

– Mon ami, dit sir John, aimez-vous toujours la comtesse ?

– Pouvez-vous me le demander ? répondit le jeune homme d'un ton de reproche.

– Si le comte meurt, l'épouserez-vous ?

– Sans doute.

Sir John eut un mystérieux sourire ; puis il poussa la porte d'un cabinet noir et prit Andrewitsch par la main.

– Venez avec moi, dit-il.

Il le fit entrer dans le cabinet noir, qui n'était séparé de la chambre occupée par le blessé que par une cloison très mince dans laquelle on avait pratiqué un trou à la hauteur de l'œil.

– Mettez-vous là, dit sir John, vous pourrez tout voir, tout entendre. Et vous ne bougerez pas, ajouta-t-il.

– Mais pourquoi ce mystère ?

– C'est mon secret.

Andrewitsch s'était habitué envers cet homme

à une sorte d'obéissance passive.

– Comme vous voudrez, dit-il.

Sir John ferma la porte et gagna l'escalier. Un fiacre s'était arrêté devant la porte de la petite maison, et une femme en descendait. C'était la comtesse. Sir John alla à sa rencontre.

– Venez donc, madame, fit-il, je vous attends avec impatience.

– Est-ce qu'il est... bien mal ?

– Très mal.

– Et... Andrewitsch ?

– Il est allé me chercher un remède dans une pharmacie du quartier de l'Opéra.

– Ah ! fit la comtesse qui se mordit les lèvres de dépit. Quand reviendra-t-il ?

– Dans une heure. Venez...

Il lui offrit sa main, la conduisit au premier étage et la fit entrer dans la chambre où se tenait le blessé.

M. d'Estournelle paraissait être à demi mort. La comtesse s'assit au chevet de son mari et le

regarda attentivement.

– Il est, lui dit sir John, dans un état de prostration complète. Nous pouvons causer, il n'entendra pas ce que nous dirons.

– Vous croyez ?

– Dame, si vous en doutez, secouez-le ! Parlez-lui. Vous verrez...

Madame d'Estournelle prit le bras du comte. Ce bras retomba inerte. Elle appela, il ne tourna pas même les yeux.

– Mais, va-t-il mourir ainsi ? demanda-t-elle.

– Dans une demi-heure, il sortira de sa léthargie.

– Et puis ?

– Et puis il aura la fièvre, le délire.

– Et puis ?

L'accent de la comtesse était assourdi, mais il ne témoignait d'aucune émotion.

– Et puis il mourra, dit sir John. Avant demain matin, ce sera fini.

– Ah ! fit la comtesse toujours calme et froide.

– Ma chère amie, dit sir John d’un ton familier, j’ai si bien arrangé les choses avec la baronne, que je ne doute pas que vous ne soyez la plus heureuse des femmes dans l’avenir.

Le teint de la comtesse se colora et son cœur battit.

– Vous croyez qu’il m’aime... beaucoup ?... fit-elle émue cette fois.

– Passionnément.

– Et... la baronne ?

– La baronne caresse comme sa plus chère espérance votre union avec lui.

– Cher Andrewitsch ! murmura la comtesse.

Sir John se prit à rire.

– Vous n’avez point toujours parlé ainsi, dit-il.

– C’est vrai.

– Et lorsque vous avez quitté Paris avec Émeraude...

– Oh ! j’avoue, dit la comtesse en souriant,

que je n'allais pas à Belle-Isle pour aimer Andrewitsch.

– Mais bien pour vous en débarrasser, n'est-ce pas ?

– Dame ! fit ingénument la comtesse. Vous comprenez bien, mon cher, que je ne m'étais jamais connue bien sentimentale.

– Oh ! je le sais.

– Avant tout je voulais hériter.

– Voyons, dit sir John, soyez franche, madame. Supposons que vous n'eussiez pas aimé Andrewitsch.

– Mais, dit froidement madame d'Estournelle, vous savez bien que je m'étais arrangée de façon à le faire tuer par Victor.

– C'est juste ; seulement le courage vous a manqué au dernier moment.

– Hélas !

– Ce qui prouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, ricana sir John ; car votre mari va mourir et vous épouserez

Andrewitsch.

– Pas encore, dit une voix émue sur le seuil de la chambre.

La comtesse jeta un cri en se retournant. Andrewitsch, pâle comme un spectre, était sur le seuil.

– Madame, dit-il, j’ai tout entendu, tout deviné, tout compris...

Il l’écrasa d’un regard plein de mépris et sortit sans prononcer un mot de plus.

La comtesse éperdue cachait sa tête dans ses mains.

Alors sir John prit une seconde fiole et frictionna de nouveau le blessé. Soudain M. d’Estournelle sortit de sa prostration, ses membres s’agitèrent, son œil flamboya.

Il se dressa sur son séant et dit :

– Je ne suis pas encore mort !

– Non, certes, répondit sir John, et je répons de vous plus que jamais.

Et sir John ajouta avec un éclat de rire, l’éclat

de rire d'un démon :

– Allez, forçats ! reprenez votre chaîne...  
l'heure du châtement est venue ! vous vivrez  
pauvres et misérables l'un auprès de l'autre, la  
haine et le mépris au cœur...

La comtesse était tombée à la renverse.



# Épilogue

*Le château de Bellombre*

# I

## *L'orage*

Comme aux premières pages de cette histoire, un soir d'automne, le vieux manoir de Bellombre était enveloppé par l'ouragan. La pluie fouettait les vitres, le vent faisait craquer les branches des arbres dans le parc.

Comme trente années auparavant, il y avait dans les cuisines nombreuse réunion de serviteurs. Les uns étaient jeunes, les autres vieux. Les premiers, nouveaux venus, ne savaient rien du passé de ce vieux manoir et des sombres drames qui s'y étaient déroulés. Les seconds se souvenaient avec terreur et respect, des malheurs qui avaient accablé le vieux général sur la fin de sa vie, et gardaient un morne silence sur leur nouveau maître.

Le nouveau maître s'appelait le marquis de Morfontaine.

Or, voici ce qui se disait, ce soir-là, autour du grand feu de souches qui pétillait sous le vaste manteau de l'âtre des cuisines.

Un garde-chasse, jeune et vigoureux, venait de rentrer, et, après l'avoir essuyé, avait posé son fusil dans un coin de la cheminée.

– Savez-vous, les gars, disait-il, que M. le marquis a une drôle d'idée tout de même, de venir à Bellombre en cette saison ? Il n'est pas chasseur, pourtant...

– Et ça tombe bien, observa une fille de cuisine, car depuis quinze jours que le maître est ici, il pleut sans relâche.

Un garçon de quinze ans, qui gardait les vaches, ajouta :

– C'est le maître qui a amené la pluie... c'est sûr !

– Tais-toi, imbécile ! dit un vieux bouvier. Tu veux donc te faire renvoyer d'ici ?

– Y a pas d'quoi, da !

Un autre serviteur à tête blanche fronça le sourcil :

– Le maître est méchant, dit-il à voix basse, vous le savez...

– Tu as la langue trop longue, toi, Guillaume, observa Marton la cuisinière.

– Oh ! moi, fit le vieillard, je n'ai pas peur d'être renvoyé.

– Pourquoi ?

– Je m'en irai chez ma sœur, la femme du fermier Bernard. Elle me recevra et me nourrira... et puis j'ai des économies. Mais vous autres, les gars, qui avez encore besoin de vos deux bras, retenez votre langue... vous ferez bien...

Le gardeur de vaches haussa les épaules d'un air mutin et railleur.

– Je crois bien, dit-il, que le maître ne songe guère à nous...

– C'est vrai.

– Et depuis quinze jours qu'il est ici, il a l'air joliment sournois...

– Jamais il ne parle à personne, observa la cuisinière. Il mange ce qu'on lui donne... et on ne lui servirait pas à dîner, qu'il n'y penserait pas...

– C'est vrai tout de même.

– J'ai dans l'idée, reprit le garde-chasse, que M. le marquis a un fameux chagrin, les gars ! un chagrin qui l'empêche de boire, de manger et de dormir.

Il y avait dans un coin de la cuisine un gros garçon joufflu, mais dont les mains blanches et le teint rosé attestaient qu'il n'était point employé aux travaux des champs.

En outre, il portait un gilet rouge de livrée et une culotte de panne.

– Oh ! moi, dit-il, je sais bien quel est ce gros chagrin.

– Tu le sais, toi, Antoine ?

– Oui.

On regarda le valet de chambre avec curiosité.

Antoine était du pays, il était né à Bellombre, et, bien qu'il fût le valet de chambre du marquis,

on ne se défiait nullement de lui.

– Eh bien ! conte-nous ça, le gars, dit le garde-chasse.

– M. le marquis est fâché avec madame la marquise.

– Ah !

– Et avec sa fille...

– Mademoiselle Victoire ?

– Justement.

– Mais elle est mariée depuis trois mois, nous a-t-on dit.

– C'est à cause de ça. Il paraît que ce mariage a changé M. le marquis, vu que M. de Pierrefeu – c'est le nom du jeune homme – n'avait pas le sou.

– Bah ! fit Marton la cuisinière d'un ton rogue et de mauvaise humeur, il est assez riche comme ça, lui.

Un vieux pâtre, qui n'avait point encore ouvert la bouche, grommela entre ses dents :

– Le bien mal acquis ne profite jamais.

Ces mots jetèrent la stupeur parmi les serviteurs de Bellombre, et tout le monde frissonna.

– Hé ! vieux Jaquet, murmura Marton avec l’accent de la terreur, veux-tu donc nous faire tous chasser ?

Le vieux Jaquet ne répondit pas, car un nouveau personnage, qui entra dans la cuisine en ce moment, attira l’attention générale.

C’était un homme d’environ soixante ans, de haute taille, portant toute sa barbe, vêtu d’une veste de velours gris, chaussé de grandes bottes à l’écuyère.

Il avait une trompe en bandoulière et un couteau de chasse au flanc. Ce personnage était le piqueur du château.

Bien qu’il ne chassât presque jamais, le marquis de Morfontaine avait toujours entretenu une meute.

Hubert Voisin, – c’était le nom du piqueur, – exerçait à Bellombre une sorte d’autorité sur les autres domestiques.

On ne le craignait pas, mais on avait pour lui une sorte de respect mélangé d'affection.

– Hé ! hé ! dit-il en entrant, je crois qu'on médit du maître, ici, n'est-ce pas, les gars ?

Les domestiques se turent comme des écoliers pris en faute.

– Mais, bah ! rassurez-vous, continua Hubert avec un sourire, le maître n'a rien entendu.

– Il est dans sa chambre, dit Antoine. Il écrit des lettres.

– Tu te trompes, répondit Hubert. M. le marquis est dans le parc.

– Par le temps qu'il fait ?

– Oui.

– Faut qu'il soit fou...

– C'est bien possible, dit Hubert, qui vint s'asseoir sous le manteau de l'âtre pour sécher ses bottes. Puis il ajouta :

– Savez-vous, les gars, qu'il y a du nouveau dans le pays ?

– Comment cela, maître Hubert, demanda-t-on



à la ronde.

– Vous savez que voici trois jours que je suis en *déplacement* ?

– Oui. Vous êtes allé donner un coup de main à M. le baron de Tenailles, du côté de Pouzauges, pour détruire des loups.

– Et j’ai eu mon limier étranglé. Pauvre Flambeau.

– Vous êtes revenu par un joli temps, ma foi ! maître Hubert.

– Il ne pleuvait pas quand je suis parti ; mais, la pluie, ça me connaît.

– Et vous dites qu’il y a du nouveau ?

– Oui.

– Qu’est-ce qu’il arrive donc ?

– Vous savez le château de Main-Hardye, les gars ?

– Pardine ! fit le vieux Jaquet, on en a assez parlé ici, voilà trente ans. Pauvre M. Hector !...

– Tais-toi ! dit Marton, ne prononce pas ce nom, le vieux !

Hubert Voisin haussa les épaules en homme qui est parfaitement indépendant.

– Eh bien ! reprit Jaquet, qu’y a-t-il donc de nouveau à Main-Hardye ? C’est une ruine ; la pluie passe au travers du toit, les champs sont en jachère...

– On va cultiver les champs.

– Ah !

– Et le château est habité.

Les serviteurs se regardèrent avec incrédulité.

– C’est comme je vous le dis, les gars, ajouta Hubert Voisin.

– Mais qui donc l’habite ?

– Des beaux messieurs de Paris, qui l’ont acheté.

– Alors ils vont restaurer le château ? fit le vieux pâtre.

– Naturellement.

– Faudra dépenser gros pour cela, maître Hubert, observa Marton.

– Ils sont riches.

– Savez-vous leur nom ?

– C'est un baron et un marquis, voilà tout ce que je sais...

– Une drôle d'idée de venir habiter Main-Hardye, murmura le gardeur de vaches ; c'est en plein bois, et il n'y a pas de voisins.

– C'est justement pour cela ! ces messieurs sont chasseurs, et Main-Hardye est joliment situé pour la chasse.

Le piqueur alluma sa pipe avec un charbon et poursuivit :

– Voilà trois jours qu'ils y sont, et ils chassent dur déjà.

– C'est donc pour ça, fit le gardeur de vaches, que j'ai entendu sonner du cor, à la nuit.

– C'est eux.

– Il paraît qu'ils ne craignent pas la pluie, ces messieurs.

– Ils sont jeunes !

Au même instant, à travers le bruit de

l'ouragan qui faisait grincer les girouettes et agitait violemment les volets, on entendit retentir une fanfare.

– Ah ! par exemple ! s'écria le vieux pâtre en se levant, c'est trop fort... Il est huit heures du soir... et ces messieurs sonnent l'hallali...

Hubert se leva, alla ouvrir une croisée et prêta l'oreille.

– Double brute ! dit-il, c'est la *retraite prise* qu'on sonne.

– Vous croyez que c'est les messieurs du château de Main-Hardy ?

– C'est bien possible. Ils ont couru un cerf aujourd'hui, à ce que m'a dit un bûcheron, et le cerf les aura menés loin. C'était un dix-cors.

– Gare ! grommela Marton, s'ils l'ont pris sur Bellombre !

Hubert écoutait la fanfare gaillardement sonnée sous la futaie, à un quart de lieue du château.

– Cornes de cerf ! dit-il tout d'un coup, je crois bien qu'ils sont égarés. Voici qu'ils sonnent

*au perdu.*

– Dame ! fit le gardeur de vaches, il fait noir comme dans un four, et si leur piqueur n'est pas du pays...

– Jésus Dieu ! murmura Marton, ils sont capables de venir ici, s'ils voient les lumières du château.

– Eh bien ! on les recevra, dit Hubert.

Et il se prit à écouter. Comme pour justifier les paroles de la cuisinière, la fanfare se rapprochait.

– Bon ! fit Hubert, c'est sûr qu'ils viennent ici... et je gagerais qu'ils ont pris la *Grande-Allée-du-Vicomte*...

Ainsi se nommait une des principales lignes qui perçaient la vaste forêt qui s'étendait entre Bellombre et Main-Hardye.

– Eh bien ! grommela le vieux Jaquet, le maître est de belle humeur... Ils seront reçus comme un renard au milieu d'une meute.

Quelques serviteurs se mirent à rire. Mais Hubert referma la croisée et dit :

– C’est sûr maintenant, ils viennent ici, et M. le marquis du temps qu’il fait, ne peut se dispenser de les recevoir. Je vais le trouver.

– Où ça ?

– Dame ! il était dans le parc tout à l’heure ; je vais le chercher.

Et Hubert sortit.

Les quelques mots échangés par les serviteurs de Bellombre prouvaient éloquemment qu’on n’avait point pour le marquis de Morfontaine cette respectueuse affection dont on avait entouré le vieux général, le père de l’infortunée baronne Rupert. Si personne, à Bellombre, n’avait jamais osé formuler une accusation contre le *maître*, il n’était pas moins vrai que de sourdes rumeurs couraient, depuis bien des années, dans le pays, et qu’on ne se gênait guère, dans les environs, pour trouver étrange que la fille de la baronne Rupert se fût noyée.

Or, en vingt-huit années, le marquis n’était pas venu dix fois à Bellombre.

Généralement, quand d’impérieux motifs

d'intérêt l'y appelaient, il arrivait le soir, à nuit close, ne voyait personne du voisinage, et repartait deux ou trois jours après.

Or, cette fois, le marquis était, au grand étonnement de tous, à Bellombre depuis quinze jours.

Il était arrivé un soir, triste et sombre, suivi d'une douzaine de caisses remplies de vêtements, et il avait annoncé à ses domestiques stupéfaits qu'il comptait passer deux ou trois mois au château.

D'où provenait cette résolution ?

Nous allons l'expliquer en quelques lignes.

Un matin, M. de Morfontaine, averti trois jours auparavant qu'une association mystérieuse le poursuivait, lui et ses deux complices, un matin, disons-nous, M. de Morfontaine avait appris que le vicomte de la Morlière était mort d'une attaque d'apoplexie dans un appartement du faubourg Saint-Germain, chez une femme douteuse qui, disait-on, était sa maîtresse.

Cette mort subite, mystérieuse, l'avait frappé

d'épouvante. Il avait couru chez le baron de Passe-Croix.

Là, une nouvelle non moins foudroyante l'attendait.

Le baron était fou, fou à lier, et on l'avait conduit dans une maison de santé.

Alors, ivre de terreur, le marquis avait quitté Paris, et il était venu se réfugier à Bellombre.

Pendant la première semaine de son séjour, M. de Morfontaine avait été en proie aux plus folles angoisses.

Il ne rêvait que gendarmes, procureur impérial, juge d'instruction. Mais comme au bout de huit jours il ne s'était rien produit d'inquiétant autour de lui, que le calme le plus parfait n'avait cessé de régner à Bellombre, il avait fini par se rassurer.

Néanmoins ses nuits étaient agitées, coupées de longues insomnies, et plus d'une fois, la tête en feu, le cœur serré, il s'était levé pour aller se promener dans le parc.

Or, ce jour-là, après avoir dîné dans sa



chambre, le marquis avait été repris par ses angoisses.

Une pensée terrible l'avait assailli tout à coup :

– Qui sait ? s'était-il dit, si ces hommes dont j'ignore le nom, ces hommes qui se sont institués les vengeurs de Diane, ne méditent pas dans l'ombre quelque châtement terrible à m'infliger ?... Ce silence qui se fait autour de moi, ce calme qui m'entourne, m'épouvantent...

Et alors, saisi d'une terreur folle, malgré la pluie qui tombait, malgré le vent qui pleurait dans les corridors, le marquis était sorti, la tête nue, le front brûlant, en proie à une sorte de délire.

Hubert Voisin, le piqueur, avait passé auprès de lui, à cheval, suivi de sa meute. Le marquis ne l'avait point vu.

Quand le piqueur sortit de la cuisine pour le chercher, il le trouva assis sur un banc au fond d'une grotte de rochers.

Il avait fini par se mettre à l'abri de la pluie, obéissant plutôt à un instinct bestial qu'à un

sentiment raisonné.

Hubert Voisin l'aborda respectueusement, c'est-à-dire qu'il ôta sa casquette, mais il conserva sa voix mâle et assurée :

– Monsieur le marquis, dit-il, pardon de vous déranger.

M. de Morfontaine tressaillit comme un homme qu'on éveille en sursaut. Puis il regarda Hubert.

– Que me veux-tu ? demanda-t-il.

– Monsieur le marquis, reprit le piqueur, ce n'est pas d'hier que je suis à Bellombre...

À ces mots, le marquis fronça le sourcil.

– J'y suis né du vivant de défunt le général, votre bon oncle, et je me souviens que dans ma jeunesse jamais on ne refusait l'hospitalité au château.

Le marquis crut qu'il s'agissait de quelque mendiant surpris par la pluie.

– Si quelque pauvre diable demande l'hospitalité, dit-il, fais-le souper avec toi.

– Pardon, excuse...

– Que veux-tu dire ?

– Ce n'est pas d'un pauvre diable qu'il s'agit, monsieur le marquis.

M. de Morfontaine frissonna malgré lui. Le nom seul d'un étranger le faisait tressaillir.

– Vous n'avez sans doute pas entendu ? fit Hubert Voisin.

– Quoi donc ?

– Écoutez, alors...

Le marquis prêta l'oreille, et entendit, en effet, le son des trompes qui se rapprochait.

– Ce sont des chasseurs qui viennent au château, monsieur le marquis.

– Des... chasseurs ?

– Il pleut, il vente fort, monsieur le marquis. Dans cinq minutes ils sonneront à la grille ; faut-il donc leur dire de passer leur chemin ?

En ce moment le marquis parvint à dominer la terreur que toute visite lui inspirait.

– Non, certes, dit-il ; Bellombre a toujours été une demeure hospitalière. Reçois ces messieurs, Hubert.

– Mais... vous... monsieur le marquis...

– Tu m’excuseras. Je suis malade, j’ai besoin d’air...

– Faut-il leur offrir à souper ?

– Certainement.

– Et leur faire préparer des lits ?

– Sans aucun doute. Va.

Et le marquis retomba dans la morne rêverie qui l’absorbait. Hubert le quitta et se dirigea vers la porte du parc. Les trompes retentissaient dans la grande avenue. En passant devant le château, le piqueur cria :

– Ho ! hé ! apportez des torches !...

Deux domestiques accoururent et Hubert ouvrit la grille à deux battants.

Trois chasseurs à cheval étaient suivis d’un piqueur qui portait au travers de sa selle un magnifique cerf dix-cors, très proprement *dagué*

d'un coup de couteau de chasse.

Les trois chasseurs saluèrent.

– Hé ! l'ami, dit l'un d'eux, je vois que les gens de ce château sont hospitaliers.

– Oui, monsieur le baron, répondit Hubert en ôtant sa casquette.

– Tiens ! tu me connais ?

– Non, monsieur, mais je suppose que vous êtes un des messieurs qui ont acheté Main-Hardye.

– Justement.

– Et comme on m'a dit qu'il y avait un marquis et un baron...

– Je suis le baron, dit le cavalier en franchissant le seuil du parc. À qui appartient ce château, l'ami ? Nous sommes très loin de Main-Hardye, et il pleut horriblement.

– Monsieur le marquis, mon maître, répondit Hubert, m'a chargé d'offrir ses devoirs à ces messieurs, et les prie de se considérer ici comme chez eux !

– C’est parfait ! dit le baron qui échangea un singulier regard avec ses compagnons.

## II

### *Les chasseurs*

Le chasseur qui avait échangé quelques mots avec Hubert Voisin, le piqueur de Bellombre, poussa son cheval dans la direction du château.

Ses compagnons le suivirent. Deux autres valets, armés de torches, se tenaient en haut du perron.

Alors on put voir les chasseurs mettre pied à terre.

Le premier était celui que le piqueur avait qualifié de baron. C'était un homme de trente à trente-deux ans, d'une figure énergique et belle, le baron Gontran de Neubourg, en un mot, car on doit déjà l'avoir reconnu.

Le second était lord Blakstone, le troisième le marquis de Verne.

On obéissait si bien, à Bellombre, aux ordres d'Hubert Voisin, qui cumulait avec ses fonctions de piqueur celles de majordome, que les valets conduisirent les chasseurs à la salle à manger. On avait allumé un grand feu, et en un clin d'œil la table fut dressée.

– Ah ça ! dit le baron en regardant Hubert, où sommes-nous donc ici, mon ami ?

Et le baron, qui séchait ses bottes à la flambée prit l'accent le plus naïf du monde.

– Vous êtes au château de Bellombre, monsieur le baron, répondit Hubert Voisin.

– Ah ! ah !

– Chez le marquis de Morfontaine.

– Très bien !

– Mais, fit le marquis de Verne, ton maître est donc absent ? car nous l'eussions vu, sans cela.

– Mon maître est au château.

– Ah !

– Et s'il n'était souffrant...

– Est-il malade ?



– Un peu.

Les trois chasseurs parurent se contenter de cette explication.

– Alors, dit le marquis de Verne, fais-lui nos plus humbles excuses, car nous sommes réellement indiscrets.

Une demi-heure après, les trois chasseurs étaient à table, en présence d'un souper très confortable préparé par les soins d'Hubert Voisin, qui connaissait à fond son métier d'intendant.

– Messieurs, dit le baron à mi-voix, après s'être assuré d'un regard qu'ils étaient bien seuls et qu'aucun valet ne pouvait les entendre, – messieurs, l'absence du marquis, ou plutôt le soin qu'il prend de se cacher, me prouve que son épouvante persiste et qu'il n'a point calmé ses terreurs à Bellombre plus qu'à Paris.

– Tout est-il prêt ? demanda le marquis de Verne.

– Tout. La voiture arrivera vers minuit dans la sapinière, au bout du parc.

– Alors, soupçons.

– Moi, dit lord Blakstone, je jurerais que M. de Morfontaine fera une apparition parmi nous.

– Hum ! c'est peu probable... cependant, ajouta Gontran, ce serait fort heureux pour nos plans...

Hubert Voisin rentra.

Il avait revêtu sa livrée de cérémonie et portait majestueusement une serviette sous le bras.

– Messieurs, dit-il, votre piqueur demande s'il doit retourner à Main-Hardye ce soir.

– Pleut-il toujours ?

– Toujours à verse.

– Eh bien, mon ami, donne-lui à coucher. A-t-il soupé ?

– Il est en train à la cuisine.

– Seulement, ajouta le baron, tu lui recommanderas de se tenir prêt à partir demain à la pointe du jour.

– Oui, monsieur le baron.

Le piqueur allait sortir lorsqu'il entendit retentir un violent coup de sonnette.

– Tiens, dit-il, c'est M. le marquis. Excusez, messieurs.

C'était, en effet, la sonnette de la chambre à coucher occupée par M. de Morfontaine qui venait de tinter.

Le marquis était rentré sans bruit par un escalier de service, et il s'était enfermé dans sa chambre.

Toujours absorbé, toujours inquiet, il se demandait quels pouvaient être ces étrangers qui lui venaient ainsi demander l'hospitalité sans plus de cérémonie.

Au moment où le piqueur Hubert Voisin tournait sur ses talons pour quitter la salle à manger, Gontran l'arrêta d'un geste :

– Puisque tu vas voir ton maître, dit-il, porte-lui nos cartes ; il est au moins convenable qu'il sache les noms de ses hôtes.

Et on remit trois cartes armoriées au piqueur Hubert Voisin.

M. de Morfontaine avait sonné, cédant à sa curiosité pleine d'angoisses.

Les voisins étaient rares autour de Bellombre, et il ne s'était jamais lié avec aucun châtelain des environs.

Or, son cœur battait lorsque le piqueur entra, portant sur un plateau les cartes des trois chasseurs.

– Qui sont ces messieurs ? demanda vivement le marquis, les connais-tu ?

– Voici leurs cartes.

Le marquis les prit l'une après l'autre et en lut la suscription.

Le baron Gontran de Neubourg, le marquis de Verne et lord Blakstone ne pouvaient être pour lui inconnus.

Ils appartenaient au monde du sport, ils avaient fait courir, et un cheval du dernier, *Tempête*, avait gagné le derby anglais l'année précédente.

M. de Morfontaine respira. L'éclat de ces trois noms le rassurait.

– Mais, dit-il au piqueur, comment ces messieurs se trouvent-ils en Poitou ?

– Ils ont acheté la forêt et le château de Main-Hardye.

Le marquis tressaillit.

– Vous savez, monsieur, ajouta Hubert, voici plus d'un an que les hospices, à qui sont allés les biens de M. de Main-Hardye, en vertu de je ne sais quel testament, les ont mis en vente. Ça ne valait pas cher... le château était en ruines. Il n'y avait que des gens *passionnés* de chasse qui pouvaient se payer ça.

Ces derniers mots déridèrent le front du marquis, un moment assombri au nom de Main-Hardye.

– Décidément, murmura-t-il, je ne puis me dispenser, en vérité, de descendre et d'aller saluer ces messieurs. Ce serait d'une inconvenance sans pareille.

Puis s'adressant au piqueur :

– Envoie-moi, dit-il, mon valet de chambre Antoine. Je vais m'habiller.

Hubert descendit aux cuisines.

Le piqueur des trois chasseurs réfugiés à Bellombre soupait tranquillement devant une petite table qu'on avait dressée au coin du feu, et il causait l'ébahissement des serviteurs de Bellombre.

Ce piqueur était Anglais.

C'était un garçon bien découplé, portant barbe rousse en collier, le visage grêlé comme s'il avait eu la petite vérole. Il portait l'habit rouge des veneurs anglais, et sa jambe nerveuse paraissait merveilleusement à l'aise dans la botte à l'écuyère. Du reste, il s'exprimait en assez bon français, bien qu'avec un fort accent britannique.

Les domestiques l'accablaient de questions sur la façon dont on chassait en Angleterre, et il leur racontait avec flegme et complaisance comment on y forçait le renard.

Maître Hubert entra.

– Hé ! Antoine, dit-il, monte chez M. le marquis, il a besoin de toi.

Antoine se leva à regret.

Marton, la cuisinière, dit alors fort naïvement à Hubert :

– Voilà que je vois un Anglais pour la première fois de ma vie, et je ne me serais jamais figuré que c'était comme ça.

– Vieille sottise ! répondit Hubert, pensais-tu donc que ça marchait à quatre pattes, un Anglais ?

Le piqueur de Gontran se mit à rire et eut un formidable :

– Ah !

– Il a bon appétit, observa Jaquet le pâtre en patois poitevin.

– Et il boit sec ! ajouta le gardeur de vaches.

– C'est-à-dire, fit Hubert en regardant le gars qui faisait clapper sa langue, que tu voudrais pouvoir faire comme lui, drôle !

– Dame !

Hubert eut un sourire :

– Bah ! dit-il, à Bellombre, quand il en est un qui boit, tout le monde boit...

Quelques regards brillèrent.

– Hé ! Marton, poursuivit Hubert, va chercher un pichet de cidre, ma fille. Nous allons boire à la santé de monsieur !...

– Aoh ! fit l'Anglais.

Marton descendit à la cave.

Il n'y avait plus dans la cuisine que cinq ou six domestiques. Les autres, ceux qui couchaient à la ferme, laquelle était séparée du château par un lot du parc, s'en étaient allés depuis longtemps.

Marton revint avec son pot de cidre et le plaça sur la table du piqueur. En ce moment, l'ouragan atteignit une violence telle qu'une des fenêtres de la cuisine s'entrouvrit.

– Quel temps de chien ! murmura-t-on, tandis que tous les regards se portèrent, l'espace d'une seconde, sur la croisée qu'Hubert s'empressait de refermer.

Cela n'eut que la durée d'un éclair ; mais le piqueur eut le temps de laisser tomber dans le pot de cidre une petite boulette qu'il pétrissait dans ses doigts depuis quelques minutes. Nul ne s'en



aperçut.

Marton rinçait des verres. Elle les plaça un à un sur la table, et, au fur et à mesure, le piqueur anglais les remplit.

– À la santé des Anglais ! s'écria le petit gardeur de vaches, qui but le premier.

– Et des Français ! répondit le piqueur.

Mais à peine eut-il porté le verre à ses lèvres qu'il fit une horrible grimace :

– Oh ! murmura-t-il, mauvais, très mauvais.

– Tiens ! il n'aime pas le cidre, s'écria le petit gardeur de vaches.

– Je croyais que c'était du pale-ale, répondit naïvement le piqueur.

Il jeta le contenu de son verre dans les cendres du foyer et se versa une ample rasade de vin.

– À la santé de vôtres ! dit-il. Et il vida son verre d'un trait.

Ce fut alors que le valet de chambre Antoine revint.

– Bois donc un verre de cidre, dit Hubert le

piqueur.

– Ce n'est pas de refus, répondit Antoine qui but à son tour.

Puis il fit clapper sa langue, et ajouta en clignant de l'œil :

– Il paraît que la pluie a ragailardi not' maître.

– Hein ? fit Marton.

– Quand je suis monté, il était trempé jusqu'aux os, et il se séchait devant le feu, ni plus ni moins qu'un chien de chasse.

– Drôle d'idée de se promener par la pluie tout de même !

– Habille-moi, m'a-t-il dit.

– Ah ! il s'est habillé ?

– Comme à Paris.

– Bon ! Est-ce qu'il va encore se promener par la pluie ?

– Non, il est descendu dans la salle à manger, où sont ces messieurs.

– Eh bien ! grommela Marton, s'il leur fait une

mine comme à nous, ils auront de la chance de conserver de l'appétit.

Hubert Voisin foudroya la cuisinière d'un regard, et lui dit :

– Tais-toi, vieille bavarde ! va plutôt nous chercher un autre pichet de cidre.

Marton se leva en grommelant.

Alors Hubert, s'adressant au piqueur anglais qui continuait à verser à boire :

– Avez-vous bien soupé, l'ami ?

– Très bien.

– Vous avez dû faire une journée, si j'en juge par votre appétit.

– À cheval, douze heures ! répondit flegmatiquement le piqueur.

Et il tira de sa poche une pipe, qu'il bourra disant :

– On peut *fioumer*, hein ?

\*

M. le marquis de Morfontaine était, en effet descendu à la salle à manger, et, ainsi que l'avait dit Antoine, son valet de chambre, il s'était habillé comme à Paris.

C'est-à-dire qu'il avait endossé une redingote noire fermée militairement jusqu'au menton, et dont la boutonnrière était ornée d'un ruban multicolore.

M. de Morfontaine était chevalier de plusieurs ordres.

C'était un homme de haute taille, aux larges épaules, qui portait gaillardement ses soixante ans.

Il avait un large collier de barbe grise, le teint coloré d'ordinaire, et sa démarche avait la souplesse énergique de la jeunesse.

Il eut bien un léger battement de cœur en franchissant le seuil de la salle à manger, et ses terreurs le reprirent l'espace d'une seconde. Mais

lorsqu'il vit les trois jeunes hommes se lever avec déférence et le saluer en souriant, ses angoisses disparurent. Il se retrouva homme du monde, et, s'avançant vers eux, il leur dit d'un ton dégagé :

– Je vous en prie, messieurs, rasseyez-vous, et continuez le modeste souper qui vous est offert.

Les trois jeunes gens saluèrent de nouveau et se rassirent. Le marquis vint s'adosser à la cheminée et continua :

– Je serais réellement impardonnable, messieurs, de n'être point allé moi-même à votre rencontre, sans les excuses que je vais avoir l'honneur de vous faire valoir.

Le ton du marquis était parfait de courtoisie et d'aisance.

– Figurez-vous, poursuivit-il, que je suis assez mal *avoisiné* dans le pays : petits gentillâtres confinés dans un maigre *faisant valoir* ; riches commerçants retirés qui jouent aux châtelains, voilà mon seul entourage. L'année dernière, M<sup>me</sup> la marquise de Morfontaine et sa fille ont eu toutes les peines du monde à se défendre des

visites de ces messieurs, affriandés par l'appât d'une dot et d'une alliance. J'ai donc pris le parti de ne voir personne.

– Ce parti est sage, dit Gontran.

– Quand j'ai entendu vos trompes, reprit le marquis, j'ai pensé que c'était quelqu'un de ces messieurs, et j'ai donné l'ordre de les recevoir, les priant de me croire indisposé. Mais lorsqu'on m'a apporté vos cartes, j'ai compris que j'avais commis une gaucherie...

– Ah ! monsieur ! fit Gontran.

– Et, acheva le marquis en souriant, je vous apporte toutes mes excuses.

Les trois jeunes gens s'inclinèrent ; le marquis s'assit auprès d'eux, et la conversation prit une tournure familière.

– Quelle singulière idée, messieurs, dit enfin M. de Morfontaine, – car cette question lui brûlait la gorge depuis longtemps, – quelle singulière idée vous avez eue de venir vous installer à Main-Hardye ? C'est une ruine isolée du monde entier.

– Que voulez-vous ? dit Gontran d’un ton de bonne humeur qui charma le marquis ; on ne sait tout à l’heure plus où chasser, en France.

– C’est vrai.

– Les forêts tombent, la propriété se morcelle, le paysan devient acariâtre au point de vue de la sylviculture ; les bois de Main-Hardye n’ont pas grande valeur, mais ils sont très giboyeux... Nous avons restauré le château et nous y passerons l’hiver.

– Tout l’hiver ?

– Oui.

Lord Blakstone ajouta en souriant :

– Nous voulons y fonder un couvent.

– Oh !

– Le couvent des moines de Saint-Hubert. Il faudra, pour être frère, justifier d’un certain revenu, tirer convenablement un coup de fusil et faire vœu de célibat.

– Ah ! fit le marquis, voici une dernière condition un peu dure...

– Nous sommes les *meurtriers de l'amour*,  
répondit M. de Verne.

Le marquis pensa :

– Ces trois jeunes gens ont eu des désespoirs  
amoureux. Ce n'est pas eux que j'ai à craindre.

– Mais, se hâta d'ajouter Gontran, les moines  
de Saint-Hubert seront tout aussi hospitaliers que  
vous, monsieur le marquis...

– Oh ! j'en suis sûr...

– Et vous nous permettrez de vous inviter à  
chasser avec nous.

Le marquis s'inclina.

– Demain, dit lord Blakstone, nous chassons  
un sanglier...

Et comme le marquis faisait un mouvement :

– Oh ! pas d'excuses, dit Gontran, c'est bien  
convenu, nous vous emmenons.

M. de Morfontaine n'osa refuser. D'ailleurs,  
dans le sombre état de préoccupation où il se  
trouvait, il redoutait l'isolement.

On causa quelque temps encore, puis la



pendule de la cheminée sonna onze heures. Alors Gontran se leva :

– Nous avons, dit-il, fait une si rude journée, que nous vous demanderons la permission de nous retirer.

– Messieurs, fit le marquis, il y a toujours eu à Bellombre les chambres des chasseurs. Il y en a trois, elles donnent sur le même corridor dans l'aile gauche du château. Inutile de vous répéter que vous êtes chez vous.

Le marquis sonna.

Une minute après, Hubert Voisin et le piqueur anglais parurent avec les flambeaux.

– Conduis ces messieurs dans leurs appartements, ordonna le marquis.

Ensuite il souhaita le bonsoir à ses hôtes et rentra dans sa chambre.

Tous les domestiques du château étaient allés se coucher. Hubert seul et le piqueur anglais étaient encore sur pied. Ce dernier suivit Gontran, qui dit au piqueur Hubert Voisin :

– Tu peux te retirer, mon ami. Mon piqueur

me sert de valet de chambre à la chasse, il va me déshabiller.

Quand Hubert fut parti, M. de Verne et lord Blakstone entrèrent dans la chambre de Gontran. Alors le piqueur anglais ferma la porte au verrou.

– Eh bien ! fit Gontran.

– Nous avons un bonheur d'enfer, répondit le piqueur qui se débarrassa de son accent anglais.

– Comment cela ?

– Dans une heure, grâce à une boulette de narcotique tombée de ma manche dans un pot de cidre, tous les domestiques dormiront d'un bon petit sommeil si profond, que nous serons maîtres dans le château.

– Bravo !

– À présent, vous savez que j'ai un plan du château ?

– Sans doute.

– Aucun de ces imbéciles n'a reconnu en moi le marchand colporteur qui est venu, il y a trois jours, leur vendre des épingles, des aiguilles, et

qu'ils ont fait coucher. Je connais Bellombre comme ma poche.

– Et vous dites que dans une heure tout le monde dormira ?

– Oh ! j'en suis sûr.

Le piqueur ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors.

La pluie avait cessé de tomber, le vent s'apaisait.

Il prêta l'oreille et se retournant vers les trois chasseurs :

– J'entends, dit-il, un bruit lointain, le bruit d'une voiture roulant sur des cailloux.

– C'est elle ! dit Gontran.

– J'ai bien étudié mon personnage, poursuivit le piqueur. Vous verrez si je ne suis pas ressemblant.

Ces mots mystérieux n'étonnèrent cependant point les trois chevaliers du Clair de Lune. Le piqueur reprit :

– Laissez toujours la fenêtre ouverte et prêtez

l'oreille. Je vais descendre à l'écurie chercher la valise qui est sur ma selle et dans laquelle se trouvent les objets nécessaires à ma métamorphose.

Et il sortit.

– Quel homme ! murmura Gontran en regardant ses compagnons.

– Il avait raison, dit M. de Verne, nous n'étions pas de taille à entreprendre tout seuls la besogne que, grâce à lui, nous menons à bonne fin.

– Ce qui m'étonne toujours, fit lord Blakstone, prenant à son tour la parole, c'est la merveilleuse facilité avec laquelle il emprunte tous les costumes, toutes les physionomies, tous les âges.

– Il est certain, reprit Gontran, qu'il a cinquante ans avec ses lunettes bleues et son habit barbeau ; quarante sous la parure du chirurgien sir John ; trente aujourd'hui, avec son costume de piqueur.

– Et, acheva le baron, vous allez voir tout à l'heure qu'il aura seize ans, comme Grain-de-Sel,

au temps de madame Diane et du comte de Main-Hardy.

Dix minutes s'écoulèrent, tandis que les chevaliers du Clair de Lune causaient.

Puis la porte de la chambre de Gontran se rouvrit, et les trois jeunes gens étouffèrent un cri d'étonnement.

Un jeune homme était sur le seuil, qui disait :

– Pardon, excuse ! je croyais que le général était ici.

Or, ce jeune homme, qui paraissait avoir seize ou dix-sept ans, était vêtu de la braie rouge et de la veste bleue des paysans du Bocage.

Il avait de gros souliers ferrés, et sur la tête un large chapeau rond, de la coiffe duquel s'échappait une chevelure blonde qui tombait sur ses épaules.

Son accent était celui des gens de l'Ouest.

– Il faut savoir que c'est vous ! murmura Gontran.

– Faites excuses, mes bons messieurs, répondit

le gars avec son accent traînant, faites excuses, M. le général n'est donc pas ici ?

– Voilà bien Grain-de-Sel tel qu'on nous l'a dépeint ! s'écria lord Blakstone avec une sincère et naïve admiration.

– Yes ! fit le gars en riant. Puis il ajouta : – Le piqueur dort déjà que c'est une bénédiction.

– Ah ! ah !

Le faux Grain-de-Sel s'était remis à la fenêtre. Tout à coup on entendit retentir dans la profondeur des bois, du côté de Main-Hardye, le cri d'un oiseau de nuit.

– Cette fois, murmura M. de Neubourg, il n'y a plus à s'y tromper.

– Je vais au-devant *d'elle*, fit le gars vendéen. Et vous, messieurs, silence et soufflez les lumières...

En disant cela, il s'était penché de nouveau à la croisée qui faisait retour sur le principal corps de logis.

– Le marquis n'est point encore couché, avait-il dit.

En effet, on voyait briller une lumière derrière les persiennes de M. de Morfontaine. Le faux Grain-de-Sel referma la croisée et s'en alla.

Comme il l'avait dit, il savait son château de Bellombre sur le bout du doigt.

Ses souliers à la main, il gagna un escalier de service qui descendait dans la cour, traversa les communs, gagna le parc et se mit à courir tout au long d'une petite allée qui conduisait à cet endroit solitaire où, autrefois, le malheureux comte de Main-Hardye avait été pris dans un piège à loup. Là, il franchit la haie d'un bond de chevreuil, et se trouva en présence d'une voiture attelée d'un cheval. Il ouvrit la portière de cette voiture, disant :

– C'est moi, ne craignez rien !

Alors une femme encapuchonnée dans un grand manteau en descendit. Le faux Grain-de-Sel dit au cocher :

– Va te remiser, tu sais où... et attends !

Puis il offrit son bras à la femme.

### III

#### *La vision*

Cependant M. de Morfontaine était rentré chez lui.

Comme ces grands criminels qui parviennent à s'étourdir au milieu du bruit, mais que la solitude épouvante, le marquis, un moment rassuré par l'insouciance bonne humeur et la courtoisie de ses hôtes, fut repris par toutes ses terreurs aussitôt qu'il se trouva seul.

Ces hommes, malgré leurs noms aristocratiques, n'étaient-ils point ces agents mystérieux qui, déjà, avaient frappé M. de la Morlière et M. de Passe-Croix ?

Le marquis se posa cette question et sentit ses cheveux se hérissier.

Il se mit d'abord à la fenêtre, puis il éprouva



un frisson et se retira pour se venir asseoir devant le feu.

Tantôt son esprit inquiet lui montrait ces trois hommes, qui avaient le sourire aux lèvres, comme des vengeurs ; tantôt, au contraire, il haussait les épaules, se disant :

– Je suis fou !

Pendant près d'une heure, il se promena de long en large d'un pas saccadé.

Au bout d'une heure, il se décida à se mettre au lit.

Mais le sommeil ne vint point.

Il prit un livre et voulut lire. Ses yeux seuls furent occupés, sa pensée était ailleurs.

– Pourquoi donc, se demandait-il parfois, m'ont-ils invité à aller chasser avec eux demain ? N'est-ce point un piège qu'on me tend ?

M. de Morfontaine avait une habitude, c'était de boire une tasse de thé avant de se mettre au lit. Chaque soir, une théière placée sur un réchaud, se trouvait sur sa table de nuit. Quand il fut dans son lit il se versa une tasse et but à longs traits. Puis il

essaya de dormir.

Pendant quelque temps encore, il fut en proie à son agitation ordinaire ; puis peu à peu, une sorte de torpeur morale et physique s'empara de lui.

Ce qu'il éprouva alors fut étrange.

Ses yeux se fermèrent, son corps se raidit peu à peu et tomba dans un complet anéantissement. Mais son esprit conserva toute sa lucidité. Dormait-il ? rêvait-il ? il lui eût été impossible de le préciser.

Tout à coup il entendit un bruit qui lui fit faire un soubresaut dans son lit.

C'était un cri de chouette, ce houhoulement qui, jadis, servait de ralliement aux chouans du Bocage.

Qui donc l'avait poussé ? M. de Main-Hardye était mort, Grain-de-Sel avait disparu.

Cependant, la sensation qu'avait ressentie le marquis avait été assez forte pour qu'il pût secouer la torpeur qui l'étreignait. Il sauta à bas de son lit, courut ouvrir la fenêtre et se pencha au-dehors.

Il ne pleuvait plus, un rayon de lune frangeait les nuages, la nuit était calme.

– J’ai rêvé, se dit M. de Morfontaine, et il se recoucha. Bientôt sa torpeur le reprit de nouveau, il ferma les yeux.

Un quart d’heure s’écoula ; puis le houhoulement se fit entendre de nouveau.

Le marquis fit encore un soubresaut ; mais sa torpeur physique fut telle qu’il ne put se lever.

– Je rêve ! se dit-il.

Bientôt des pas retentirent dans le corridor.

Le marquis prêta l’oreille et entendit le frottement de souliers ferrés sur les dalles. Puis on frappa à la porte.

Encore une fois, il essaya de se lever, mais il ne le put. Il voulut ouvrir la bouche et dire :

– Entrez !

Sa voix expira dans sa gorge, et il pensa de nouveau :

– J’ai le cauchemar.

On frappa de nouveau, puis la porte s’ouvrit,

un flot de clarté envahit la chambre.

Alors, par un effort surhumain, le marquis ouvrit les yeux.

Un jeune homme entrait, un gars coiffé du chapeau, vêtu des braies rouges et de la veste bleue de Grain-de-Sel. Il avait un flambeau à la main et semblait marcher avec précaution.

Cette vue rajeunit brusquement le marquis de trente années, et, par un nouvel et violent effort, il put entrouvrir la bouche et murmura d'une voix étranglée par la terreur :

– Grain-de-Sel !

Le faux Grain-de-Sel posa son flambeau derrière lui de façon à laisser son visage dans une pénombre.

– Pardon, excuse de vous réveiller, monsieur le chevalier, dit-il.

« *Monsieur le chevalier !* » Il y avait trente ans que, par suite de la mort de son oncle, il était marquis.

– Allons ! pensa M. de Morfontaine, dont le front était baigné de sueur, ce n'est qu'en rêve

que j'ai les yeux ouverts. J'ai le cauchemar.

Et par un suprême effort, il voulut se retourner vers la ruelle. Mais, cette fois, la torpeur physique fut plus forte que sa volonté. Il demeura immobile, l'œil fixé sur celui qu'il prenait pour Grain-de-Sel, rajeuni de trente années.

Le faux Grain-de-Sel reprit :

– C'est le général votre oncle qui m'envoie vers vous, monsieur le chevalier.

Le marquis voulut parler. La voix expira dans sa gorge. Grain-de-Sel continua :

– On s'est battu toute la journée et toute la nuit du côté de Pouzauges... Les bleus ont gagné du terrain.

– Je rêve... je rêve... pensait M. de Morfontaine. Il y a vingt ans que mon oncle est mort, et qu'il n'y a plus ni bleus ni blancs.

– Le général, vous savez, monsieur le chevalier, le général sait très bien que M. le comte de Main-Hardy et madame Diane...

Le faux Grain-de-Sel baissa la voix.

– Il faut sauver M. de Main-Hardye, il faut le sauver... et il a compté sur vous... sur vous... et sur vos deux cousins...

Le marquis luttait en désespéré contre cette torpeur étrange qui, jointe à cette apparition plus étrange encore, lui faisait croire qu'il rêvait.

– Le général, vous voyez, monsieur le chevalier, a pensé que vous iriez bien jusqu'à Main-Hardye cette nuit. Il faut monter Toby ; vous savez Toby, le cheval rouan...

Toby était mort, il y avait vingt ans, dans les écuries de Bellombre.

– Allons ! pensait le marquis avec soulagement, c'est un rêve...

Le gars continua :

– Le général vous prie donc, monsieur le chevalier, de vous lever sur-le-champ, de courir à Main-Hardye et de ramener le comte... Je vais vous seller Toby... Ne vous rendormez pas... surtout !

Le faux Grain-de-Sel reprit son flambeau et s'en alla.

Le feu s'était éteint ; – la porte fermée, la chambre du marquis se trouva replongée dans les ténèbres.

M. de Morfontaine referma les yeux presque aussitôt, et par un effort désespéré, il put porter la main à son front. Son front ruisselait.

– J'ai rêvé... je m'éveille !... se dit-il, essayant de se mettre sur son séant.

Mais la torpeur le reprit.

En même temps, il entendit un léger bruit, celui d'un pas étouffé qui glissait sur les dalles du corridor.

Puis on ouvrit la porte sans bruit. Une lumière blafarde, trouble, la clarté d'une lanterne recouverte d'un grillage, se projeta alors dans la chambre.

À la clarté de cette lanterne, le marquis rouvrit les yeux.

Un homme vint s'appuyer sur le bord extrême de son lit.

Un nouveau cri d'effroi essaya de se faire jour au travers de la gorge crispée de M. le marquis de

Morfontaine. Cet homme, ce nouveau venu, c'était Ambroise, le valet de chambre de M. le vicomte de la Morlière.

Ambroise avait une de ces figures qui n'ont pas d'âge, et auxquelles on donne aussi bien cinquante années que trente-cinq.

Ambroise avait sa livrée de valet de chambre. Il posait un doigt sur sa bouche d'un air mystérieux :

– Monsieur le chevalier... dit-il.

– Mais je rêve donc ! pensa de nouveau le marquis, je ne suis pourtant plus en 1832 !...

– Monsieur le chevalier, dit Ambroise, M. le vicomte votre cousin m'envoie vous dire que tout est prêt... le piège à loup est dans le fossé... les hussards sont à Bellombre... le comte va venir... il tombera dans le piège... Adieu le mariage... on le fusillera ! Vous pouvez dormir tranquille... Bonsoir, monsieur le chevalier !...

Ambroise reprit sa lanterne et s'en alla, marchant sur la pointe du pied.

L'obscurité enveloppa de nouveau la chambre



du marquis. Chose singulière ! quand les ténèbres régnaient autour du marquis, cette étrange torpeur qui l'étreignait semblait se dissiper un peu.

Une fois encore, il porta la main à son front, que la sueur inondait. Et il se posa la question suivante :

« Les morts reviennent-ils ? »

Le marquis n'avait jamais été superstitieux. Il ne croyait à rien. Pourtant c'était bien Grain-de-Sel qu'il avait vu ; Grain-de-Sel qui était venu lui parler du général, comme si le vieux marquis de Morfontaine eût été couché dans son lit, à l'autre extrémité du corridor.

C'était bien Ambroise qui était venu s'appuyer sur le pied de son lit, lui parlant du piège à loup, du comte de Main-Hardye, mort depuis plus de vingt années, et du détachement de hussards commandé par le capitaine Aubin, lequel avait été tué au siège de Constantine.

Pourtant, la lucidité d'esprit du marquis était telle qu'il ne pouvait croire en ce moment qu'il rêvât.

Une seule chose pouvait lui expliquer jusqu'à un certain point cette situation bizarre.

Évidemment, il est des rêves que le réveil interrompt et qui continuent aussitôt qu'on se rendort, ni plus ni moins qu'une pièce de théâtre. L'entracte, c'est le réveil.

Mais ce qui gênait quelque peu cette explication, c'était cet engourdissement singulier que le marquis éprouvait dans tous ses membres.

Cependant le marquis, tenant avant tout à être esprit fort, mit l'engourdissement sur le compte de l'orage.

Et il referma les yeux, en disant :

– Essayons de dormir !

Quelques minutes s'écoulèrent encore.

Tout à coup, le marquis, à demi assoupi, dressa de nouveau l'oreille. Il entendait des gémissements étouffés, des pleurs... des sanglots... Et vainement, une fois de plus, il essaya de rompre le charme physique qui l'étreignait ; mais l'engourdissement était complet.

Tout à coup encore la porte se rouvrit, brusquement cette fois, et sous l'impulsion d'une main fiévreuse.

De nouveau un flot de clarté envahit la chambre, et une femme vêtue de noir, ses cheveux bruns épars sur ses épaules, le visage pâle, l'œil hagard, entra précipitamment dans la chambre.

Cette fois, l'émotion qu'éprouva le marquis fut si violente qu'il se dressa sur son séant et jeta un cri terrible :

– Diane ! murmura-t-il.

C'était bien, en effet, Diane de Morfontaine portant le deuil du baron Rupert, son mari, Diane pâle, frémissante, éplorée, ses cheveux bruns en désordre, Diane qui joignait ses mains suppliantes et disait d'une voix entrecoupée de sanglots : – Au nom du ciel, mon cousin, au nom de ma tante votre mère, au nom de Dieu qui nous voit... sauvez-le !... Elle s'approcha de lui, frémissante, la sueur au front, et elle lui posa la main sur sa main...

Soudain le marquis poussa un nouveau cri, un cri terrible, strident, qui fit retentir le château des caves aux combles, et qui eût bien certainement réveillé tous les serviteurs, sans la boulette mystérieuse tombée de la manche du piqueur anglais dans le pichet de cidre.

La main que Diane de Morfontaine avait posée sur la main du marquis était glacée...

C'était la main d'une morte !

En même temps, le flambeau que Diane avait posé sur un meuble s'éteignit, les ténèbres et le silence reprirent leur empire, et le marquis affolé n'entendit plus qu'un houhoulement lointain qui retentissait sous la futaie...

Cette fois la terreur morale l'emporta, chez le marquis, sur l'engourdissement physique.

Au bout de quelques minutes, il parvint à remuer bras et jambes, et il sortit péniblement de son lit.

– Oh ! ce rêve est affreux ! si c'est un rêve, murmura-t-il. Il marcha en trébuchant jusqu'à la cheminée et se baissa vers le foyer. Le feu était

éteint. Il se traîna ensuite vers la fenêtre, parvint à l'ouvrir et une bouffée de l'air de la nuit vint fouetter son front brûlant.

– Non, non, se dit-il, les morts ne reviennent pas... j'ai rêvé... Et pourtant c'était Diane ! Diane telle que nous l'avons aimée tous trois, Diane... Oh ! ce rêve est épouvantable !...

L'air frais de la nuit semblait dissiper peu à peu son engourdissement.

– Il ferait beau voir, se dit-il tout à coup avec un éclat de rire, que je fusse superstitieux à ce point de croire que les morts reviennent... J'ai le cauchemar... voilà tout !

Il étira ses bras et ses jambes et leur rendit peu à peu leur souplesse.

– Je vais descendre dans le parc, se dit-il ; le jour ne peut tarder à venir... Oh ! je ne me recoucherai point...

Il chercha des allumettes et n'en put trouver. Le piqueur couchait à l'autre bout du corridor.

– Hubert va me donner de la lumière, se dit-il.

Il ouvrit la porte à tâtons et se prit, chancelant

encore, à cheminer dans les ténèbres.

Mais soudain il s'arrêta... la sueur perla de nouveau à son front... Il venait d'apercevoir un filet de lumière passant sous une porte.

Or cette porte était celle du général marquis de Morfontaine, et depuis que le général était mort jamais on n'avait habité sa chambre.

Soudain une pensée, qui ne lui était point venue encore, traversa son cerveau troublé :

– Oh ! dit-il, je suis le jouet de quelque terrible comédie !

Et il courut à cette porte et l'enfonça d'un coup d'épaule.

Mais soudain il s'arrêta sur le seuil, muet, frissonnant, et ses jambes fléchirent.

Voici ce qu'il vit :

Diane de Morfontaine était assise devant la cheminée, et un homme tenait ses mains dans les siennes.

Cet homme était un vieillard enveloppé d'une robe de chambre bleue à revers rouges. Il avait

les cheveux blancs et portait une grande barbe grise.

C'était le général marquis de Morfontaine.

Cette fois la ressemblance était si frappante, si vraie, que le marquis jeta un cri et tomba à la renverse, murmurant d'une voix éteinte :

– Les morts reviennent !

Le marquis s'était évanoui.

\*

Lorsque M. de Morfontaine revint à lui, les oiseaux chantaient dans le parc, un rayon de jour éclairait le corridor et des voix se faisaient entendre dans le château.

Il pouvait être six heures du matin.

Le marquis, en chemise, les jambes nues, était étendu dans le corridor, le long de cette porte qu'il avait pendant la nuit enfoncée d'un coup d'épaule ; mais cette porte était fermée. Il se leva hébété, chercha à rassembler ses souvenirs, et se

prit à trembler.

Tout cela était-il donc vrai, ou bien avait-il rêvé ? Mais alors, comment se trouvait-il là, couché dans ce corridor ?

Un premier instinct poussa le marquis à se réfugier dans sa chambre. La fenêtre qu'il avait laissée ouverte, croyait-il, était fermée. Ensuite, il se souvenait vaguement avoir en vain cherché des allumettes, et il s'en trouvait une boîte sur la table de nuit.

Rien dans la chambre n'annonçait le moindre désordre.

Le marquis passa un vêtement du matin et retourna dans le corridor.

La porte de la chambre du général était fermée à clef.

Cette clef, le marquis s'en souvint, devait être accrochée, avec beaucoup d'autres, dans une armoire de sa chambre. Il y retourna, ouvrit l'armoire, trouva la clef et l'introduisit dans la serrure.

La porte n'avait aucune trace d'effraction, elle



tourna sur ses gonds en grinçant un peu, et laissa voir la chambre du général telle qu'on l'avait toujours laissée depuis sa mort. Chaque meuble était en place.

– Mais j'ai pourtant vu du feu ! s'écria le marquis en courant au foyer.

Le foyer était veuf de cendres, la plaque était froide. Le bruit d'une porte qui s'ouvrait attira de nouveau le marquis dans le corridor. C'était Hubert Voisin qui se levait.

– Ah ! te voilà ! dit le marquis.

– Oui, monsieur.

– Est-ce que tu as dormi, cette nuit ?

– Comme un loir, monsieur. J'étais si fatigué de mes trois jours de chasse !

– Et... tu n'as rien entendu ?...

– Non, monsieur. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire au château ? demanda naïvement Hubert Voisin.

– Non, dit brusquement le marquis. L'orage, voilà tout.

– Ma foi ! monsieur, dit le piqueur, quand on est las comme je l'étais, on n'entendrait pas le ciel s'effondrer.

– Et ces messieurs ?

– Je ne les ai pas entendus encore...

Les terreurs de M. de Morfontaine le reprirent.

– Ne serait-ce pas eux, se dit-il, qui auraient...

Mais il n'acheva pas sa pensée ; il se souvenait de la vivante image de Diane et de l'image non moins saisissante du général.

– Non, non, se dit-il, ou j'ai été la victime de quelque hallucination terrible, ou bien les morts reviennent et se manifestent à nous.

Pâle, frémissant, le marquis referma la chambre de son oncle. Il allait rentrer dans la sienne, lorsqu'une voix claire et sonore entama à l'autre extrémité du corridor la fanfare du sanglier :

*Le sanglier fuit loin de nous,*

*Marchons, bravant son courroux ;*

*Avec nous il verra beau jeu,  
Nous le mettrons aux abois dans peu.*

En même temps, la porte de la chambre occupée par Gontran de Neubourg s'ouvrit, et le marquis le vit apparaître frais et rose, botté et éperonné, vêtu de son habit de chasse rouge et de sa culotte de maillot blanc.

– Bonjour, mon cher hôte, dit-il en allant à lui. J'ai dormi comme un bienheureux. Les lits de votre château sont d'un douillet irréprochable.

Et Gontran, levant sur le marquis un regard limpide, lui tendit la main. Le marquis la prit et la serra. Gontran poursuivit :

– Je gage que mes paresseux d'amis dorment encore...

– Vraiment ! fit le marquis dont la voix était émue.

– Ah ! c'est que, poursuivit Gontran avec insouciance, les hommes de notre âge, s'ils sont durs à la fatigue, le sont plus encore au sommeil. Nous avons chassé hier toute la journée, nous

avons été mouillés jusqu'aux os, et, sans votre bonne hospitalité, nous eussions erré une partie de la nuit dans ces bois inextricables qui séparent Bellombre de Main-Hardye.

Comme il achevait, la porte de la chambre de lord Blakstone s'ouvrit à son tour.

Ainsi que Gontran, le jeune lord était botté et éperonné.

– De Verne dort toujours, murmura Gontran qui alla frapper à sa porte.

Le jeune marquis vint ouvrir en chemise.

– Comment ! dit-il, est-il déjà l'heure de partir, baron ?

– Bientôt...

Et se tournant vers le marquis de Morfontaine, Gontran ajouta :

– Ah ! vous savez que nous vous emmenons ?

– Mais... balbutia le marquis.

– Oh ! pas d'excuses ! un gentilhomme n'a que sa parole, monsieur.

– C'est vrai.

– Et vous nous avez promis...

– J'en conviens.

– Donc il faut vous exécuter. Le rendez-vous est au carrefour du Duc, à deux lieues d'ici, à dix heures précises. Nos valets de chiens et la meute y seront à neuf heures et demie.

Le marquis allait encore essayer de se défendre, mais une réflexion l'en empêcha.

– Évidemment, dit-il, j'ai été victime d'une hallucination qui doit tenir à un état de surexcitation nerveuse.

» Si je cours à cheval toute une journée, j'aurai ce soir un sommeil sans rêve.

Cependant, toujours ému, il fit cette question à Gontran :

– Nous n'irons pas alors jusqu'au château de Main-Hardye, si le rendez-vous est à mi-chemin ?

– Non, certes.

M. de Morfontaine respira.

– Et tenez, reprit Gontran, je vais vous mettre à l'aise. Si le sanglier fait une pointe au-delà de

Bellombre, nous reviendrons dîner chez vous...

– Bravo !

– Si, au contraire, il prend un parti opposé, vous dînerez à Main-Hardye.

Le marquis n’osa refuser. Et, se tournant vers Hubert Voisin :

– As-tu un cheval passable ?

– Une grande ponette limousine qui file comme le vent.

– Selle-la-moi et donne des ordres pour le déjeuner.

À huit heures précises, le marquis de Morfontaine ayant endossé un habit de chasse, ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps, faisait à ses hôtes les honneurs d’un déjeuner froid, arrosé d’excellent vin.

Hubert et le piqueur anglais, déjà en selle, sonnaient gaillardement le départ.

Au moment où M. de Morfontaine montait à cheval et rangeait sa ponette à côté du pur-sang de lord Blakstone, il entendit deux domestiques

causant à mi-voix dans la cour.

L'un disait :

– Jamais je n'ai dormi comme cette nuit. Je rêvais qu'on m'avait attaché les pieds et les mains.

Le marquis tressaillit et songea à cette torpeur étrange qui s'était emparée de lui. L'autre domestique répondit :

– C'est comme moi. J'ai rêvé que j'étais lié dans un sac.

Un moment, le marquis eut envie de mettre pied à terre. Mais Gontran était déjà sorti de la cour et sonnait le départ à pleins poumons.

Alors le marquis dit à lord Blakstone, qui allumait un cigare :

– Êtes-vous superstitieux, milord ?

– Cela dépend.

Et l'Anglais leva sur le marquis son œil bleu calme et un peu terne.

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Croyez-vous que les morts reviennent ?

Le marquis articula cette question avec une sorte d'effroi. L'Anglais garda un moment le silence et son visage s'assombrit.

– Oui, dit-il.

– Comment ! vous admettez qu'un homme mort et enterré depuis longtemps puisse sortir de sa tombe et revenir dans les lieux qu'il a habités ?

– Cela s'est vu souvent, répondit l'Anglais avec un accent de conviction qui épouvanta le marquis.



## IV

### *Le portrait*

Les cavaliers marchaient deux par deux.

En avant, les deux piqueurs. Derrière eux, Gontran et le marquis de Verne chevauchaient côte à côte.

Lord Blakstone et M. de Morfontaine étaient demeurés un peu en arrière.

Le cortège descendait la grande avenue du parc de Bellombre.

Lord Blakstone reprit :

– Oui, cela s'est vu souvent, les morts reviennent... Il en est qui sortent de leur tombe pour venir terminer sur la terre certaines affaires qu'un trépas subit les avait contraints de laisser en suspens.

Le marquis essaya un sourire d'incrédulité.

– Vous riez ? fit lord Blakstone.

– Dame ! murmura le marquis avec une émotion mal dissimulée.

– Eh bien ! je vais vous citer un exemple, un exemple terrible !...

– Vraiment ! ricana le marquis.

– J'en ai été témoin.

– Vous avez vu un mort sortir de sa tombe, vous, milord ?

– Moi.

– Ah !... par exemple !

– Ceci s'est passé il y a dix ans, au petit village de Westmorely, dans le comté de Sussex.

– Et... vous... y étiez ?...

– C'est à Westmorely que j'ai mon château, et c'est dans mon château que l'apparition a eu lieu.

– Et vous... l'avez vue ?

– Mais oui...

Une sueur froide baignait les tempes du

marquis. Cependant, il essaya encore de sourire, et se tournant à demi sur sa selle :

– J’écoute, milord.

L’Anglais reprit :

– Le manoir de Westmorely est une vieille demeure historique. Il a soutenu des sièges ; Jacques II y a couché. Ce *prétendant* est venu frapper à sa porte un soir que les Orangistes le poursuivaient. Son avant-dernier propriétaire était un oncle à moi, ou plutôt un cousin germain de mon père.

– C’est-à-dire un oncle à la mode bretonne, observa le marquis.

– Justement.

Et l’Anglais continua :

– Lord Galwy – c’était son nom – avait un neveu germain, assez mauvais sujet, qui vivait en France, forcé qu’il avait été par ses créanciers de quitter l’Angleterre. Ce neveu s’appelait Ralph. Il était le plus proche héritier de lord Galwy ; mais Galwy avait dit tout haut par les Trois-Royaumes :

« – Mon neveu est un chenapan qui n’aura jamais un sou de mon héritage. Je choisirai pour héritier lord Blakstone, mon petit cousin.

« Or, il arriva qu’un matin on trouva lord Galwy mort dans son lit.

« Un médecin déclara qu’il était mort d’apoplexie... »

Lord Blakstone s’interrompit pour faire cette réflexion.

– À propos, marquis, rappelez-vous que l’apoplexie est *l’espérance* d’un homme bien élevé. Un parfait gentleman qui attend des héritages doit toujours compter sur l’apoplexie...

– Foudroyante ! ajouta le marquis, essayant toujours de sourire.

Lord Blakstone reprit :

– Un autre médecin, au contraire, prétendit que le mort avait succombé à la rupture d’un anévrisme.

« Un troisième se prononça pour celle de l’aorte.

« Trois médecins réunis m'ont toujours fait l'effet d'une chandelle placée dans un courant d'air.

« La chandelle s'éteint et les ténèbres se font aussitôt.

« Un homme de loi, brochant sur le tout, constata le décès par un procès-verbal en bonne forme, et lord Galwy fut mis en terre.

« Après l'enterrement, les domestiques, qui savaient les intentions du défunt, bouleversèrent le château pour y trouver un testament, mais sans succès. Cependant, on avait la conviction que ce testament existait.

« Mais on eut beau chercher, on ne trouva rien, et Ralph arriva prendre possession de son héritage.

« J'étais venu à Westmorely, et je m'y trouvais encore lorsque Ralph arriva.

« Il m'accueillit froidement et me dit :

« – La rumeur publique vous donnait comme héritier de mon oncle ; mais vous ne m'accuserez pas, j'imagine, d'avoir fait disparaître un

testament. J'arrive de France, et vous étiez ici avant moi.

« – C'est bien, lui répondis-je avec la même froideur, je partirai dès demain.

« En effet, j'ordonnai à mes gens de faire mes valises, et, après avoir soupé dans ma chambre, je me mis au lit, bien décidé à prendre au passage *l'express*, venant d'Édimbourg. J'étais couché depuis une heure, et je commençais à m'endormir, lorsque j'entendis un léger bruit qui me fit rouvrir les yeux. En même temps, une grande clarté envahit ma chambre, clarté surnaturelle, et qui ne provenait ni d'une lampe, ni d'une bougie.

« Alors une porte s'ouvrit sans bruit, et un homme entra, qui me fit jeter un cri.

« C'était lord Galwy, ou plutôt son fantôme.

« Le mort était fort pâle ; il était enveloppé dans son suaire et marchait lentement.

« Il vint à moi, dont les cheveux se hérissaient, et il se prit à sourire, me regardant avec affection.

« Puis, il me fit signe de le suivre, et une force

inconnue, mystérieuse, me contraignit à lui obéir.

« Je me levai donc et je le suivis, vêtu simplement de ma chemise.

« Les portes s'ouvraient toutes seules devant lui, et la clarté surnaturelle nous accompagnait.

« Je marchais à deux pas de distance.

« Il me conduisit ainsi jusqu'à la porte de la chambre occupée par sir Ralph, et, comme les autres, cette porte s'ouvrit. Soudain sir Ralph, qui dormait, s'éveilla en sursaut aperçut le fantôme, jeta un cri terrible et tomba à genoux.

« – Grâce ! grâce ! murmura-t-il ; grâce, mon oncle !

Le fantôme le clouait, palpitant, sous son regard.

« Il s'approcha de la cheminée, dans laquelle était un monceau de cendres, et il en prit une poignée qu'il étala sur une table.

« Alors il se passa une chose plus étrange et plus surnaturelle encore que tout ce que je venais de voir.

« Les cendres, brunes d'abord, blanchirent peu à peu, se réunirent en pâte, formèrent un tout solide et devinrent une feuille de papier couverte d'une grosse écriture.

« Le fantôme me fit un signe, je me penchai sur la table et je lus :

« Comme je puis mourir d'un moment à l'autre, j'écris ici mes dernières volontés. J'institue pour mon légataire universel mon petit-cousin lord Blakstone, marquis de Galwy.

« Lord Galwy. »

« Je compris alors que le testament avait été brûlé.

« Sir Ralph était à genoux, palpitant sous le morne regard du fantôme, comme un condamné qui attend le couteau de la guillotine.

« Cependant, le papier, un moment ressuscité, pâlit ; les caractères qui le couvraient s'effacèrent peu à peu, et bientôt il n'y eut plus qu'un tas de cendres sur la table.

« Alors le fantôme fit un signe à Ralph, et, sous l'empire de cette volonté souveraine, sir



Ralph se leva et il s'approcha d'un bureau qu'il ouvrit.

« Dans ce bureau étaient des plumes et du papier.

« Le fantôme posa son doigt dessus, et, alors, ouvrant la bouche : – Écris, assassin ! dit-il.

« Sir Ralph prit la plume, toujours dominé par cette volonté d'outre-tombe.

« Le fantôme dicta :

« Aujourd'hui, ce 17 septembre 184... décidé à me tuer, car je suis attaqué du spleen, j'ai fait mon testament, instituant mon cousin lord Blakstone pour mon légataire universel. »

« Et quelque effort qu'il fît, sir Ralph se vit contraint d'obéir ; il écrivit et signa.

« Le fantôme ouvrit alors un tiroir dans lequel se trouvaient deux pistolets chargés ; il les prit et les posa silencieusement sur la table.

« Après quoi, il me lit de nouveau signe de le suivre, et nous sortîmes de la chambre, laissant sir Ralph ivre de terreur.

« La clarté surnaturelle marchait toujours devant nous. Le fantôme me fit descendre au rez-de-chaussée du château ; nous traversâmes la cour et nous nous rendîmes à la chapelle. Là le fantôme s'arrêta sur la dalle qui recouvrait le caveau dans lequel on avait inhumé sa dépouille mortelle ; il me fit de la main un signe d'adieu ; puis la clarté surnaturelle s'éteignit, et avec elle le fantôme disparut.

« Je sortis de la chapelle à tâtons et regagnai ma chambre, où je fus pris d'un sommeil léthargique.

« Au lever du soleil, la détonation d'une arme à feu me réveilla. Je sautai hors de mon lit et j'entendis un grand tumulte dans le château.

« Sir Ralph venait de se brûler la cervelle, en laissant une lettre pour moi, accompagnée de ce testament que lui avait dicté le fantôme.

« La lettre contenait cet aveu :

« Je suis venu à Westmorely, un soir, déguisé en colporteur. On m'a donné l'hospitalité. Pendant la nuit, j'ai assassiné mon oncle de

manière à ne pas laisser trace du crime. »

Quand il eut fini, lord Blakstone regarda le marquis. M. de Morfontaine était pâle comme un spectre, et il *roulait* sur sa selle ainsi qu'un cavalier novice.

– Mon Dieu ! fit le gentleman, mon récit vous a-t-il donc impressionné à ce point, marquis ?

– Ah ! balbutia M. de Morfontaine, vous contez à ravir les histoires fantastiques, mais...

– Mais vous n'y croyez pas ?

– C'est difficile !

– Tant mieux pour vous, répondit lord Blakstone. Bah ! laissez-moi chasser ces souvenirs, car voici le plus radieux soleil de novembre qu'on puisse voir, et nous voilà arrivés au rendez-vous.

En effet, les chevaux entraient dans un carrefour auquel aboutissaient cinq lignes différentes.

C'était le poteau du Duc.

Gontran et ses deux compagnons échangèrent

un regard rapide, en se désignant le marquis.

M. de Morfontaine était pâle et continuait à rouler sur sa selle. Certes, s'il l'eût osé, il eût enfoncé les éperons dans le flanc de son cheval et fût parti au grand galop. Seul, le respect humain le retint.

La chasse commença. Le sanglier était baugé dans un petit bouquet de bois. La meute l'attaqua avec furie et le mit aussitôt sur pied.

L'opinion que Gontran de Neubourg avait émise, le matin, que la chasse pourrait bien tourner et prendre un grand parti dans la direction de Bellombre ne se confirma point. Le sanglier piqua une ligne droite du côté de Main-Hardye, et le marquis, emporté par la petite ponette grise, fit sept ou huit lieues au galop, sans trop avoir conscience de sa situation.

Le sanglier était un vieux solitaire ; il avait un jarret d'enfer ; il se fit chasser cinq heures, et ce ne fut que longtemps après midi qu'il commença à faire tête.

M. de Morfontaine avait près de soixante ans ;

mais il était vigoureux, et avait été excellent cavalier.

Cette furie française, qui finit toujours par gagner le chasseur le plus calme, s'empara enfin de lui.

Il assista à l'hallali, sans plus penser à ses terribles hallucinations de la nuit et à l'effrayante histoire de lord Blakstone. Ce ne fut que lorsque l'animal eut été porté bas, d'un coup de couteau de chasse, que le marquis de Morfontaine se dégrisa un peu.

– Eh bien ! marquis, lui dit Gontran, comment trouvez-vous nos chiens ?

– Excellents, baron.

– Et mon piqueur ?

– Très habile. Il a tué son sanglier avec une adresse merveilleuse.

Les chasseurs, l'hallali sonné, avaient mis pied à terre. Lord Blakstone prit dans sa fonte une bouteille de gin, et la fit circuler à la ronde.

– Allons ! messieurs, dit Gontran, à cheval ! Nous sommes à cinq lieues au-delà de Main-

Hardye, et vous savez qu'on ne dîne bien qu'en se mettant de bonne heure à table.

Le mot de Main-Hardye rappela le marquis à toutes ses terreurs, mais il n'en fit rien paraître, et comme il ne trouvait aucun prétexte plausible pour refuser l'invitation à dîner de ses hôtes, il remonta à cheval en soupirant.

Cependant l'histoire de lord Blakstone le poursuivait.

Il fit la route silencieux, absorbé, et les chevaliers du Clair de Lune semblèrent respecter sa rêverie.

Au bout de trois heures, on aperçut Main-Hardye à travers les derniers arbres de la forêt. Le soleil venait de disparaître ; il était jour encore, et le crépuscule envoyait aux vitres du manoir un reflet rougeâtre.

– Monsieur le marquis, dit Gontran en étendant la main, nous avons un peu restauré le château, c'est-à-dire que nous en avons rendu la moitié habitable ; mais lord Blakstone est un amateur féroce du pittoresque, et il a voulu laisser

telle quelle la façade méridionale, qui est criblée de balles.

– Lord Blakstone a fait bien, répondit le marquis. Main-Hardye a soutenu un siège mémorable en 1832.

– C’est ce qu’on nous a dit.

– Un siège dont on vous parlera longtemps dans le pays...

– Vous en souvenez-vous ?

– J’étais alors à Bellombre chez mon oncle le général.

– Est-ce que M. de Main-Hardye n’y fut pas tué ? demanda Gontran avec une naïveté qui soulagea le marquis.

– Non, répondit M. de Morfontaine ; il est mort en prison, la veille du jour où il devait être exécuté.

– Pardonnez-nous, monsieur le marquis, ajouta lord Blakstone, de ne pas mieux savoir l’histoire du précédent propriétaire de Main-Hardye ; mais nous sommes arrivés, il y a trois jours seulement, et c’est l’intendant du baron qui s’est chargé de

l'acquisition et de la restauration du château.

– Ah ! fit M. de Morfontaine, qui respira bruyamment.

Puis, le marquis fit cette réflexion :

– Décidément ces jeunes gens-là ignorent tout, et je n'ai rien à craindre d'eux.

Il n'y avait plus, à Main-Hardye, aucun des anciens serviteurs. Les domestiques que le marquis trouva dans la cour étaient venus de Paris.

Le couvert était dressé dans la grande salle à manger du château, et, au débotté, on se mit à table.

Il était six heures.

Complètement rassuré de nouveau, M. de Morfontaine s'abandonna au charme d'une conversation toute cynégétique. Il but et mangea de fort bon appétit. Le menu était délicat, les vins de grand cru.

Jamais, depuis des siècles que durait la haine des Morfontaine des Main-Hardye, un Main-Hardye n'était venu à Bellombre, ni un



Morfontaine à Main-Hardye.

Le marquis ne connaissait donc le château que pour l'avoir vu de loin, en passant, à travers les bois.

Aussi, lorsque, après le dîner, qui se prolongea jusqu'à dix heures, grâce au café, aux liqueurs et aux cigares, Gontran lui dit : « Je vais vous conduire dans votre appartement », le marquis ne fit-il aucune objection.

Il se leva, trébuchant un peu, car les vins généreux qu'il avait bus sans trop de modération commençaient à lui monter à la tête, et il suivit Gontran, qui prit un flambeau sur la table et ouvrit la porte de la salle à manger. Ils arrivèrent ainsi par le grand escalier à balustre de fer jusqu'au premier étage.

Là, Gontran poussa une porte.

– Vous voici chez vous, dit-il.

Le marquis se trouva alors sur le seuil d'une vaste pièce tendue d'étoffe de soie d'un vert sombre. Le lit à colonnes torses et en chêne sculpté faisait face à la cheminée, dans laquelle

flambait un bon feu ; à côté de la cheminée, le marquis aperçut un objet qui le fit tressaillir.

C'était un grand portrait en pied, de grandeur naturelle, enchâssé dans un cadre de bois noir.

Ce portrait était celui d'un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, vêtu du costume vendéen, c'est-à-dire de la veste rouge et des braies blanches, chaussé de grandes bottes à l'écuyère. Un mouchoir, jaspé de quelques gouttes de sang, lui couvrait une partie du front.

Il avait un fusil en bandoulière et portait des pistolets à sa ceinture.

C'était le portrait du comte de Main-Hardye, tel qu'il était vêtu, quand il venait la nuit à Bellombre pour voir sa chère Diane.

La vue de ce portrait fit pâlir le marquis.

– Ah ! lui dit Gontran d'un ton dégagé, il paraît que c'est là ce fameux comte de Main-Hardye. Le connaissiez-vous, marquis ?

– Je l'ai vu une fois...

– Eh bien ! est-il ressemblant ?

– Très ressemblant.

– Bonsoir, marquis.

Gontran posa son flambeau sur la cheminée et s'en alla.

Le marquis, pâle et troublé, demeurait debout, l'œil fixé sur ce portrait.

Ses terreurs le reprirent, et il fut tenté de fuir.

Mais la fatigue et l'ivresse triomphèrent de son épouvante. Il se jeta tout vêtu sur son lit et essaya de dormir.

Pendant plus d'une heure le sommeil ne vint point.

Il avait soufflé sa bougie, mais les reflets du feu éclairaient vaguement le portrait, et parfois il semblait au marquis que cette toile devenait vivante et s'agitait, que les yeux du comte s'attachaient sur lui menaçants...

La lassitude l'emporta enfin. Le marquis s'endormit.

\*

Or, il y avait à Main-Hardye, dans la cage de l'escalier, une vieille horloge qui sonnait les heures avec un bruit retentissant et lugubre, et cette horloge était voisine de la chambre occupée par le marquis.

À minuit, ses vibrations réveillèrent M. de Morfontaine en sursaut. Le feu brûlait toujours, répandant une demi-clarté dans la chambre.

Le marquis tressaillit en entendant sonner le dernier coup de minuit, et il fit cette réflexion que c'était l'heure des apparitions et des fantômes...

En même temps ses yeux cherchèrent le portrait, et il étouffa un cri de terreur. Le portrait avait disparu, et il ne restait accroché au mur que le cadre de bois noir.

En même temps encore, un léger bruit se fit dans un coin de la chambre.

Le marquis effaré se retourna ; ses cheveux se hérissèrent et une épouvante indicible le saisit à

la gorge.

Un homme exactement semblable de visage, de taille et de costume, à celui que représentait le portrait, se tenait à deux pas du lit, les bras croisés, dardant sur le marquis un regard provocateur.

Cet homme n'avait plus un fusil en bandoulière, ni des pistolets passés à sa ceinture, mais il avait la tête enveloppée d'un mouchoir ensanglanté, et sous son bras, le marquis vit briller deux épées de combat...

## V

### *Le duel*

Sir Ralph, l'assassin de lord Galwy, n'avait pas dû éprouver une terreur plus grande, une angoisse plus épouvantable, à la vue du fantôme de sa victime, que le marquis de Morfontaine n'en éprouva en ce moment.

Pendant une minute, celui qui ressemblait si parfaitement au feu comte de Main-Hardye demeura immobile, foudroyant le marquis de son regard. Et puis il fit un pas en avant, et le marquis hors de lui, jeta un nouveau cri et voulut se réfugier dans la ruelle du lit. L'apparition ouvrit alors la bouche :

– Chevalier de Morfontaine, dit-elle, si les morts peuvent, à de certaines heures, sortir de leur tombe, il ne leur est pas permis d'aller

partout. Je ne pouvais, moi, revenir, chaque nuit, ailleurs que dans ce château, et c'est pour cela que *j'attends* depuis vingt années.

L'accent avec lequel l'apparition prononça ce mot *j'attends* glaça le cœur du marquis. L'apparition fit un pas encore.

– Assassin ! dit-elle, c'est toi qui m'as fait passer un poignard, la veille de mon supplice, alors que tu savais que le général avait obtenu ma grâce ! Assassin ! c'est toi qui as limé la barre d'appui de cette croisée par laquelle Diane s'est précipitée avec son enfant. Voleur ! continua l'apparition, c'est toi qui as fait disparaître ma fille pour lui prendre son héritage !

Et alors l'apparition étendit la main et fit un geste impérieux.

– Lève-toi ! dit-elle.

Le marquis, dominé par cette volonté surhumaine, se leva et descendit de son lit. Puis l'apparition jeta une des épées à ses pieds.

– Ramasse cette arme, dit-elle, ce sera la première fois en ta vie que tu auras eu un combat

loyal.

Les dents du marquis s'entrechoquaient.

– Mais prends donc cette épée ! s'écria l'apparition d'une voix stridente.

Et elle fit un pas encore et porta la pointe de la sienne au visage du marquis.

Il se passa alors une chose qui, toute naturelle en une autre circonstance, devenait étrange en celle-ci, car le marquis était convaincu qu'il avait devant lui non un homme vivant, mais un homme sorti de sa tombe. Eh bien, au lieu de fuir, au lieu de tomber à genoux et de demander grâce, le marquis, sentant à son visage la pointe d'une épée, se baissa, saisit celle que l'apparition avait jetée à ses pieds, et s'écria :

– Mourir pour mourir, je me défendrai, au moins !

Alors, retrouvant une sorte d'énergie fiévreuse, il fit un saut en arrière et tomba en garde.

– Ah ! ricana l'apparition, tu as plus de cœur que je ne pensais, marquis.



Et le fer croisa le fer. L'apparition continua :

– Dieu m'a permis de reprendre mon corps pour une heure, redevenir un homme comme toi, un homme comme j'ai été, avant que tu fisses de moi un cadavre. Pour une heure, je suis homme, vois-tu, et j'ai soif de ton sang. Il me le faut jusqu'à la dernière goutte.

Et l'apparition attaquait M. de Morfontaine avec furie, et, deux fois en quelques secondes, la pointe de son épée effleura l'épaule du marquis !

Ce dernier commença alors à rompre.

La chambre était vaste. C'était une de ces grandes salles féodales où les Main-Hardye des croisades s'étaient escrimés de l'estoc.

– Ah ! tu romps, disait le fantôme, tu recules, marquis !

Son épée sifflait comme une couleuvre, et les reflets du foyer lui arrachaient des milliers d'étincelles. Et le fantôme continua :

– Si ton épée traverse mon corps, je tomberai et l'heure que Dieu m'a accordée sera abrégée. C'est tout ce que j'ai à perdre, moi, marquis.

Mais toi, si je te tue, – et je te tuerai, vois-tu, – si je te tue, toi qui as assassiné, toi qui as volé, toi qui as nié Dieu, les flammes de l'enfer t'attendent...

Et comme si ces mots eussent été une invocation, une clarté fulgurante envahit la chambre.

Un pan de mur auquel le marquis faisait face s'entrouvrit, et un jet de flammes livides s'en élança.

Le marquis rompit encore, pâle, haletant, l'œil hagard... Mais l'épée vengeresse le poursuivait, implacable, sifflante, précipitée, et comme si elle eût eu trois pointes au lieu d'une.

À force de rompre, le marquis rencontra le mur opposé et s'y trouva acculé. Les flammes livides envahissaient toujours la chambre... En ce moment, le marquis entendit comme un bruit d'ossements qui se mêlait à des sifflements moqueurs, et il se dit :

– Voici les démons qui viennent chercher mon âme. Alors la peur des flammes éternelles domina

chez le marquis toute autre épouvante, même celle de la mort.

Il jeta son épée et tomba sur les genoux, joignant les mains et murmurant :

– Grâce ! grâce !

Le fantôme eut un éclat de rire sardonique. Il fit un pas en arrière, posa la pointe de son épée en terre et dit :

– Tu me demandes grâce ! Mais m’as-tu fait grâce, à moi ? As-tu eu pitié de mon amour, de ma loyauté, de ma bravoure ? Gentilhomme, as-tu été ému de la chevaleresque loyauté de ce gentilhomme qui mourait pour son roi ? Et si j’étais ta seule victime encore ?

– Grâce ! grâce ! murmurait le vieillard.

– Grâce, ricana le fantôme ; as-tu fait grâce à Diane ? Ne l’as-tu pas assassinée ?

– Oh ! je me repens ! je me repens ! balbutiait le marquis, dont la voix était chevrotante, et couvrait de rauques sanglots.

– As-tu fait grâce à ma fille ? dit encore le fantôme. Allons, reprends ton épée et défends-toi,

car il répugne à celui qui s'est appelé le comte de Main-Hardye de tuer un homme désarmé.

Mais le marquis continuait à se traîner sur les genoux, l'œil fixé sur ces flammes livides qui envahissaient la chambre, l'oreille tendue vers ces bruits effrayants qui paraissaient monter, confus, des profondeurs de l'enfer.

– Oh ! je me repens !... disait-il, je me repens !... je rendrai le bien volé !... je ferai pénitence !

Le fantôme recula d'un pas encore :

– Tu rendras le bien volé si je te laisse la vie ? demanda-t-il.

– Oui... oui... je vous le jure !

– Lève-toi donc, alors !

Et, dominé par cette volonté supérieure, le marquis se leva.

Alors le fantôme lui montra du doigt une table placée dans un coin. Sur cette table, il y avait une plume, de l'encre et une feuille de papier.

– Signe cet acte si tu veux vivre ! ordonna le

fantôme.

Et le marquis vaincu s'approcha de la table, prit la plume et apposa sa signature au bas de cet acte, qu'il ne lut pas. Soudain les flammes s'éteignirent, et le mur se referma. En même temps une porte s'ouvrit, laissant passer un flot de clarté, et, dans cette clarté aussi blanche, aussi radieuse, aussi pure que celle des flammes infernales était livide, Diane de Morfontaine, vêtue de noir, apparut, disant :

– Chevalier de Morfontaine, si vous voulez que Dieu vous pardonne comme nous vous pardonnons, repentez-vous ! Le repentir conduit à Dieu aussi bien que la vertu.

Puis la clarté s'éteignit, Diane disparut et tout rentra dans les ténèbres !...

\*

Quand les premiers rayons de l'aube glissèrent à la cime des grands bois qui environnent le manoir de Main-Hardye, M. le marquis de

Morfontaine était encore agenouillé.

Le repentir avait touché ce cœur de bronze, il priait.

Le portrait avait repris sa place dans son cadre ; mais le papier, au bas duquel le marquis avait apposé sa signature, avait disparu.

Il ne restait, comme preuve de la lutte que le marquis avait soutenue, que les deux épées, dont l'une s'était teinte de son sang.

Alors cet homme se leva et sortit.

Au bas de l'escalier, il rencontra Gontran, qui lui dit :

– Où donc allez-vous, mon cher hôte ? il est à peine jour...

– Je vais à la Trappe y attendre l'heure de ma mort, répondit le marquis dont les cheveux gris étaient devenus blancs comme la neige des montagnes !...

\*

Le lendemain de la bataille de Solferino, c'est-à-dire un peu plus de deux années après les événements que nous racontions naguère, deux jeunes officiers causaient sous leur tente. Il était huit heures du soir.

L'un d'eux portait le brillant uniforme d'officier de hussards, l'autre était capitaine de chasseurs à pied.

Le premier se nommait Victor de Passe-Croix, l'autre Paul de la Morlière.

Le vaguemestre du camp pénétra sous la tente.

– Ah ! s'écria Victor, voilà des nouvelles de France !

Et les noms aimés de sa mère et de sa sœur lui vinrent aux lèvres.

– Messieurs, dit le vaguemestre, il y a une lettre pour chacun de vous.

Celle que recevait Victor portait le timbre de

Salbris, elle venait de Sologne.

La baronne de Passe-Croix écrivait à son fils :

« Mon enfant chéri,

« Je t'annonce le mariage de ta sœur, notre chère Flavie, avec le baron René... »

Victor jeta un cri.

– Tiens ! dit-il à Paul, lis ?...

Mais Paul n'entendit pas ; il était absorbé lui-même par la lecture de la lettre qu'il venait d'ouvrir, et ses mains tremblaient. Cette lettre portait le timbre de Paris et la signature du baron Gontran de Neubourg.

Le baron écrivait :

« Mon cher Paul,

« Laissez-moi d'abord vous féliciter de votre double épaulette et vous apprendre le premier, car je sors du ministère de la guerre, que vous venez d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Puis, laissez-moi vous donner des nouvelles de Paris.

« À la suite d'événements sur lesquels vous



me permettez de glisser, mon cher Paul, car je ne veux point troubler la joie que va vous causer ma lettre, mes amis et moi nous fîmes un serment, celui de voyager pendant deux années.

« Nous avons besoin de nous guérir ; car tous nous aimions, – et vous le devinez sans doute, – nous aimions la même femme.

« Or, chacun de nous est revenu il y a quinze jours.

« Lord Blakstone a épousé sa cousine lady Durfort.

« Le marquis de Verne va se marier avec sa cousine, M<sup>lle</sup> d'Angelissel.

« Chenevières a trouvé une petite provinciale charmante, – et moi, cher ami, j'ai découvert ce phénix, cette perle orientale sans prix qu'on nomme une orpheline.

« Or, figurez-vous que je possédais un secret tout au fond de mon cœur, un secret que j'avais surpris, – c'est que cette femme, que tous nous aimions, n'aimait aucun de nous, et que depuis longtemps son âme avait quitté Paris, car *il* n'y

était plus. Le lendemain de mon arrivée, je suis allé la voir.

« Vous savez qu'elle habite un charmant petit hôtel, dans l'avenue de l'Impératrice, avec son vieil ami Grain-de-Sel. Elle vit fort retirée et ne sort que le matin.

« En me voyant entrer, elle m'a tendu la main et m'a dit :

« – Eh bien ! avez-vous de ses nouvelles ?

« Sa voix tremblait un peu, et une légère rougeur lui était montée au visage.

« – Il vient d'être nommé capitaine, lui répondis-je.

« Son regard brilla.

« – Déjà ? fit-elle avec enthousiasme.

« – Il sera décoré ces jours-ci...

« Elle joignit les mains :

« – Dieu est bon ! dit-elle.

« Et puis je vis son front s'assombrir et son visage manifesta tout à coup une vive inquiétude.

« – Mais, me dit-elle, savez-vous que cette guerre est terrible !

« – C'est vrai.

« – S'il allait se faire tuer !...

« Et sa voix devint si tremblante que je compris combien elle l'aimait.

« C'était le moment de frapper un grand coup.

« – C'est ce qu'il cherche, lui répondis-je.

« – Ô mon Dieu ! fit-elle devenant toute pâle et me regardant avec épouvante. Mais pourquoi veut-il mourir ? Est-ce que les fautes paternelles sont les siennes ? N'est-il pas généreux et brave, noble et bon ?

« – Oh ! sans doute... mais... il a au fond du cœur... une douleur qui sera peut-être éternelle... que la mort seule : pourra apaiser.

« – Monsieur de Neubourg !

« Elle me prit alors les deux mains et me dit, de plus en plus émue :

« – Vrai ! vous croyez ?...

« – Je crois qu'il vous aime, répondis-je.

« Elle jeta un cri et cacha son visage dans ses mains.

« Deux larmes brûlantes jaillirent au travers de ses doigts.

« Pendant quelques minutes elle demeura immobile, silencieuse, et comme abîmée en une douloureuse rêverie.

« Puis elle me montra de nouveau son visage, et leva sur moi son grand œil bleu limpide et doux.

« – Monsieur le baron, me dit-elle, depuis deux ans je pleure et je prie. Longtemps j’ai été sans espoir, car il me semblait qu’il y avait entre nous un abîme ?

« Mais, une nuit, ma mère m’est apparue en songe... je l’ai vue comme je vous vois... et elle *le* tenait par la main.

« – Aimez-vous ! me disait-elle, je vous le permets. »

« – Et moi, lui ai-je dit alors, je vous en supplie mademoiselle...

« – Eh bien ! qu’il revienne !... écrivez-lui.

« Or vous avez compris, mon cher Paul, cette femme qui aime, c'est Danielle ; cet homme qui l'aime et qui veut mourir, c'est vous !... Donc, puisqu'elle le veut, revenez ! Le bonheur vous attend enfin...

« Votre ami,

« BARON GONTRAN DE NEUBOURG. »

Trois semaines après la paix de Villafranca, un jeune officier se mariait dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

C'était le capitaine Paul de la Morlière, qui épousait Danielle, sa cousine.

Les témoins de Danielle étaient le baron Gontran de Neubourg et le vicomte Arthur de Chenevières.

Les témoins du marié étaient lord Blakstone et le capitaine invalide Grain-de-Sel.

Deux jours auparavant, Andrewitsch, c'est-à-dire M. le baron Gaston René, avait, dans la même église, épousé M<sup>lle</sup> Flavie de Passe-Croix.

Victor est capitaine, il sera chef de bataillon au premier jour.

Et Rocambole ?

EST-IL MORT, EST-IL VIVANT ?

Qui sait ?

FIN



Cet ouvrage est le 1152<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.